





## INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

*Cum permissu Superiorum*

© Religieuses de l'Assomption  
Maison Généralice  
17, rue de l'Assomption  
75016 Paris  
Année 2005  
ISBN : 2-7549-0039-X

MÈRE MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS  
FONDATRICE DES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION  
1817-1898

INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

VOLUME I

*1845-1871*

RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION



## INTRODUCTION

Ce volume est le premier d'une série qui regroupera les Instructions de Chapitre de mère Marie-Eugénie, Chapitres déjà imprimés et Chapitres non encore imprimés, ou inédits.

Les Chapitres imprimés recouvrent les années 1872 à 1886. Il existe aussi quelques Chapitres imprimés pour les années 1888 et 1889. Ces Chapitres, d'abord recopiés à la main, puis ronéotypés selon les procédés de l'époque, ont été imprimés sur les presses de l'abbaye bénédictine de Solesmes entre 1898 et 1900, sous le généralat de mère Marie-Célestine.

Pourquoi la première date des Chapitres imprimés est-elle celle de 1872 ?

La réponse paraît simple. D'une part, les événements de la Commune à Paris, en 1871, ont provoqué bien des dégradations à Auteuil et la perte de documents antérieurs, saccagés et dispersés. D'autre part, la prise habituelle de notes à l'occasion des Chapitres date de 1871<sup>1</sup> à Nîmes. Par la suite, elle fut souvent l'œuvre de sœur Marie-Catherine de l'Enfant Jésus (future Supérieure Générale), novice en 1872, dont la mémoire prodigieuse, exercée durant ses années d'études à l'Assomption de Nîmes, pouvait reconstituer la trame des instructions, recopiées ensuite par les sœurs en divers carnets.

Sur un premier texte ou sur des brouillons, viennent s'ajouter des corrections de style ou de pensée qui ont abouti aux volumes déjà imprimés.

---

1. Cf. Origines IV, Chapitre XVII, pages 394-395.

Certains textes sont constitués à partir de brouillons de mère Marie-Eugénie elle-même, ou de corrections qu'elle a apportées à un texte d'une autre écriture que la sienne. Cela a été expliqué dans le volume des Textes Fondateurs, en introduction aux Chapitres de 1878 (pages 407-408) et dans celle des Chapitres suivants.

Mais avant 1872, à l'Impasse des Vignes, à Chaillot, à Auteuil, et au cours de ses visites aux communautés, quand mère Marie-Eugénie s'est adressée aux sœurs, des notes ont parfois été conservées, en dépit des troubles de l'histoire signalés plus haut.

Subsistent donc aux Archives des traces de Chapitres inédits (plans, instructions structurées ou simples recommandations), sur feuilles éparses ou en des carnets, uniques ou multiples, dont les textes ne suivent pas toujours la chronologie. Datés ou sans date, il importe de les confronter.

Sœur Jeanne-Marie, archiviste dans les années 1970, avait commencé un premier travail de classement, sous la cote MO1 G. Ce travail a été poursuivi, non sans difficultés, mais avec la joie de trouver parfois une réponse à des énigmes.

Ce sont donc ces Chapitres ou ces notes de Chapitres, entre 1845 et 1871, qui sont proposés aujourd'hui à la Congrégation. Ils sont au nombre de soixante-douze, dont sept sans indication d'année. D'autre part, pour les années 1846-1852, 1854, 1856, 1857, 1862, 1863 et 1865 nous n'avons pas retrouvé de notes.

Les Chapitres relevés dans ce volume sont précédés d'une chronologie par année<sup>2</sup>, et suivis d'un index des noms cités.

Les volumes suivants, de 1872 à 1886, reprendront les Chapitres déjà imprimés avec, comme ci-dessus, chronologie et index. Les Chapitres inédits de ces années seront insérés à leur place avec une note indicative.

---

2. Les faits de la vie de mère Marie-Eugénie, les événements de la Congrégation, la relation au père d'Alzon constituent le fond de chaque année. Les événements généraux de l'Église, ceux qui concernent le diocèse de Paris, les Supérieurs ecclésiastiques et leur action, les Congrégations Assomption et la famille de mère Marie-Eugénie sont notés en retrait. Les événements politiques sont notés en retrait et en italique.



Enfin, pour les années 1887 (deux Chapitres inédits), 1888-1889 (quelques Chapitres déjà imprimés), et 1890-1894 (Chapitres totalement inédits), un dernier volume conclura la série.

Puisse mère Marie-Eugénie aider à la poursuite et à la réalisation de ce projet.

Sœur Thérèse-Maylis  
2000-2005



ANNÉE 1845



*En février-mars 1845, la Communauté de l'Assomption se trouve à l'Impasse des Vignes depuis 1842.*

*Elle est composée de treize sœurs. Après mère Marie-Eugénie et sœur Marie-Augustine, réunies pour la fondation rue Férou le 30 avril 1839, puis mère Thérèse-Emmanuel et sœur Marie-Thérèse, arrivées à Meudon en août et octobre, quatre sœurs sont entrées en 1840 rue de Vaugirard (l'une d'elles, sœur Marie-Josèphe, est morte en 1843, avant ses vœux perpétuels), quatre en 1843 et deux en 1844 à l'Impasse des Vignes.*

*Sur ces treize sœurs, seules les quatre premières et sœur Marie-Catherine, première sœur converse venue des Pyrénées en 1840, ont prononcé leurs vœux perpétuels à Noël 1844. Une, sœur Marie-Gonzague, est encore professe des premiers vœux ; six sont encore novices, proches de leur profession (parmi elles, sœur Marie-Gertrude, future fondatrice du Cap), et une a pris l'habit en janvier. Pour cette jeune communauté, mère Marie-Eugénie prépare des instructions de Chapitre pour le Carême. Ses notes autographes sont conservées dans un cahier format 30 x 20. Sur la première page, on peut lire, de la main de mère Marie-Eugénie :*

*Instructions de Chapitre  
Cahier de la Supérieure  
28 février 1845*

*Ce cahier a été classé sous le numéro 1528 dans le Volume VI des Écrits présentés au Procès de Béatification, Ces notes n'ont jamais été éditées. Le texte ci-après les reproduit exactement, relevant par endroits les diverses rédactions qui permettent de mieux suivre le déroulement de la pensée. Les citations bibliques sont en général en latin, et donnent parfois la référence de l'auteur dans le texte lui-même. Elles ont été traduites d'après la Vulgate. La présentation des paragraphes a parfois été modifiée pour une plus grande facilité de lecture.*



*Le 23 février [1845]*

CHAPITRE DU 3<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME

SUR LE BON EMPLOI DES PASSIONS DE L'ÂME,  
TÂCHANT D'EXPLIQUER CE QU'EN DIT SAINT JEAN DE LA CROIX  
PAR L'EXEMPLE ET LES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR

Nécessité de leur parler, non seulement de l'accomplissement extérieur de la Loi de Dieu, mais de ce qui sert à la leur faire accomplir jusque dans le plus intime de leur être, puisque je ne dois pas seulement faire d'elles d'exactes observatrices de la Règle, mais des épouses, de ferventes épouses de Jésus-Christ : « Toute la beauté de la fille du Roi est à l'intérieur<sup>3</sup>. » Que je ne vois pas le cœur mais que Jésus-Christ n'habite que là et que c'est mon devoir d'aider leur désir de l'y attirer en leur apprenant de mon mieux ce qu'il faut faire pour cela. Que les fautes extérieures viennent d'ailleurs, toujours de l'immortification du cœur ou de ce que l'on s'est fait illusion ou que l'on s'est trompé sur ce que l'on devait réformer en soi. Danger des fausses notions à cet égard, d'où naissent au moins le trouble, l'épuisement des forces, les luttes inutiles etc. Aussi devons-nous toujours baser sur les notions les plus simples la recherche de ce qu'il y a de plus parfait pour l'intérieur.

Or un des enseignements les plus importants de la vie intérieure<sup>4</sup> consiste dans la manière d'apaiser les sentiments les plus vifs, les plus dominateurs de notre âme, ceux par lesquels nous sommes le plus ordinairement entraînés, dans le soin de ne les employer que pour Dieu selon l'exemple et l'enseignement de Notre-Seigneur. C'est là tout le secret de la perfection selon un des plus grands Maîtres de la vie spirituelle dont il me semble que je pourrai leur expliquer la doctrine très simplement à l'aide de l'Évangile.

---

3. Ps 44, 14.

4. « de la vie intérieure » : en surcharge.

En effet notre perfection consistant en toutes choses à employer tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons pour Dieu et selon Jésus-Christ, il est tout simple que nous le devions d'autant plus lorsqu'il s'agit de sentiments plus intimes, plus fréquents et plus puissants sur notre cœur. Or de quoi notre âme est-elle émue, qu'est-ce qui l'attire si violemment à certaines choses et l'éloigne si fortement d'autres si ce n'est la crainte, le désir, la joie ou la douleur ? Qui d'entre nous peut se soustraire à l'empire de ces sentiments ? Voyons donc à quoi Jésus-Christ a voulu que nous les employions afin que leur puissance ne se tournât pas contre la sienne.

1° Usage à faire de la crainte. Ne craindre que Dieu et ce qui lui déplaît. « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps pour la géhenne<sup>5</sup>. » Quelle énergie, quelle élévation au-dessus de toutes les craintes de la terre ! Quelle honte à une épouse de Jésus-Christ de craindre tant de petites choses quand il n'est pas permis de craindre ce qu'il y a de plus terrible sur la terre.

Il y a des âmes religieuses qui craignent mille niaiseries, l'absence, les morts, le vent, etc. Toutes nous craignons d'autres néants, être blâmées, déplaire à la supérieure, indisposer une sœur, etc. (détails). Et toutes ces craintes nous empêchent de chercher Dieu seul et de faire ce qui lui plaît. Bannissons toutes ces petites craintes par l'unique crainte de déplaire à Dieu.

2° Usage du désir. Ne désirer que Dieu, son amour, le bien du prochain et l'accomplissement de la justice. Je trouve plusieurs désirs de Notre-Seigneur dans l'Évangile. Combien différents des nôtres. « J'ai à être baptisé d'un baptême et combien je suis pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse<sup>6</sup>. » « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous<sup>7</sup>. » « Qu'ils soient un comme nous sommes un<sup>8</sup>. »

Pour nous, notre vie s'use en désirs vains, les plus fervents désirent avec ardeur avoir terminé ce travail, avoir une maison arrangée et commode, réussir en ceci, guérir d'une maladie, sortir d'un état

---

5. Mt 10, 28.

6. Lc 12, 50.

7. Lc 22, 15.

8. Jn 17, 21.



pénible. Nous ne gardons pas pour Dieu cette puissance du désir qui l'attire si invinciblement puisqu'il écoute les désirs du cœur et que « le reste de nos pensées lui est une fête », qu'il envoie l'ange à Daniel parce qu'il est « un homme de désirs<sup>9</sup>. »

3° La joie. Ne se réjouir que de Dieu. Ceci est de grande perfection. Ne se livrer à aucune joie si petite soit-elle, ne se réjouir en aucune autre chose que sa volonté, son amour, sa justice, sa gloire ext[érieure], Lui-même et ses perfections. « Tu sais que jamais ta servante n'a pris de plaisir qu'en toi<sup>10</sup>. »

Qui d'entre nous peut dire cela ? Détail des mille choses où s'épanche notre joie, un air affectueux, un compliment, un succès, des consolations à l'Oraison, les jouissances naturelles, etc. Ah ! disons avec l'Imitation : « Au-dessus des biens, des amis, de la santé, des honneurs de toute créature... repose-toi en Dieu, ô mon âme, parce qu'il est le repos éternel des saints. » Avec saint François de Sales : « Pourvu que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit immense, que sa perfection soit infinie, que je vive ou que je meure, il importe peu pour moi. »

Ne laissons pas ce sentiment si délicat, si précieux de la joie de notre âme s'épancher sur ce qui n'a point rapport à Dieu. La joie de Jésus-Christ c'est uniquement de « faire la volonté de son Père<sup>11</sup> », c'est encore notre salut<sup>12</sup>, le retour de l'enfant prodigue, la brebis retrouvée. Ah ! gardons pour lui la joie qu'il prend à nous voir tout à lui, à être avec nous. « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes<sup>13</sup>. » Soyons sa joie, sa couronne en n'ayant point d'autre joie.

4° La douleur. Qui ne se réjouit que de Dieu ne s'afflige que pour lui et selon lui. Dieu ne défend pas les douleurs légitimes. Il a pleuré Lazare. Mais pleurons en chrétiens en adorant la volonté de Dieu et en ne nous laissant pas affaiblir par la douleur jusqu'à ne pouvoir plus

---

9. Dan 9, 23 Vulg.

10. Est 14, 18.

11. Jn 4, 34.

12. 1<sup>re</sup> rédaction barrée et transformée : « le retour des hommes à son Père, la brebis retrouvée, l'enfant prodigue qui revient ».

13. Pr 8, 31.

accomplir cette volonté sainte<sup>14</sup> aux devoirs les plus impérieux. Ne pleurons surtout pas pour mille bagatelles<sup>15</sup>.

Gardons notre douleur pour nos péchés selon que Jésus-Christ nous l'a enseigné en disant aux filles de Jérusalem de pleurer sur elles ; en pleurant lui-même sur Jérusalem ; en étant triste de l'infidélité du jeune homme qui s'est retiré lorsqu'il lui a annoncé le renoncement nécessaire à ses disciples. Gardons surtout notre tristesse, notre compassion si nous avons le bonheur d'en avoir, pour les souffrances de Jésus-Christ. Fortifions-nous contre les tendresses que nous avons sur nous-mêmes afin de les garder pour lui. Pour l'amour de lui, apprenons même à aimer la souffrance, à aller comme lui au-devant de la douleur. « Pour que le monde connaisse que j'aime mon Père<sup>16</sup>. »

Confier ces enseignements qui sont d'une grande délicatesse en fait de perfection à leur fidélité puisque seules avec Jésus-Christ elles peuvent apercevoir en quoi elles y manquent intérieurement, secrètement<sup>17</sup>. Leur dire de faire la même recherche de l'exemple et de l'esprit de Jésus-Christ pour tous les autres mouvements de leur âme.



---

14. 1<sup>o</sup> jet : l'accomplir ; « cette volonté sainte » : en surcharge.

15. Une phrase barrée, qui commence par : « Fortifions... » repris plus loin.

16. Jn 14, 31.

17. 1<sup>er</sup> jet : « intérieurement », non barré ; « secrètement » : en surcharge.

*Le 2 mars [18]45*

4<sup>e</sup> DIMANCHE DE CARÊME

Sur le moyen de prendre part aux vertus que les autres pratiquent, par la charité qui s'en réjouit, à propos de cette parole de la veille au réfectoire : « Qui reçoit le juste en qualité de juste reçoit la récompense du juste et qui reçoit le prophète en qualité de prophète reçoit la récompense de prophète<sup>18</sup> », en expliquant cette parole de l'Écriture « La Charité n'est pas envieuse, elle ne se réjouit pas de l'iniquité, mais elle se réjouit de la vérité<sup>19</sup>. »

Le mérite de toutes les vertus est dans la charité ; celui qui se réjouit de l'honneur rendu au Roi du Ciel par le juste et le prophète et qui l'honore et le reçoit<sup>20</sup> à cause de son amour pour Dieu témoigne un amour pur et charitable de la gloire et de l'honneur de Dieu qui le rend digne de la récompense du juste, d'autant plus qu'il est plus difficile à l'homme tombé d'aimer la gloire de Dieu chez les autres et qu'il<sup>21</sup> est plus porté à l'envie et à la jalousie, au découragement, à la tristesse quand il se voit dépassé.

Cet enseignement est grandement nécessaire dans la vie religieuse, d'abord 1<sup>o</sup><sup>22</sup> parce qu'avec les grands désirs que nous devons toutes en avoir, il ne nous est pourtant pas possible de rendre à Dieu tous les services à la fois ; que nous ne pouvons pas être pauvres et faire l'aumône, être dévouées au service des âmes et très solitaires, rester dans

---

18. Mt 10, 41.

19. 2 Cor 13, 6.

20. « et le prophète... » « et le reçoit » : en surcharge.

21. 1<sup>er</sup> jet : « voudrait plus ».

22. Le 1<sup>o</sup> semble avoir été ajouté lors d'une relecture.

nos maisons à observer notre règle et aller en mission convertir les âmes et souffrir le martyre, etc. mais nous pouvons nous réjouir de ces bonnes œuvres que d'autres font, les honorer en eux, y prendre part par la charité et nous en aurons le mérite par l'effet de la communion des saints et la force de la charité<sup>23</sup>, et de là doit sortir l'amour, l'estime et l'honneur de toutes les Institutions religieuses qui travaillent à faire un bien différent de la nôtre et de celles aussi qui font le même bien surtout si elles le font mieux ; ce pourquoi il faut combattre la nature qui ne se réjouirait pas d'être surpassée même pour la gloire de Dieu et en une œuvre qui la regarde si peu que son service et [il faut aussi] se méfier des prétextes que l'on se donne pour ne pas souhaiter que les autres réussissent parfaitement, pour ne pas s'en réjouir et ne pas y contribuer.

2° Cet enseignement est encore nécessaire entre nous pour que nous nous réjouissions de l'avancement de nos sœurs et que nous puissions nous voir avec paix plus pauvres en vertu qu'aucune d'elles, prenant notre joie dans la gloire qu'elles rendent à notre commun Maître et repoussant par là jusqu'à la tentation de nous réjouir comme on n'y est que trop porté quand on aperçoit que les autres ont nos inclinations lâches, qu'elles font nos fautes ou qu'elles sont plus imparfaites même que nous, « [La Charité] ne se réjouit pas de l'iniquité, mais elle se réjouit de la vérité<sup>24</sup> » ; la vérité c'est la justice. Or entre nous ce doit être d'autant plus que la communauté de mérites est plus étroite et que si nous sommes fidèles envers la Religion, c'est-à-dire soigneuses de contribuer pour notre part à y conserver la régularité et le bon esprit de l'observance, si nous sommes unies par le dévouement et la charité à nos sœurs et à l'œuvre qu'elles font, la Religion comme une bonne mère nous fera part de tous leurs mérites.

Une 3° disposition pour recevoir assurément part aux plus hauts mérites des autres, c'est, avec la charité qui maintient l'union<sup>25</sup>, avec le zèle de l'observance et de l'œuvre qui maintient la communauté même dans laquelle ces mérites se produisent, c'est la pauvreté spirituelle qui, en nous désappropriant de ce qui est à nous, nous donne droit à ce qui est aux autres.

---

23. 1° jet : « 2° », barré et reporté plus loin.

24. 2 Cor 13, 6.

25. 1° jet : « l'abnéga (tion), l'observance re (ligieuse) », barré.

*Le 9 mars [1845]*

DIMANCHE DE LA PASSION

Sur le principe des souffrances de Jésus-Christ qui est l'amour qu'il a pour nous, qui l'a porté à quitter tous les biens les plus saints, les plus justes, les plus dus à son Être, pour venir nous attirer par son exemple à quitter des biens faux, injustes et qui nous entachent de quelque souillure, même quand ce sont les plus innocents. « Attirez-moi, nous courrons à l'odeur de vos parfums<sup>26</sup>. »

Les souffrances de privation de Jésus-Christ commencent avec sa vie et c'est en effet par un sacrifice de privation des satisfactions de ce monde que nous devons commencer par l'imiter. Que ne sacrifierions-nous pas de bon cœur si nous jetons les yeux sur lui ? Y a-t-il quelque chose, amis, parents, satisfaction, amusement, liberté, pensées, études, connaissances, etc. qui puisse être comparé à la béatitude qu'il quitte pour nous, à la société de son Père, à sa gloire si légitime, etc.

Établir l'incompatibilité des biens de ce monde, ou du moins de leur affection, avec la grâce de Jésus dépouillé ; l'établir<sup>27</sup> par la souillure et l'impureté des biens de ce monde, puis par l'injustice qui se trouve à ce que nous, pécheurs, qui sommes redevables à Dieu de pénitence, nous soyons dans les biens que Jésus-Christ n'a voulu, pu, ni dû avoir<sup>28</sup> lorsqu'il est venu être notre victime. Tâcher donc de nous laisser entraîner à son amour et de nous dépouiller près de Lui dans la méditation de ses souffrances de toutes les choses de la terre<sup>29</sup>.

---

26. Ct 1, 3.

27. « l'établir » : en surcharge.

28. 1° jet : « n'a pu » ; « voulu, ni dû » : en surcharge.

29. « de toutes les choses de la terre » : en surcharge.

Cherchons chacune à quoi nous tenons et ne laissons pas passer ce temps de la Passion sans avoir quitté pour Jésus l'attache d'honneur, d'amitié, de commodité etc., qui peut nous rester.

+ Les biens dont Jésus s'est dépouillé pour nous et qui sont non seulement saints mais la consommation de toute sainteté, ou plutôt infiniment au-dessus de toute sainteté créée, sont ceux où il veut nous attirer en nous détachant des faux biens de ce monde<sup>30</sup>.



---

30. Ce paragraphe est ajouté dans la marge et signalé par une croix.

*Le 16 mars [1845]*

DIMANCHE DES RAMEAUX

Sur le renouvellement dans la pauvreté à l'imitation de Jésus entrant dans Jérusalem sur une ânesse et sur son ânon. C'est le triomphe de la pauvreté. Mais nous qui nous glorifions de la nôtre, il nous faut bien voir si elle est réelle et si nous l'embrassons dans toutes ses conséquences. La pauvreté n'est pas une vertu efféminée, c'est une vertu mâle et austère, qui fait des œuvres<sup>31</sup> fortes. Ses apanages sont de manquer de bien des choses, de n'avoir rien à soi et de n'user de rien que par la charité et par la permission des autres, de n'avoir alors dans ses besoins que ce qu'il y a de plus vil, de plus grossier, de plus incommode, de plus ridicule quelquefois et de porter avec amour ce qu'il y a là d'humiliant aux yeux des hommes.

Suivons Notre-Seigneur entrant dans Jérusalem. L'ânesse et l'ânon ne sont pas à lui. Expliquer là la désappropriation à laquelle l'âme religieuse est obligée et voir si nous ne croyons pas avoir droit de<sup>32</sup> possession sur quelque chose que nous avons fait, qu'on nous a donné, etc., nos cahiers, nos livres, etc. Pour y monter, Notre-Seigneur n'a pas même ce qu'il faut : les disciples y mettent leurs habits. Que pensons-nous si dans nos emplois, dans nos besoins, il faut suppléer d'une semblable manière à quelque chose de nécessaire qui nous manque ? L'aimons-nous ? Nous y prêtons-nous seulement ? etc.

Mais quel équipage pour Notre-Seigneur ! C'est une locution populaire pour dire : « Vous me traitez en fou » que de dire : « Vous

---

31. 1° jet : « les âmes », transformé en : « des œuvres ».

32. « droit de » : en surcharge.

me mettez sur l'âne » et c'est ainsi que Jésus veut entrer dans sa ville royale. C'est qu'il rend gloire à la pauvreté et que nous en rougissons. Paraître manquer plus qu'il n'est reçu pour une religieuse, paraître ne pas pouvoir disposer, donner, avoir, cela nous désole et nous l'écartons avec soin. Nous ne voudrions pas paraître appartenir à une famille pauvre et de vile condition. Nous voulons bien l'honneur de la pauvreté, mais la réalité dans la vie pratique nous ne l'aimons ni ne l'acceptons guère. Ou du moins peut-être il en a été jusqu'ici comme cela, mais à la suite de Jésus aujourd'hui nous l'embrasserons aussi pour qu'elle nous rende fortes contre notre lâcheté à nous désapproprier et contre notre respect humain à n'en pas vouloir avoir l'air.





Le 21 mars [1845]

LE VENDREDI SAINT

Que je ne veux en un jour où elles ont elles-mêmes médité les douleurs de Jésus-Christ et où il leur a parlé par toutes les cérémonies de l'Église et par son silence dans le tombeau, où elles l'ont adoré le jour et la nuit ; que je ne veux leur rappeler que trois choses : l'une que nous sommes toutes coupables de la mort de Jésus-Christ et qu'en un Chapitre de réparation où nous venons demander pardon à Dieu et à nos sœurs de tout ce qui a été mal dans notre conduite, il n'y a pas de sentiment si bas, si humilié qui puisse nous suffire. Malheur à nous si nos fautes nous paraissent légères ! elles n'ont pu être lavées que par le sang du Christ ; et les âmes qui aiment ont toujours été brisées sous le poids des leurs.

Ah ! si saint Pierre était parmi nous, comment pensez-vous qu'il s'accusât en ce jour où il avait tant fait souffrir Jésus-Christ. Et nous cependant ce n'est pas devant la mort, ni devant le danger que nous avons renié Jésus-Christ, c'est devant les moindres lâchetés de notre nature. Quand avons-nous résisté jusqu'au sang, *adversus peccatum repugnantes*<sup>33</sup> ?

Mais admettons que nos fautes soient légères, la seconde chose que j'ai à leur dire c'est la tristesse intime, la blessure pénétrante qu'a dû être pour Jésus-Christ sur la Croix la vue de la lâcheté des siens, de leur oubli, de leurs froideurs, de leurs offenses si négligentes, si pleines d'ingratitude et de légèreté.

---

33. Dans notre lutte contre le péché. Hb 12, 4.

La 3<sup>e</sup> chose c'est que Jésus-Christ étant mort pour la justice, ce ne sont pas tant des larmes qu'il demande de nous qu'un changement de vie.

Abaissement, douleur, résolutions fortes et fidélité généreuse, tels doivent être les fruits de ce Chapitre.



*Le 30 mars [1845]*

DIMANCHE DE QUASIMODO

Sur les qualités d'une bonne confession<sup>34</sup>, à propos du temps pascal où l'Église fait un devoir particulier aux chrétiens de recevoir le sacrement de pénitence.

*(Pas de notes à la suite de ces lignes)*



---

34. 1° jet : un membre de phrase barré.

Depuis la mi-avril et jusqu'au 15 septembre, l'abbé d'Alzon séjournera à Paris et rencontrera souvent les sœurs de l'Assomption.

Du 23 au 31 mai, il prêchera la retraite à l'Impasse de Vignes et c'est durant ce mois que mère Marie-Eugénie lui fera un Vœu d'obéissance.  
*(cf. Notes Intimes n° 198/01, et 198 B/01 mai 1845)*

*En octobre, la Communauté déménage rue de Chaillot, et Noël verra la première réunion des Religieux de l'Assomption à Nîmes.*

ANNÉE 1853



En 1853, la Communauté se trouve rue de Chaillot.

- Janvier : Mère Marie-Eugénie, souffrante depuis décembre, doit partir se reposer.

- 12 février-13 mars : Séjour du père d'Alzon à Paris.

Achat par les assumptionistes d'un terrain à Clichy.

- Juin : Constructions à Chaillot. Projets pour une fondation à Sedan. Grande fatigue de mère Marie-Eugénie. Souffrance à la hanche et à la jambe.
- Juillet : Impossibilité de rester assise ou debout. Les médecins se décident à l'envoyer en cure à Bourbon-l'Archambault (Allier). Son frère la conduira en voiture.
- 2 août : Départ à Bourbon, arrivée le 4.
- 31 août : La situation ayant empiré, le retour à Paris est décidé. Le docteur Gouraud accompagne mère Marie-Eugénie.
- 20 au 30 septembre : Retraite de la Communauté.
- 30 septembre : Mère Marie-Eugénie reçoit une lettre de rupture de sœur Marie-Gertrude, du Cap.
- Octobre : Mère Marie-Eugénie ne peut se déplacer qu'en voiture ou sur un brancard.
- 11 au 11 novembre : Séjour du père d'Alzon à Paris.
- 13 décembre : Pour la guérison de mère Marie-Eugénie, on commence une neuvaine aux 70 Martyrs de Chine.
- 22 décembre : On croit découvrir un abcès. Les douleurs augmentent au point de faire désirer une opération, *pas dangereuse, mais pour laquelle il faudrait s'y reprendre à 5 ou 6 fois.*

*À la fin de l'année, on peut noter quatre-vingt-deux entrées depuis la fondation, quatre décès et vingt-neuf sorties, la plupart durant le postulat. (Il faut compter dans ce nombre la sortie de sœur Marie-Gertrude et les départs liés à l'histoire du Cap, 1849-1852). Au total, quarante-neuf sœurs sont présentes, dont une vingtaine de novices.*

*Les Instructions ci-après, datées de 1853, ont été retranscrites par une sœur dans un cahier classé parmi les Chapitres. Elles ressemblent pourtant davantage à des Instructions de Noviciat, regroupées dans une autre série.*

*Mère Marie-Eugénie a en effet assuré ces Instructions de mai 1850 à octobre 1852, alors que mère Thérèse-Emmanuel était en Angleterre pour la fondation de Richmond, et en 1867, lors d'une absence de mère Thérèse-Emmanuel.*

*Pour 1853, rien ne témoigne d'une absence de mère Thérèse-Emmanuel ou d'Instructions de mère Marie-Eugénie, vu son état de santé (cf. tableau chronologique). Cependant, elles ont pu avoir lieu à la date qui leur est attribuée et que semble confirmer le nom d'une élève citée par mère Marie-Eugénie à l'avant-dernière Instruction.*

*Dans un autre cahier, ces mêmes Instructions, classées ici de I à IX, sont reproduites de 8 à 16 (sic), avec la note : « Les premières pages du cahier sont manquantes. »*



INSTRUCTIONS DE MÈRE MARIE-EUGÉNIE  
SUR LA CHARITÉ

I. INSTRUCTION

*« Les Constitutions étant destinées dans chaque ordre de l'Église à définir l'observance sainte et parfaite des Règles selon l'esprit de chaque Institut, les nôtres seraient incomplètes si elles ne donnaient aux sœurs des moyens particuliers de garder entre elles la sainte et suave charité qui doit être l'esprit principal de notre Congrégation, puisqu'il est à la fois le premier précepte de l'Évangile, et le premier et presque unique précepte de notre sainte Règle<sup>35</sup>. »*

On trouve trois choses dans une communauté : la Règle, les Constitutions et les coutumiers, traditions, etc.

La même Règle peut être commune à plusieurs Congrégations. C'est ainsi que la nôtre, de saint Augustin, est suivie par les Visitandines, les Carmélites, les Ursulines, les Sœurs de Charité et d'autres que je ne me rappelle pas maintenant ; celle de saint Benoît, l'une des plus grandes de l'Église, est également observée par quelques communautés, quoique l'esprit soit différent dans chacune. Ce qui prouve que la Règle pose des principes vagues, des devoirs généraux,

---

35. Il s'agit ici du chapitre « De la Charité », ajouté aux Constitutions de 1844 en 1846 et recopié par les sœurs. Ce chapitre a été repris avec modifications dans les Constitutions de 1866 présentées pour l'approbation de l'Institut.

autour desquels se groupent certaines observances propres à chaque ordre en particulier. Par exemple la Règle de saint Augustin porte que l'on doit réduire son corps par l'abstinence : les Carmélites l'entendent d'une manière fort sévère en faisant continuellement maigre et en jeûnant huit mois de l'année ; les Visitandines ont beaucoup radouci ce précepte et nous, nous avons gardé une sorte de milieu, mangeant suffisamment, mais pauvrement, comme des filles qui gagnent leur nourriture, ayant toujours les mêmes plats.

Dans ce précepte de l'abstinence reluit la charité, âme de la Règle de saint Augustin, car après avoir dit que les sœurs réduiront leurs corps par l'abstinence il ajoute : « autant que la santé le permet », voulant que dans un ordre où le but principal n'est pas la pénitence et l'expiation, les fortes s'accommodent aux faibles. Autrement Sr X. entendra le précepte de l'abstinence en déjeunant tous les jours avec une côtelette, telle autre en jeûnant toute l'année. Où seraient l'ordre et la régularité ?

J'ai lu beaucoup de Règles, il y en a de bien belles, mais je n'en ai jamais encore rencontré une dont le commencement soit plus admirable que celle de saint Augustin : « Avant toutes choses, que Dieu soit aimé et le prochain. »

L'esprit de notre Règle est donc un esprit d'amour.

Il faut exciter dans son cœur un grand respect pour les Constitutions, c'est ce qui conserve et fait fleurir un Ordre. Notre-Seigneur donne l'exemple du respect pour la loi quand il dit qu'il l'accomplira jusqu'au moindre iota, je me rappelle vous avoir déjà développé cette pensée dans une instruction il y a quelque temps. Du petit, l'on passe facilement au grand ; s'il faut sans doute admirer, estimer les autres constitutions, il faut surtout et avant tout aimer la sienne, ne pas vouloir être une visitandine quand vous êtes clarisse, et être contente d'être assomptiade quand le bon Dieu ne vous a pas faite sœur du Bon Pasteur, par exemple.

Une autre chose vient à l'appui de ce que je vous disais en commençant, que la même Règle peut servir à plusieurs Instituts malgré la diversité de but de ces Instituts. Les Carmélites mènent une vie contemplative, les Visitandines n'étaient pas fondées pour l'enseignement, nous le sommes essentiellement pour cela, etc.

Quant aux coutumiers, pour les observer, il s'agit de faire les choses telles qu'elles ont toujours été faites par les premières sœurs d'un Ordre, cérémonies, etc.. c'est ce qui conserve un Ordre. Lorsqu'une communauté dégénère, ce n'est pas tout d'un coup, mais peu à peu : on empiète sur telle habitude sainte et régulière, puis c'est une autre de plus d'importance qui tombe dans l'oubli, et la ruine de l'Ordre s'en suit ni plus ni moins. Au contraire les Ordres qui ont le plus de maisons sont ceux où la fidélité aux petites choses est plus grande. Vous en avez un exemple dans la supérieure actuelle des Carmélites, dont la plus grande croix est de ne pouvoir mettre le manteau dans les cellules avant d'aller au chœur comme cela s'est toujours pratiqué, mais dans le chœur même. Vous trouverez que c'est une petitesse et que cela dénote un esprit très étroit. Cela se peut, mais il faut vouloir les choses comme Dieu veut qu'elles soient faites dans ce moment et non pas dans un autre.

Les Sœurs de Charité sont aussi des modèles de régularité, je veux dire de fidélité aux anciennes coutumes. Vous savez qu'elles n'ont pas fondé de maison en Angleterre, parce qu'il aurait fallu changer quelque chose à leur coiffure et à leur vêtement. Il y a même un Ordre où d'anciennes professes sont chargées d'enseigner aux nouvelles sœurs la manière précise de mettre et d'ôter ses habits, comme de ne pas enlever la cordelière avant le voile ou le voile avant la cordelière, telle épingle avant telle autre, poser les habits sur la chaise en tel ordre, etc.

Vous conviendrez qu'il faut une très grande perfection pour en agir ainsi toute sa vie, et cependant c'est la fidélité dans toutes ces petites choses qui constitue la sainteté, tant il est vrai que le Royaume de Dieu est au milieu de nous.

Il ne faudrait pas croire, mes sœurs, qu'on ne doit pas moins de respect aux Constitutions qui n'ont pas été faites par des saints canonisés ; toutes n'ont pas été écrites par des saints ou des saintes. Il y a une religieuse entre autres qui demande instamment à Dieu qu'aucune de ses filles ne soit jamais canonisée, non pas elle, ce n'aurait pas été assez humble, mais aucune religieuse de sa Congrégation.

Certainement si sa demande est exaucée quoi qu'elle menât une vie bien agréable à Dieu, elle ne sera jamais canonisée, et cependant elle a

écrit des constitutions. Ensuite, mes sœurs, admirez le nombre de saints que chaque Règle a formés dans tous les ordres. Ce n'est qu'en suivant sa Règle que saint Aloysius, saint François-Xavier et tant d'autres sont parvenus à la gloire dont ils jouissent.

Notre Règle est approuvée par l'Archevêque, et un jour elle le sera par le Saint-Père.



## II. INSTRUCTION

La chose la plus importante, mes sœurs, c'est de bien comprendre l'esprit de son Ordre, de le bien connaître. Je vous ai déjà montré que l'esprit de la Règle de saint Augustin était un esprit d'amour et de charité, qu'il en était le principal moteur. Certainement, vous me direz qu'il n'est pas besoin d'être religieuse pour aimer Dieu et le prochain, vu que c'est le commandement que Dieu donne à tout chrétien. Mais s'il le donne d'une manière si formelle à tous ceux qui veulent être ses disciples, sera-t-il besoin qu'il le commande à ses amis, à ses épouses ?

Ne semble-t-il point que nous devrions suivre le penchant de notre cœur en aimant Dieu et nos frères pour son amour ? Comment développerons-nous ce besoin d'aimer Dieu qui nous a portés à tout quitter pour nous donner à lui sans réserve ? Quelques-unes me devinent : par la vie intérieure. Et la vie intérieure n'est qu'une continuation de l'oraison. L'on cherche de belles et savantes définitions pour l'oraison, je vais vous donner celle de sainte Thérèse : « Ce n'est », selon cette grande maîtresse de la vie spirituelle, « ce n'est qu'une conversation avec Dieu de l'amour que l'on a pour lui, sur celui que l'on voudrait avoir et qu'on lui demande de nous donner. »

Vous savez, mes chères filles, que notre vie active doit prendre sa source dans la vie intérieure. Si l'on pouvait s'imaginer une Assumptiade parfaite, ce serait une fille aimant Dieu avec toute la profondeur et l'intensité de l'amour et à laquelle aucun sacrifice ne coûterait lorsqu'il s'agirait de lui gagner des âmes.

Je veux vous faire bien saisir ce que je veux dire par l'intensité de l'amour. Je veux dire que si, faisant un sacrifice à Dieu, vous cherchiez à l'augmenter pour lui plaire davantage, qu'en toutes choses l'âme qui aimerait ainsi Dieu choisirait le plus parfait. Ne marchandez pas avec Dieu : s'il se présente un sacrifice, embrassez-le dans ce qu'il y a de plus pénible. A-t-il calculé, lui notre Sauveur, combien de gouttes de sang il nous donnerait ? A-t-il mis une mesure à son amour sans bornes ? Il a versé tout son sang, il a bu jusqu'à la lie du calice que son Père lui avait préparé.

Ne vous arrêtez pas dans la voie de l'amour, mes sœurs. Qui s'arrête, recule. Volez dans cette voie de sacrifices il est vrai, mais la plus pure, la seule qui vous unira pour toujours à Dieu. Et pour en revenir à la pratique, souvenez-vous de cette parole : « Dieu est un Dieu jaloux<sup>36</sup>. » Il veut lui seul occuper votre cœur, être votre vie, votre salut.

Autrefois dans le monde, vous aviez des amis, vous aimiez. Votre père, votre mère, un frère, une sœur occupaient votre vie. Dites-moi, avez-vous un commerce bien intime avec le portier qui ouvre et qui ferme la porte de votre maison, avec l'ouvrier qui travaille dans votre chambre ? Certainement non. Qu'ils aillent, qu'ils viennent, peu vous importe. Et quelle différence mettons-nous quelquefois entre Dieu et le portier, entre Dieu et l'ouvrier ? Dieu qui veille sur notre cœur s'est posé lui-même comme un sceau sur la porte, nous défendant contre tout danger, nous protégeant contre l'ennemi de notre salut. Il travaille dans notre âme par sa grâce, il ôte ce qu'il y a de mauvais, remplace les épines par les roses et fait croître les lis de la pureté là où il y avait la fange du péché.

Quelle vie avons-nous avec lui ? La plupart d'entre vous comprennent ce que j'appelle vivre avec quelqu'un, elles savent ce que c'est que cette vie qui rend la personne aimée, qui rendrait Dieu comme une partie de votre être. Il y a des âmes qui n'ont pas éprouvé ces sentiments d'affection naturelle, Dieu leur a fait la grâce, car c'en est une, de garder la vie de leur cœur pour Lui seul.

On s'inquiète, mes sœurs, du moyen de trouver la paix : il en est un infaillible et au pouvoir de tous : c'est l'amour, c'est la charité, car

---

36. Dt 4, 24.

l'amour pour Dieu dirigera votre intention vers Lui, et une intention droite et pure de plaire à Dieu vous délivrera de bien des chagrins, de bien des préoccupations. En toutes choses vous direz : « Cela importe-t-il à Dieu ? Non. Peu m'importe à moi aussi. » Et vous ne vous en inquiétez pas davantage. Je vous le répète, mes sœurs, nous sommes doublement obligées de travailler à acquérir la charité et parce que c'est dans notre Règle et parce que c'est le premier précepte de l'Évangile.

Mais, mes sœurs, si nous sommes tellement obligées par notre qualité de chrétiennes, que dire de celles d'entre nous qui ont fait le vœu d'étendre le Règne de Jésus-Christ dans les âmes ! Et c'est là notre but à toutes, vous désirez toutes faire ce 4<sup>e</sup> vœu. Pour en être dignes, il faut vous y préparer en employant dès à présent tous les moyens possibles pour gagner les âmes. Et sans aller en mission, n'avez-vous pas des enfants au milieu de vous ? Croyez-vous qu'une bonne parole, que vos exemples, vos prières seront sans effet ? Si tout dans votre extérieur respire la douceur, la charité, si jamais vous ne vous impatientez contre elles, vous ferez un bien immense. Il est vrai qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre selon le vieux proverbe, ce ne sera pas non plus en brusquant, grondant et querellant que vous vous attirerez les cœurs et que vous les mènerez à Jésus-Christ.

C'est une vertu bien grande et bien rare, me direz-vous, que d'être toujours égale, quelque contrariété que l'on éprouve, mais aussi qu'est-ce qu'une âme ? Ah ! si vous en connaissiez le prix, il n'est pas d'effort que vous ne feriez pour en sauver une seule. Et il ne faut pas croire que vous ne devez vous attacher qu'à celles des enfants qui vous plaisent. Les païens ne saluent-ils pas les amis ? dit Notre-Seigneur.

Une religieuse qui tend à la perfection doit au contraire s'appliquer à gagner celles qui lui paraissent le plus désagréables. Car enfin, Notre-Seigneur n'est-il pas mort pour toutes, ne leur prépare-t-il pas un trône dans le ciel à toutes ? Et si Notre-Seigneur daigne se communiquer, se donner en nourriture à une âme, est-ce que son épouse refuserait de s'asseoir avec elle ? Je ne m'arrêterai pas à ces considérations, mes chères filles, vous les avez déjà assez pesées vous-mêmes, que vous dirai-je de plus pour vous engager à pratiquer la charité ?

« Dieu ne se plaît que dans les cœurs approfondis par l'humilité et élargis par la charité », dit saint François de Sales, et c'est encore ce saint que j'invoquerai. Tous du reste pourraient vous servir d'exemple, car qu'y a-t-il de plus aimant et de plus aimable qu'un saint ? On ne désire pas seulement les voir, mais on voudrait toujours vivre avec eux. Je termine en vous laissant méditer ce qui est dit de sainte Catherine de Sienne : « Personne ne s'approchait d'elle sans devenir meilleur. »





### III. INSTRUCTION

Il y a un mot sur lequel je n'ai pas assez appuyé la dernière fois, c'est sur la suave charité que nous devons garder entre nous. Et pour aller d'abord au principe, vous devez remarquer que le gouvernement de la maison n'est pas un gouvernement sévère, il ne ressemble pas beaucoup à celui de saint Coloman. Il y a dans les Constitutions un article qui règle le nombre de coups devant être reçus pour chaque faute. Je vais tâcher de vous en donner des exemples : si l'on manque son *benedicite*, on en reçoit 5 ; 10, je crois pour ne pas demander la bénédiction avant de sortir, puis 15, 20, ainsi de suite ; nous avons cette Règle ici, du reste.

Dans d'autres Règles, comme celle des Trappistes, qui défendent de jamais parler, l'on conçoit que l'on puisse avoir un certain air triste et renfermé. La vie dure qu'ils mènent, se levant la nuit, jeûnant trois mois de l'année, travaillant sans cesse, exposés à l'intempérie des saisons, froid, chaud, etc. tout cela expliquerait que la gaieté ne régnât pas sur tous les visages, et cependant elle se trouve empreinte sur la figure de tous ces bons religieux. À plus forte raison, nous, mes sœurs, qui ne portons point les mêmes fardeaux, il ne faut pas paraître en être chargées.

Bannissons de notre extérieur tout ce qui pourrait en être rude. Que tout en nous sente la douce charité dont nous devons être remplies. Et cependant il ne faudrait pas croire que telle personne dont les manières seraient plus ou moins polies ne possédât point la charité. Non, il est malgré cela un fond de douceur : tel le réformateur de la Trappe. Ce

n'était pas un homme doux, je vous assure, et cependant malgré cet extérieur un peu brusque, il y avait en lui une grande douceur tempérée, il est vrai, par une grande fermeté. C'est cette douceur forte et ferme que je voudrais vous voir avec les enfants, soit dit en passant.

Les pauvres Trappistes ne peuvent avoir des paroles suaves, ils ne parlent pas. Mais les Visitandines et les Assomptiades, par exemple, peuvent et doivent répandre l'onction de la charité sur toute parole que cette même charité leur fait prononcer.

*« Que nos sœurs donc s'appliquent d'abord à méditer souvent tous les passages de l'Écriture où il est question de la sainte charité ; qu'elles écoutent le Saint-Esprit disant que celui qui n'aime pas est dans la mort et qu'avec toutes les vertus, toutes les souffrances et tous les sacrifices, on n'est aux yeux de Dieu qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante si l'on n'a pas la charité. »*

Je reprends. Voici les deux moyens que nous donne notre Règle pour acquérir cette admirable vertu de charité : la méditation et la prière. La prière est sans doute le moyen le plus sûr et le plus excellent que nous ayons pour obtenir toute vertu, mais surtout pour celle-là, selon ce qu'il est dit dans une des épîtres de saint Jean : « La charité vient de Dieu<sup>37</sup> » et ailleurs : « Dieu est la source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle<sup>38</sup>. » Quelle est cette eau vive, sinon la charité ? C'est donc par la méditation que nous puiserons la charité dans le sein de Dieu même.

Il y a des personnes qui sont portées à se mettre en la présence de Dieu au commencement de leur oraison, puis à s'y tenir et à y demeurer tout le temps. Quoique cette oraison passive soit très bonne, il faut être déjà assez avancé dans la méditation proprement dite, pour pouvoir s'y livrer sans danger, sans crainte d'illusion, surtout les commençantes dans les voies de l'oraison. Il faut qu'elles se nourrissent d'abord des vérités évangéliques qui sont comme le trésor d'une âme. Ensuite au bout d'un an, de deux ans, on peut s'abandonner au charme que l'on trouve en sa présence, suivant en cela le bon plaisir de Dieu et l'ordre de sa supérieure. Quant aux âmes qui ont vraiment de la difficulté pour méditer comme il y en a quelquefois, qu'elles suivent leur attrait, sauf à

---

37. I Jn 4,7.

38. Jn 4, 14.

réfléchir dans le jour sur quelque mystère et à s'occuper d'une parole de Notre-Seigneur qu'elles prendraient pour bouquet spirituel.

Vous me dites quelquefois qu'il est difficile de s'occuper toute la journée de Dieu, que vous avez bien des réflexions à faire sur telle et telle chose, bien des pensées qui vous préoccupent. Eh ! mon Dieu, supposez que vous les ayez, dites-moi, je vous prie, qui vous empêcherait de vous tenir toujours auprès de Dieu ? Croyez-vous que sainte Thérèse n'était pas obligée de penser aux bâtisses, n'était pas occupée de savoir dans quel lieu elle placerait ses filles. L'une conviendrait à cette maison, l'autre à cette autre, etc. Et cependant qui aime Dieu et pense plus à Lui que la séraphique Thérèse ?

Parce qu'il est dit dans la Règle que nous méditerons tous les passages de l'Écriture touchant la charité, il ne faut pas croire qu'on dût les prendre l'un après l'autre, courir sur chacun d'eux. Non, mais savourons-les dans le plus intime de notre cœur. Prions Notre-Seigneur de nous en bien faire connaître le sens. L'Évangile en est plein et à commencer par ceux que cite la Règle : « Celui qui n'aime pas est dans la mort<sup>39</sup>. »

Et cette parole de Notre-Seigneur : « Je suis venu vous donner un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez comme je vous ai aimés<sup>40</sup>. »

Que de choses à méditer dans ces deux textes, d'abord ce que c'est que l'amour, que la charité. Oh ! oui, c'est bien un précepte nouveau. Qui donc, avant le Fils de Dieu, aurait pu vous dire : « Aimez-vous comme je vous ai aimés. »

Il naît dans une crèche, devient le fils du charpentier, se revêt de nos misères et meurt sur le Calvaire. Pourquoi ? Parce qu'il nous aime. Ô excès d'amour de mon Dieu ! Tu ne t'arrêtes pas là. Sur la croix tu pries pour tes bourreaux, les flots de sang qui coulent de tes plaies adorables convertissent les cruels qui t'outragent. C'est donc ainsi que tu veux que j'aime mes frères ? Oui, mon Dieu, je veux marcher à l'odeur de tes parfums et aimer tous les hommes parce que tu n'as pas dédaigné de verser ton sang pour chacun d'eux.

---

39. I Jn 3, 14.

40. Jn 13, 34.

#### IV. INSTRUCTION

*Qu'elles se disposent à tout souffrir et à faire tous les efforts pour conserver parmi elles la perfection de cette sainte vertu.*

Rappelez-vous les paroles de saint Paul qui sont dans la Règle et que je vous citais la dernière fois : que s'il souffrait les tourments les plus horribles et n'avait pas la charité, il les estimerait comme un rien. Sommes-nous dans ces dispositions ? Nous ne sommes pas dans des temps de persécutions où de jeunes vierges, des femmes mariées, des enfants se trouvaient exposés à de grands dangers à cause de leur foi. Tenez, dans le Japon, en Cochinchine, dans ces contrées lointaines, il y a encore de violentes persécutions contre les catholiques. Chaque jour, les fidèles sont obligés de se préparer à subir les plus cruelles tortures et de se demander sérieusement devant Dieu s'ils seront capables de résister à la question, afin qu'il supplée à leur faiblesse. Ils savent qu'ils doivent souffrir tout ce que la rage de leurs persécuteurs pourra inventer, plutôt que de renoncer à leur foi : tortures, destruction de la famille, perte des biens, supplices de tous genres. Ils doivent tout fouler aux pieds lorsque la gloire de Dieu est intéressée.

Sont-ce là nos sentiments ? Sommes-nous ainsi décidées à tout perdre, à tout souffrir plutôt que de blesser en rien la charité ? En fussions-nous arrivées là, nous n'aurons pas lieu de nous glorifier, car enfin, rappelez-vous ce que Blanche de Castille disait à son fils : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mourir que commettre un péché

mortel. » Et une religieuse doit ajouter : « J'aimerais mieux mourir qu'offenser Dieu volontairement ». Or qu'est-ce qui blesse plus le Cœur de Dieu que les fautes contre la charité ? Eh, dites-moi un peu, que sont nos souffrances comparées à celles des martyrs ? Oserions-nous les mettre en comparaison seulement ?

C'est une haute perfection, une perfection plus grande que vous le pensez, d'aimer tout le monde également avec douceur et charité ! Comme je vous l'ai déjà expliqué au sujet de l'oraison, la vie chrétienne est comprise dans ces trois vertus : la foi, l'espérance et la charité. Mais, comme dit saint Paul, la plus grande des trois est la charité. Elle seule restera, car vous savez qu'au Ciel la foi n'existera plus. Nous verrons ce que nous croyions sur la terre, nous posséderons l'objet de nos espérances, mais nous aimerons. Et aimer éternellement sera notre vie, comme la charité du Christ doit être la nôtre sur la terre.



## V. INSTRUCTION

*« Que les sœurs se disposent à tout souffrir et à faire tous les efforts pour conserver parmi elles toute la perfection de cette sainte vertu ; qu'elles sachent du reste que la charité n'est pas un goût naturel qui ne dépend pas de soi, mais un amour né de Dieu par lequel on s'aime les uns les autres de l'amour dont Dieu aime les hommes et pour la même fin qui est leur sainteté en ce monde et leur béatitude éternelle en l'autre. »*

J'ai réservé aujourd'hui de vous expliquer ce que c'est que d'aimer surnaturellement et en Dieu. C'est aussi par là que je vais commencer, je prie Notre-Seigneur de bénir mes paroles et de m'aider à vous bien faire comprendre l'esprit de cette Règle.

Aimer en Dieu et pour Lui, c'est aimer avec des motifs plus élevés, des vues plus hautes.

Pour vous mieux faire entrer dans le sens de mes paroles, je m'appliquerai à vous faire connaître comment il faut aimer en Dieu les personnes que l'on aime naturellement. Après quoi vous verrez que l'on peut aimer en Dieu celles pour lesquelles on ne sent que répugnance et éloignement.

D'abord, mes filles, pourquoi aimons-nous certaines personnes d'une affection plus particulière, plus tendre ? Pourquoi aime-t-on d'abord son père, sa mère, une sœur, un bienfaiteur ? Par un motif de reconnaissance, à cause du soin qu'ils ont pris de vous depuis votre

enfance, de l'amour qu'ils vous témoignent. Pourquoi aimez-vous la maîtresse des novices, la supérieure ? Par le même motif. C'est une raison très puissante, parfaitement légitime et conforme à la loi de Dieu.

Il y en a d'autres plus ou moins frivoles : par exemple, vous aimerez une personne à cause des qualités extérieures qu'elle possède. Elle est jolie, spirituelle ; sa démarche, ses manières vous plaisent. Elle a du tact, sait faire la conversation, se présenter, en un mot elle vous plaît. Vos caractères s'accordent, il y a une certaine sympathie, soit que plus sérieuse que vous, elle vous offre un appui, une aide dans les difficultés, vous aimez à vous appuyer sur une âme forte, sur des vertus solides ; soit que, portée à la légèreté, elle vous attire par son naturel enjoué, gracieux. Ou bien une personne a toujours été bonne pour vous, vous avez trouvé en elle bien des consolations, elle vous a guidée de ses conseils. Vous l'aimez, ceci est un motif noble, c'est celui de la reconnaissance. Enfin le *nec plus ultra* de l'amour humain, c'est l'amour qui ne connaît pas d'autre raison que celle-ci : je l'aime, parce que c'est elle et que c'est moi !

S'il pouvait en être ainsi de l'amour de Dieu qui faisait s'écrier à saint Bernard : « Mon Dieu, j'aime parce que j'aime, j'aime pour aimer. »

Amour naturel, grandement imparfait, fort peu chrétien, point du tout religieux. Vous voyez, mes sœurs, d'après ce que je viens de vous dire, quelles sont les raisons de ce goût naturel que l'on éprouve envers certaines personnes. Voyons comment le rectifier et le rendre surnaturel et agréable à Dieu.

Je vais commencer par l'amour que l'on porte à un père, à une mère. Supposons que votre mère soit chrétienne et que votre père n'ait pas la foi. Vous aimez votre mère, non seulement parce qu'elle vous donne l'être, mais parce qu'elle vous aime, mais bien aussi parce qu'elle est chère à Dieu, agréable à ses yeux, appelée à le posséder éternellement. Vous aimez aussi votre père parce que Dieu l'aime, quoique d'un amour différent de votre mère. Vous espérez qu'Il daignera l'éclairer un jour du flambeau de la foi, qu'il l'appellera à la connaissance de ses vérités. S'il lui envoie des croix, c'est pour lui faire mériter ce trésor ineffable de la vraie religion qu'il lui prépare dans son éternelle miséricorde. Alors, si vous voyez ceux qui vous sont chers affligés,

appesantis sous la main paternelle de votre Dieu, vous adorez et bénissez celui qui ne frappe que pour récompenser plus abondamment.

Vous aimez une bienfaitrice, celle qui ne vous a jamais manqué dans le besoin, non seulement à cause de cela, mais parce que c'est une âme dont Dieu se sert comme l'instrument qui doit vous conduire à Lui, parce que vous devez être éternellement unie à elle dans l'éternité bienheureuse. Vous aimez une jeune fille qui était votre amie dans le monde, parce que son âme est agréable à Dieu. Vous désirez lui être utile et vous servir de cette même amitié pour lui faire du bien. Oh ! si vous saviez que cette âme est précieuse aux yeux du Sauveur. Si elle est en état de grâce, quel spectacle objet de l'admiration des anges que le cœur où Dieu règne en maître !

Je crois que c'est à sainte Catherine de Gênes qu'il fut donné de voir une âme en état de grâce, ornée des dons du Saint-Esprit dont elle était le temple. Elle comprit alors, et seulement alors, comment le Fils de Dieu était descendu du Ciel, comment il s'était sacrifié sur la croix pour lui rendre cet état d'innocence perdu par notre premier père. Je crois que c'est la même sainte à laquelle l'âme en état de péché fut également montrée. Dire ce qu'elle ressentit d'horreur, de tristesse à cette vue fut impossible, mais elle se sentit pénétrée du plus vif désir de tout souffrir pour la retirer de cet état et lui obtenir la grâce sanctifiante.

Si vous aimez une enfant bien tendrement, ne vous arrêtez pas à la pauvre petite créature qui a besoin de tant de soins, incapable qu'elle est de s'aider elle-même et par cela même plus digne d'intérêt. Voyez en elle une âme créée à l'image de Dieu, où il daignera reposer un jour. Pénétrez jusqu'à la substance, rendez-la digne d'accomplir la mission que Dieu lui a donnée sur la terre. Je dis : allez à la substance. L'âme est la substance. Les qualités extérieures et attrayantes d'une personne : beauté, grâce, esprit, enjouement, ne sont que les phénomènes.

Vous voyez donc que tous ces motifs, loin de diminuer la charité ne font que la dilater et l'étendre, ils rendent l'amour plus constant, parce que la base en est plus solide, plus généreuse, plus forte. Vous savez que le Cantique dit : « L'amour est fort comme la mort<sup>41</sup>. »

---

41. Ct 8, 6.



Notre-Seigneur a commandé d'aimer comme il avait aimé. Or, comment aimait-il ? Jusqu'à donner sa vie pour les hommes. Tous les jours il est vrai, nous ne pouvons pas mourir pour nos frères, mais nous pouvons mourir à nous-mêmes, c'est-à-dire à notre nature, à notre inclination, à nos répugnances pour les aimer tous pour Dieu et en Dieu dans le dessein de travailler à sa gloire, ainsi que le fit Jésus-Christ et que doit le faire une âme chrétienne.

Ce que je vais ajouter vous choquera sans doute, c'est pourtant vrai. Les bêtes aiment naturellement, elles ont des attractions instinctives, elles distinguent tout de suite la personne qui les aime de celle qui ne les aime pas. Les avantages naturels font souvent de l'impression sur elles, elles préfèrent un visage joli à un autre défiguré par quelque maladie. Si chaque fois que vous rencontriez un chat, vous tapiez du pied ou vous criiez, votre démarche ne lui plairait pas, assurément. Il est vrai que ce sont des qualités plus relevées qui captivent le cœur de l'homme : ce sont les facultés de l'intelligence, un esprit cultivé, une conversation agréable, etc. Les bêtes sont aussi capables de reconnaissance, on en a tous les jours des preuves.

Je me rappelle avoir soigné une chatte qui s'était blessée à la patte. Eh bien, cette bête s'est attachée à moi d'une façon incroyable, elle reconnaissait mes pas et ne me quittait plus. Et cependant, le chat n'est pas l'animal qui s'attache le plus, le chien est le modèle de la fidélité, vous en voyez qui sont toujours prêts à mordre ceux qui veulent attaquer leur maître. Jusqu'aux petits oiseaux. Vous entrez dans une chambre, l'oiseau que vous avez apprivoisé est dans sa cage, il est dans la joie, bat des ailes, c'est qu'il vous aime beaucoup. Il voltige autour des personnes qui lui plaisent, fait mille et une gracieusetés, ce sont des caresses, des gazouillements à n'en plus finir.

Il y a un autre avantage à aimer en Dieu outre celui d'être un peu moins semblable aux brutes. C'est que, puisque les avantages naturels entrent pour fort peu de chose dans l'amour que vous portez au prochain, supprimez ces avantages, l'amour reste toujours. Si au contraire, vous aimez une personne à cause de sa beauté, qu'elle ait une maladie qui la défigure, la petite vérole, que son teint soit abîmé, l'amour a déjà diminué. Si son esprit est le lien qui vous unit à elle,

qu'elle devienne imbécile, ce qu'un petit trouble de cerveau peut causer, qu'elle devienne folle, rien ne vous retient plus à elle.

Je ne veux pourtant pas dire que l'amour naturel exclut toute générosité, non. Mais croyez-moi, il faut quelque chose de plus qu'humain pour imiter ce que firent les filles de Louis XV par exemple. Lors de sa maladie, lorsque tous ses amis et serviteurs l'abandonnèrent, ses filles qui étaient de saintes âmes s'enfermèrent dans son appartement pour le soigner et ne furent éloignées ni par l'odeur de sa maladie, ni par aucune considération. Je vous cite ceci parce que nous le lisons ce soir. Mais nous avons parmi nous des exemples journaliers de ce que la charité du Christ peut inspirer de dévouement. Voyez les Sœurs de Charité !

Pour continuer ce que je vous disais, vous aimez une personne parce qu'elle est bien élevée, polie, qu'elle n'a jamais qu'une parole aimable à la bouche. Bien, mettons qu'elle vous contrarie ou qu'il lui échappe une parole un peu moins suave que celle que vous désireriez, que devient votre amour ? C'est tout simple, la base en est détruite. J'espère vous avoir fait comprendre que la charité ne dominait pas l'amour, mais qu'elle l'étendait, le dilatait. Ne croyez pas que la tendance à aimer tendrement et particulièrement soit un mal, c'est un don de Dieu, et Dieu vous en récompensera si vous vous en êtes servies selon ses vues en lui gagnant des âmes.

Saint François de Sales avait une amitié particulière pour tout le monde, causée par chacune des qualités qu'il remarquait soit dans ses pénitentes soit dans ceux qu'il connaissait. Il estimait bien peu les qualités extérieures. Un jour qu'on lui parlait des boucles d'oreilles d'une de ses pénitentes : « Je ne savais pas qu'elle eût des oreilles », dit-il. Il y a mille traits de ce genre du bon saint François de Sales. C'est ainsi qu'il faut pratiquer ce que prescrit la Règle : « Qu'il y ait entre vous une dilection toute spirituelle et non charnelle. »

Mais avant tout aimons beaucoup Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qui a plus de droits que Lui à notre amour ? N'est-il pas votre père, votre mère, votre frère, votre époux ? Il vous a créées, vous a rachetées au prix de tout son sang, vous a conduites dans sa maison. Il habite sous le même toit que vous et vous prépare un trône à ses côtés. Que vous demande-t-il en retour de tant de bienfaits ? Un peu d'amour !

Tant de traités ont été écrits sur ce sujet que je ne m'étendrai pas davantage, d'ailleurs votre cœur parle plus haut que mes paroles. Je me contenterai de rappeler ce que Dieu dit lui-même : « Si votre mère vous oublie, moi je ne vous oublierai pas<sup>42</sup>. » Quelle mère plus tendre, quel père plus dévoué, et pour me servir de l'expression du Cantique des Cantiques, quel amant plus passionné que Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

Aimez-le donc de tout votre être et avec saint François de Sales que je me plais à invoquer, dites-lui que s'il y avait une seule fibre de votre cœur qui ne fût pas pour Lui, vous le tordriez pour l'en arracher. Tout au moins, si nous n'avons pas le courage de tordre ce pauvre cœur, prions. Et Dieu qui est charité, mettra dans notre cœur le sceau de ses élus, puisqu'Il a dit : « À l'amour que vous aurez les uns pour les autres, on vous reconnaîtra pour mes disciples<sup>43</sup>. »



---

42. Is 49, 15.

43. Jn 13, 35.

## VI. INSTRUCTION

La dernière fois, je vous ai expliqué comment on pouvait aimer en Dieu les personnes qu'on aime naturellement, aujourd'hui je veux vous montrer que les répugnances naturelles n'excluent pas la charité. Et tout d'abord, quelles sont les raisons que nous avons pour ne point aimer certaines gens ?

Il y en a trois principales. La 1<sup>re</sup> est qu'ils blessent notre amour-propre ; la 2<sup>e</sup> qu'ils nous déplaisent, soit par leur extérieur ou autrement ; la 3<sup>e</sup> parce qu'ils ont quelque défaut, ou plus encore, parce qu'ils ont fait quelque tort à nous-mêmes ou à nos parents.

N'avons-nous pas honte de nous croire capables de tels sentiments ? La plupart du temps nous ne nous l'avouons pas à nous-mêmes, mais il n'est pas moins vrai que nous sommes comme les enfants en classe : elles n'aiment pas Madame une telle parce qu'elle fait des observations piquantes, vous en savez autant que moi là-dessus. Et cependant n'est-ce pas très bon pour nous d'être humiliées, méprisées, considérées comme rien ? Ne devrions-nous pas répéter souvent cette parole du prophète : « Il m'est bon, Seigneur, d'avoir été humilié<sup>44</sup>. »

Quant au second motif qui nous porte à ne pas aimer celle-ci ou celle-là, je vous ai déjà dit qu'il faut nous souvenir que nous ne sommes pas des bêtes, mais des êtres doués de raison, grâce à Dieu, et par conséquent, ne pas nous assimiler à la brute.

---

44. Ps 118, 71.

La troisième raison est tant soit peu semblable à la première. Il faudrait la changer en un grand sentiment de commisération pour les pauvres gens qui ont le malheur de nous déplaire par leurs défauts. Ils doivent être si malheureux de se voir si désagréables, si brusques, toujours une occasion de mortification pour les autres. Ne faisons pas comme les pharisiens qui ne saluent que leurs amis ? Ne savons-nous pas que si nous avons pitié des autres, si nous les supportons avec patience et amour, Dieu nous supportera aussi. Et qui de nous n'en sent un besoin extrême ?

Réfléchissons un instant ensemble, mes chères filles, sur ce qui nous touche particulièrement dans l'amour que Jésus-Christ nous porte, et nous y trouverons une grande consolation et un vif encouragement pour nous exercer à la pratique de la charité. Est-ce son tendre amour pour saint Jean dont la pureté et l'innocence l'avaient rendu si aimable à son Maître ? Répondez avec moi. Non, ce n'est pas cela. Est-ce l'amour respectueux et filial qu'il portait à sa mère, la plus pure de toutes les créatures ? Non, Seigneur, ce n'est pas cela. Mais plutôt l'amour que vous témoignez à Simon le lépreux, à la Madeleine repentante. Quel sujet de confiance pour nous car nous aussi, nous avons laissé souiller notre âme par la lèpre du péché. Nous aussi nous avons imploré la miséricorde du Seigneur. Et qui de nous n'a pas été confondu aux pieds de Jésus en lui entendant prononcer ces paroles : « Beaucoup de péchés lui ont été remis, parce qu'elle a beaucoup aimé<sup>45</sup>. »

Nous devons donc à l'exemple du Sauveur, pratiquer la patience et la charité. Je dis la patience, car il est certain qu'il nous en faudra pour supporter le prochain. Et mes sœurs, dites-moi, que deviendrait la vertu si l'on n'avait des occasions de la pratiquer. On n'acquiert l'humilité que par de fréquentes humiliations, croyez-moi. Il en est de même de la patience qui ne peut être acquise que par les contrariétés. Sainte Gertrude avait une supérieure qui était un peu vive, il paraît. Or un jour qu'elle priait Dieu de la rendre plus douce, elle entendit cette réponse : « Ma servante me plaît, car elle s'humilie après avoir commis ces fautes d'impatience, et l'humiliation qui en provient lui est très

---

45. Lc 7, 47.

salutaire, parce qu'elle l'empêche d'avoir de l'orgueil de ses autres bonnes qualités. De plus, elle fait pratiquer la vertu aux sœurs et leur devient une source de mérites. »

À Dieu ne plaise que vous croyiez devoir être une source de mérites pour les sœurs en conservant tel ou tel défaut. Vous comprenez ce que je veux dire qui est que nous devons remonter à Dieu par la volonté duquel tout nous arrive en ce monde et le bénir de toutes choses, quelle que soit la créature qui serve d'instrument à sa volonté. Il ne faut pas être comme les enfants qui ne peuvent voir le docteur, lorsqu'une fois il a ordonné un remède bien désagréable. Ce n'est pas parce que monsieur Gouraud ne les aime pas qu'il leur donne de l'huile de foie de morue !

Nous devons tout souffrir en ce monde et si les ennuis et les contrariétés ne nous viennent pas de cette personne-ci, ils nous viendront de celle-là. Il nous faut les prendre comme une petite médecine. Si le premier mouvement est un peu naturel, ce qui arrivera toujours à moins que vous n'ayez atteint un degré extrêmement élevé de perfection, il faut que le second soit une acceptation généreuse de la petite croix que Dieu nous envoie. Est-ce que Notre-Seigneur n'a pas fait comme la tendre mère qui goûte le breuvage qu'elle présente à son enfant ? Il a bu le calice jusqu'à la lie dans son amour excessif. Ne devons-nous pas nous estimer trop heureuses quand il nous permet d'approcher nos lèvres de la coupe d'amertume qu'il épuisa tout entière ? Et la seule chose à faire est de prendre une bonne résolution : être déterminées une bonne fois à souffrir tout ce qui se rencontrera dans votre chemin.

« Que veux-tu, mon corps, il faut en passer par là. Après un peu de travail vient le repos éternel. » C'est ainsi que faisait sainte Catherine de Gênes. Lorsqu'en soignant les malades elle éprouvait une répugnance particulière à panser les ulcères, elle appliquait ordinairement ses lèvres sur la plaie. Si nous agissions ainsi, nous serions bien moins troublées et nous ferions en cinq ans plus de progrès que n'en fait peut-être en quinze ou vingt ou même en toute sa vie une âme faible et lâche. S'il arrive que vous soyez envoyées dans une maison dont la supérieure ne vous plaît pas, tant mieux. Si nous

ne savons pas supporter les petites croix, nous échouons dans la suite infailliblement devant les plus grandes.

Un très saint prêtre m'a dit qu'il avait connu des personnes qui, pour avoir méprisé de petites épreuves, en avaient subi d'affreuses par la suite et ne s'étaient pas conduites avec la force et la résignation qu'elles auraient pu acquérir. Il fit lui-même l'expérience de cette sévère vérité et l'ayant une fois prédit à une religieuse, il eut la douleur de voir sa prédiction s'accomplir. Elle qui ne pouvait se soumettre à aucune mortification quelque légère qu'elle soit, fut je crois, chassée de la maison où elle était, envoyée dans une autre et déposée de sa charge.

Résumons par ces mots qu'il faut aimer ceux qui nous rendent le grand service de nous avertir de nos fautes ou de nous faire pratiquer la vertu. Et selon saint François de Sales, comprenons que nous devons lier toutes nos aversions et inclinations avec la chaîne d'or du saint amour de Dieu.



## VII. INSTRUCTION

*« Que si elles veulent savoir jusqu'où doit s'étendre cette charité et quels sont les témoignages que nous devons nous en rendre les unes aux autres, qu'elles considèrent la vie entière de Jésus-Christ, et qu'elles se souviennent qu'Il nous a laissé le commandement de nous aimer comme Il nous a aimés et que c'est à cette marque seulement qu'Il nous reconnaîtra pour être ses disciples. Que toutes les répugnances, que toutes les blessures, que toutes les froideurs, que tous les attrait naturels, toutes les affections particulières disparaissent donc dans leurs âmes devant ce poids immense de la charité de Jésus-Christ qui les presse d'être toutes à toutes... »*

Il faut non seulement aimer nos sœurs d'un amour tendre, mais les aimer toutes de même que Notre-Seigneur nous aime, c'est-à-dire pour leur bien, avoir un cœur d'apôtre. Je me suis souvent étendue sur l'honneur que nous avons d'être appelées à étendre le règne de Notre-Seigneur dans les âmes par les missions aussi bien que par toutes nos œuvres, puisque c'est là le but de notre Institut. Aujourd'hui je crois inutile de vous exciter davantage à remercier Dieu d'une si grande faveur.

Jusqu'où, mes filles, s'étendra votre charité ? Ouvrez l'Évangile et prenez le Crucifix. Arrêtez-vous ensuite où Notre-Seigneur s'est arrêté. Il est descendu du ciel, lui, la sainteté même devant qui les cieux ne sont pas purs et les anges ne sont pas exempts de souillures. Il s'est fait chair dans le sein d'une vierge. « Il s'est fait pauvre pour être



humilié, il s'est humilié pour être crucifié » (Bossuet). Après cela comparez vos répugnances avec celles de Notre-Seigneur. Quel était l'état des Juifs lors de sa venue ? Rome était l'égale de Sodome et de Gomorrhe par ses iniquités. Quels mépris n'eut-il pas à souffrir de la part de ces hommes charnels qui n'attendaient qu'un Messie victorieux par l'épée et le glaive. Osons ensuite dire que telle personne nous déplaît excessivement et que nous ne sommes pas forcées de l'aimer, qu'après tout, nous ne lui voulons pas de mal.

C'est perdre le temps, voyez-vous, mes sœurs, que de s'arrêter à toutes ces nuances, je vous le dis par ma propre expérience. C'est un très grand obstacle à la sainteté et cela est très nuisible à la vie intérieure, à la vie de prière que nous devons avoir, de nous occuper de telle parole, de tel regard qui nous choque dans l'une, nous plaît dans l'autre, etc.

On ne peut s'élever à Dieu qu'à condition de ne point s'attacher à la terre et de secouer la poussière qui pourrait s'attacher à nos pieds.

« La charité de Jésus-Christ me presse<sup>46</sup> », – telle est la parole de saint Paul. Il y a une congrégation qui l'a prise pour devise. Vous la trouverez peut-être un peu indéfinie, mais par là même, elle peut s'appliquer à toutes les bonnes œuvres de la vie chrétienne, à tous les sacrifices de la vie religieuse, et plus encore à la vie apostolique d'une fille de l'Assomption.



---

46. 2 Cor 5, 14.

## VIII. INSTRUCTION

Quoique nous ayons déjà dit dans la dernière instruction que nous devons faire taire tout attrait naturel, je vais encore m'arrêter à cette parole de notre Règle : « Que toute affection particulière disparaisse... »

Oui, mes sœurs, quelque dur que cela puisse nous sembler, il faut cependant avouer une fois pour toutes que le but de ces petites attractions naturelles et particulières n'est jamais autre chose que le cher soi-même. Mais elles sont confirmées, direz-vous, par l'exemple de Notre-Seigneur lui-même ? Sans doute, mais si la pureté, l'amour tendre avaient fait de saint Jean le disciple Bien-Aimé du Sauveur, croyez-vous que parce qu'il était le disciple que Notre-Seigneur aimait, il eût besoin d'être toujours avec son divin Maître, de lui parler seul ? L'empêchait-il d'être tout à tous, au plus misérable pécheur aussi bien qu'à ceux qui lui étaient le plus agréables ? Autrement Notre-Seigneur aurait-il pu fonder une société dont le but est de procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain ?

Ne croyez-vous pas au contraire que ceux pour lesquels Il avait le plus de préférence, il les donnait tout à tous dans la suite, par exemple, sainte Catherine de Sienne. Après qu'elle ait vécu pendant trois ans dans la solitude et le silence, absorbée en Dieu, comblée de ses faveurs, Notre-Seigneur lui ordonna d'aller parmi le monde. Comme elle pleurait beaucoup et qu'il lui coûtait de quitter sa retraite, elle comprit

que Notre-Seigneur ne serait jamais satisfait jusqu'à ce qu'elle eût contribué au salut des âmes. C'est ainsi qu'il doit en être pour nous.

Si une supérieure, une maîtresse des novices a quelque préférence, elle doit se servir de ce sentiment pour inspirer à ses filles plus de générosité et d'amour du sacrifice. Si vous aimez plus une sœur qu'une autre vous reconnaîtrez facilement si cet amour vient de l'amour-propre ou s'il a sa source en Dieu lorsque, après avoir passé quelques heures avec elle, vous vous sentez plus enflammée dans le service de Notre-Seigneur, prête à vous détacher de tout, de cette personne même pour aller en mission, plus prompte à vous vaincre, etc.

Et ce doit être là le fruit de l'union d'une communauté, car il est à remarquer que dans tous les ordres dans lesquels la division s'introduit, il y a moins de pouvoir pour faire le bien, moins d'esprit de sacrifice. Et cela se comprend, chacun cherchant son propre plaisir, son intérêt propre.

Je crois vous avoir déjà signalé quelques-uns des manquements qu'on peut faire contre la charité. La médisance est le plus grave et malheureusement celui dans lequel on tombe assez facilement. Toutes ces petites plaintes qu'on fait contre les sœurs, sans beaucoup s'y arrêter, c'est vrai, sont néanmoins des médisances : « ma sœur une telle n'est jamais exacte à l'Office, on ne peut pas compter sur elle ; elle est toujours si occupée qu'on ne peut lui demander de services, etc. ». Au lieu de faire ces confidences charitablement l'une à l'autre, pourquoi ne pas vous adresser à la supérieure qui peut ou excuser la sœur ou la corriger. Ou encore après avoir demandé à la supérieure la permission requise pour avertir vos sœurs, pourquoi ne pas vous mettre à genoux, soit au réfectoire soit à l'obéissance, et l'avertir de sa faute dans la charité de Notre-Seigneur ?

Ah ! c'est que ce n'est pas agréable de faire des avertissements, on aimerait mieux être avertie cent fois que d'en faire un et alors on manque à la charité ! Il faudrait cependant savoir donner cette preuve d'affection à vos sœurs. À propos de ce que nous devrions toujours excuser le prochain, je me rappelle cette histoire d'une sainte âme dans le monde, devant laquelle on n'osait prononcer la moindre parole contre la charité. Un jour cependant on se hasarda à parler mal du diable, disant qu'il n'avait que ce qu'il méritait, mettant tout le mal qui se

commet sur son compte, etc.. Que croyez-vous qu'elle dit ? « Ah, n'est-il pas assez malheureux le pauvre diable, sans qu'on parle mal de lui » !

Il y a une enfant en classe que je pourrais citer comme un exemple quant à ce qui regarde la charité. Elle est dévouée d'un dévouement naturel, il est vrai, mais voit-on jamais Cécile Franchome<sup>47</sup> se plaindre de quelqu'un, critiquer ses maîtresses ? Non, elle voit tout en bien, prend tout en bonne part, on dirait qu'elle ne vit qu'avec des anges. Si ce naturel heureux ne se donne pas, il s'acquiert par l'habitude de se vaincre, de ne pas donner cours à ce fond de malice qui nous porte à voir la paille dans l'œil de nos frères. Vous savez que l'habitude est une seconde nature.

Nous nous appliquerons toutes à une vertu en particulier, soit à l'obéissance, à l'exactitude, au silence.

Je désirerais que la vertu des filles de l'Assomption soit par-dessus tout la charité : la charité qui est Dieu, – *Caritas Deus est* – et qui faisait dire à l'apôtre saint Jean : « Nous sommes nés de Dieu. » « Qui aime est né de Dieu<sup>48</sup>. »



---

47. Cécile Franchome est entrée au pensionnat de Chaillot à l'âge de 13 ans en novembre 1852. Elle y restera jusqu'en juillet 1854.

48. 1 Jn 4, 6 et 7.

## IX. INSTRUCTION

*« Qu'elles craignent souverainement les moindres choses capables de blesser la charité. Qu'elles soient continuellement sur leurs gardes pour ne rien dire, ne rien faire qui puisse désobliger leurs sœurs. Si elles sentaient jamais une disposition moins affectueuse pour quelqu'une d'entre elles, qu'elles s'en fassent de vifs reproches, qu'elles s'étudient à l'obliger plus même que les autres et à ménager davantage son amitié. »*

Comme c'est surtout pendant la récréation que l'on peut blesser facilement la charité, je vais vous parler de nouveau de la manière dont vous devez y être, quoique cela ait été le sujet de plusieurs instructions.

Nous sommes d'abord convenues que vous y viendrez avec un visage ouvert et candide : toute raideur sera bannie, point d'air resserré, froid. Que vous soyez tristes, ennuyées ou contrariées, il ne faut pas pour cela ennuyer les autres. Il ne faut pas non plus faire d'apartés, vous asseoir près d'une sœur et parler avec elle de choses qui n'intéressent que vous deux tandis que vos voisines de gauche et de droite bayent aux corneilles ; ne pas vous pencher vers une sœur comme si vous vouliez exclure toute autre de la conversation. Cette observation est non seulement contraire à la charité, mais à la simple politesse. La suivante est dans le même genre : il ne faut pas interrompre une conversation générale en parlant trop haut, etc. Quand un enfant fait cela, on le met

à la porte pour qu'il joue à son aise. Il y a un couvent où les novices sont dans une salle à part pour rire et causer !

Vous comprenez, mes sœurs, qu'il est nécessaire que nous ayons des notions certaines sur les choses qui se passent autour de nous dans le monde catholique, à cause de nos rapports avec les étrangers. Nous gagnons beaucoup à écouter des personnes instruites dont le jugement est bon et qui en même temps sont aimables et d'une conversation agréable. Nos entretiens avec monsieur Combalot nous étaient d'abord très utiles, non qu'il fût très savant, mais parce qu'il était lié avec des personnes distinguées et nous répétait leurs idées. Je serais plus à même, ainsi que quelques-unes de nos sœurs, de parler de la politique, des affaires religieuses, etc.. à cause des rapports plus directs que nous avons avec des gens qui s'occupent de ces choses, je le ferais plus souvent s'il y avait moins de bruit, et s'il était plus facile d'établir une conversation générale !

Voyez-vous, en général, celles qui n'écoutent pas avec le même plaisir sont celles qui aiment moins lire. Ne serait-il pas beaucoup plus sûr pour elles de s'épargner la peine de lire des in-folio sur l'Espagne, en écoutant un peu quand tout le monde prend plaisir à le faire ? Il y a à ce propos un mot charmant de saint François de Sales : « Si toute la communauté riait, disait-il, je me mettrais aussi à rire, même sans savoir pourquoi. »

Je reviens à ce qui touche la charité. Je vous parlais d'ouverture, d'amabilité extérieure. À notre grande honte, le monde peut nous servir d'exemple, car dans un salon on voit presque tous les visages souriants, aimables. Je me rappelle ma mère en vous parlant ainsi. Elle eut souvent de grands ennuis. Malgré cela, je ne l'entendis jamais dire une parole désagréable. Si mon frère et moi, nous causions près d'elle le soir, elle ne nous parut jamais absorbée par la tristesse ou trop préoccupée pour nous rejoindre. Non, elle prenait part à nos conversations.

Le général que vous avez vu ce matin me disait que sa femme avait un cancer au sein, il ne s'en aperçut que la veille de sa mort et tout le monde fut grandement étonné de la voir dans l'état où elle se trouvait. Je n'ajoute pas de réflexions à ce trait. Les saints, entre autres la sœur

de sainte Jeanne de Chantal, se sont toujours appliqués à réprimer tout signe extérieur de souffrance.

J'entre dans tous ces détails parce que, quelles sont ordinairement les causes de nos mauvaises humeurs, de nos contrariétés ? La santé ; quelquefois un jour pluvieux, un ciel sombre qui nous fait suivre le cours du temps. Cela arrive souvent dans les communautés. Un prêtre disait un jour : « Ah ! il pleut, je vais trouver des Carmélites déroutées. » On cite les pauvres Carmélites parce qu'elles sont plus dans la solitude que d'autres communautés. Je vous fais cette observation, parce que je l'ai entendu faire par beaucoup de gens. Tous les hommes en sont persuadés, prêtres et docteurs également.

Autres causes d'ennuis : vous n'avez pas été vous confesser au moment où vous vouliez, au prêtre qui vous allait. Après tout pourquoi se confesse-t-on ? J'espère que vous n'avez pas de péché mortel tous les jours. C'est donc pour effacer les imperfections volontaires que vous avez le malheur de commettre, pour en faire pénitence. Et pourquoi, je vous prie, ne pratiquez-vous pas celles qui vous sont offertes ? Cela en est une très bonne d'attendre une heure ou environ quand vos petits arrangements se trouvent dérangés.

Voici une cause de mauvaise humeur pire que les autres. Dans les communautés où la communion se fait une fois par semaine, on veut la faire deux fois. Dans celles où on la fait deux fois, on la veut faire trois. Dans celles où on la fait trois, on la veut quatre. Et dans les communautés comme la nôtre, qui ont le bonheur de communier quatre fois par semaine, on se dépote si on en manque une, même sans qu'il y ait de sa faute.

Ainsi, vous arrivez la messe commencée, vous ne pouvez communier, vous êtes arrêtées dans le chemin de la perfection, vous demeurez là. Sainte Thérèse s'élevait beaucoup contre cet abus. Comment, Notre-Seigneur, Dieu lui-même est entré hier dans votre misérable être, il y reposera demain, et vous n'êtes pas assez fortes pour supporter une contrariété ! Saint François de Sales, lorsqu'il faisait ses études, ne communiait qu'une fois par semaine et cependant il était bien saint déjà. Sainte Marguerite du Saint Sacrement ne pouvait pas communier dans sa dernière maladie, et lorsqu'on lui demandait si elle était triste, contrariée de cela : « Quand je ne puis posséder son corps

et sa chair dans la Sainte Communion, je le trouve sur la croix ! » telle était sa réponse et tels devraient être nos sentiments. Sainte Thérèse voulant corriger une de ses religieuses de l'abus qu'elle faisait du sacrement de nos autels, l'empêcha de communier tous les jours, ce à quoi l'autre répondait qu'elle ne pouvait vivre. « Bien, nous mourrons ensemble. » Et cependant ni l'une, ni l'autre ne mourut.

Je reviens toujours à l'extrême politesse des gens bien élevés, mais je veux vous faire bien sentir la différence avec celle que nous religieuses, devons avoir. C'est là que la leur n'est qu'extérieure et que la nôtre doit être une politesse, une amabilité qui couvre les défauts du prochain, non seulement tant que nous sommes avec lui, mais encore après. Nous avons plus de liberté que les gens du monde en ce sens que nous avons 1h1/2 d'oraison pendant laquelle nous déchargeons nos peines auprès de Notre-Seigneur, nous avons nos supérieures, tandis que quelquefois elles sont obligées de faire bonne contenance depuis le matin jusqu'au soir. Une de nos sœurs du Tiers-Ordre me racontait l'autre jour qu'ayant eu à table une humiliation vraiment humiliante, elle saisit le premier prétexte pour quitter les personnes avec lesquelles elle se trouvait et alla dans sa chambre dire un Te Deum.

Et quelle récompense ne croyez-vous pas que Dieu accordera à ceux qui auront ainsi pris tout en bonne part d'un cœur content et généreux, quand il n'oublie pas un verre d'eau donné en son nom ? Et ne croyez pas faire beaucoup en cela, ne vous croyez pas grandement victimes ; donnez de bon cœur, allez trouver Notre-Seigneur quand vous vous sentez émues, contrariées, dites-lui : « C'est vrai, mon Dieu, voilà une occasion de me laisser aller à ma nature susceptible, mais pour vous je l'embrasse avec joie. »

Et il vous écoutera votre Seigneur, il vous fera trouver la paix dans les petits sacrifices, et vous savez que la paix du Seigneur est la seule véritable.





ANNÉE 1855



- 19 janvier : Décret Laudatif accordé par Rome à la Congrégation, après présentation des Statuts. En juin, ce Décret sera transformé en Bref, signé par le Pape.
  - Mars : L'abbé de la Bouillerie, Supérieur ecclésiastique, a été nommé évêque de Carcassonne. Monseigneur Sibour (Évêque de Tripoli) lui succède. Il a déjà été Supérieur ecclésiastique de 1849 à 1852.
- Mars-mai : Période occupée par les projets de vente de Chaillot et d'achat d'une autre propriété.
  - 14 juin : Mariage de Louis Milleret et de Mathilde de Touzon, dans la chapelle de Chaillot.
- 24 au 31 juillet : Séjour du père d'Alzon à Paris ; il rencontre l'abbé Gay que mère Marie-Eugénie voudrait faire entrer chez les Pères.
- Septembre : Visite de la propriété de la Thuilerie à Auteuil, et décision d'achat.
- 21 octobre : Départ de mère Marie-Eugénie pour la fondation de Nîmes, première maison d'adoration. Retour le 28.
- Fin octobre : Le cardinal Wiseman demande une fondation à Londres.
- Octobre-novembre : Projets de construction près du château de la Thuilerie (architecte Verdier). Multiplication des démarches pour obtenir du Gouvernement l'approbation de la Congrégation.
- 6 décembre : Deuxième voyage de mère Marie-Eugénie à Nîmes. Elle y reste jusqu'au 27 et passe ce jour-là dans l'après-midi à Lavagnac, propriété des d'Alzon. Elle y rencontre le père et assiste à sa Messe le lendemain.
- 31 décembre : Sur le conseil de monseigneur de la Bouillerie (Carcassonne), mère Marie-Eugénie se rend à Sorèze, où un collège a été fondé par le père Lacordaire. Elle l'y rencontre et parle avec lui d'une fondation de l'Assomption à Montolieu, non loin de Sorèze. Le projet ne se réalisera pas.



*Nîmes, le 21 décembre 1855<sup>49</sup>*

SUIVRE NOTRE-SEIGNEUR  
DANS L'UN OU L'AUTRE DE SES MYSTÈRES

Mes sœurs,

J'ai désiré vous réunir pour vous parler de la perfection à laquelle vous devez tendre d'une manière beaucoup plus particulière dans cette maison. Vous savez que le dessein de la Congrégation a été que cette fondation de Nîmes pût être comme un second noviciat pour les jeunes religieuses qui viendraient s'y former plus parfaitement à l'esprit de Notre-Seigneur et en même temps à l'enseignement, et qu'elle fût une retraite pour les plus âgées.

Vous ne savez donc pas combien de temps vous devez y rester, et vous devez profiter de celui que vous avez et des grâces particulières qui vous sont données, pour avancer dans la vie intérieure. Songez donc quelle immense grâce est celle d'avoir Notre-Seigneur là, continuellement exposé pour sept ou huit pauvres filles ! Que veut-il, sinon s'imprimer en vous ? Il est là, avec ses yeux qui vous regardent amoureusement. Sa bouche est là, son côté ouvert est là, ses mains percées sont là, ses pieds y sont aussi, avec les ouvertures qui y ont été faites. Vous êtes sous son souffle divin ! Il veut animer votre âme ! Développez-vous sous son regard divin. Laissez-vous pénétrer par cette effusion de grâces que Jésus répand sur vous.

Si vous êtes fidèles, Jésus-Christ dans le Saint Sacrement vous fera bientôt connaître quel est ce mystère dans lequel vous devez le suivre. L'une sera attirée par la Sainte Enfance. Eh bien, celle d'entre vous qui

---

49. Mère Marie-Eugénie fait trois instructions de Chapitre à Nîmes, le 21, 22 et 24 décembre. Les sœurs en ont gardé quelques souvenirs. Nous y ajoutons des titres.

aura cette dévotion à Jésus-Enfant, qu'elle soit obéissante comme Lui, cachée comme Lui, simple comme Lui, recueillie comme Lui. Une autre aimera la vie de Nazareth. Ici n'avez-vous pas la vie de Nazareth ? On obéissait à Nazareth, on se taisait à Nazareth, on priait à Nazareth. Quelle union dans la Sainte Famille ! Quelle douceur ! Quelle charité ! Si vous aimez la vie cachée de Jésus-Christ, c'est celle qui vous est propre puisque vous êtes dégagées de tout soin extérieur pour ne vous occuper uniquement que de votre séparation de toutes choses et de vous-mêmes pour vous attacher à Jésus-Christ. Vous devez profiter du temps qui vous est donné dans une plus profonde retraite, des grâces que vous recevez pour vivre intérieurement avec Jésus-Christ dans le silence et la prière.

Quelques-unes auront peut-être dévotion à la vie publique de Notre-Seigneur et ce mystère vous convient encore, quoique moins directement, car la vie publique de Notre-Seigneur c'est l'Évangile, ce sont ses enseignements et c'est une bien belle dévotion que celle de Jésus enseignant. C'est la vocation de Madeleine et des saintes femmes. Elles suivaient Jésus, écoutaient sa Parole et la pratiquaient. Celles qui sont attirées à cette partie de la vie du Sauveur doivent se pénétrer des paroles de l'Évangile et les mettre en pratique. Enfin, peu importe le mystère par lequel Notre-Seigneur vous attirera. Mais ce qui importe beaucoup, c'est que vous viviez de la vie intérieure dans l'un ou dans l'autre de ces mystères.

Que vous ne vous leviez pas, parce que c'est l'habitude de se lever quand la cloche sonne. Que vous n'obéissiez pas, que vous ne disiez pas l'Office, par habitude. Que vous ne descendiez pas au réfectoire parce qu'il est telle heure. Mais que l'obéissance dirige toutes vos actions, parce que Notre-Seigneur a été obéissant en toutes choses. Lorsque vous travaillez, occupez-vous de Jésus, de ses œuvres, de ses opérations dans les âmes. Lorsque vous récitez l'Office, que ce soit en union de l'un des mystères du Sauveur ou de la louange qu'Il adresse continuellement à son Père.

Peut-être ne vous sentirez-vous pas de suite d'attrait particulier. Eh bien ! vous pouvez prendre un mystère pour chaque jour de la semaine, comme je faisais moi-même au commencement. Par exemple : le lundi, le mystère de la naissance ; le mardi, celui de l'enfance ; le

mercredi, de la vie cachée ; le jeudi, du Saint Sacrement ; le vendredi, des souffrances ; le samedi, son opération dans l'âme de la Sainte Vierge et des saintes femmes ; le dimanche, sa vie glorieuse et sa vie dans l'Église.

J'aurai à continuer ce sujet demain, mais je ne saurais trop insister, mes sœurs, sur la nécessité où vous êtes de travailler sérieusement à former cette vie intérieure en vous. Vous y êtes obligées par une vocation spéciale.



*Nîmes, le 22 décembre 1855*

IMITER NOTRE-SEIGNEUR DANS SA VIE AU SAINT SACREMENT,  
SA VIE DANS LA GLOIRE ET SA VIE DANS L'ÉGLISE

Mes sœurs,

J'ai à vous parler aujourd'hui de plusieurs autres mystères par lesquels vous pourrez être portées à imiter Notre-Seigneur.

D'abord sa vie dans le très Saint Sacrement. Ne trouvez-vous pas là le modèle de toute la perfection religieuse ? Voyez l'obéissance de la Sainte Hostie. Que ce soit tel ou tel prêtre qui la consacre, qui la prenne, qui la porte, elle se laisse faire. Il peut la poser sur les lèvres d'un savant ou d'un ignorant, d'un saint ou d'un indigne. La Sainte Hostie se donne à qui le prêtre veut la donner, elle n'oppose aucune résistance.

Il y a encore là un autre enseignement. Dans le Saint Sacrement vous ne voyez que du pain et vous croyez fermement que Notre-Seigneur est caché sous ces apparences, quelque faibles et misérables qu'elles soient. De même, mes sœurs, les supérieurs sont des sacrements, et dans les ordres que les supérieures vous donnent, les avertissements, les avis que vous en recevez, vous ne devez pas vous arrêter à l'apparence, quelque chétive et misérable qu'elle puisse être. Mais vous devez regarder Jésus-Christ caché derrière et le croire là, comme vous le croyez dans le Saint Sacrement. Ainsi une religieuse imparfaite, très imparfaite à la vérité, pourrait penser : « Telle raison fait agir ma supérieure, c'est un conseil qu'on lui a donné, elle ne connaît pas bien la chose ; elle peut se tromper. » Pour vous, peu importe ce qui précède, peu importe qu'on le lui ait ou non conseillé, peu importe qu'elle soit de telle ou telle façon. L'apparence n'est rien, Jésus-Christ est là.



Voyez aussi quel esprit d'anéantissement. Quelques grains de blé suffisent pour que Notre-Seigneur Jésus-Christ descende sur l'autel à la parole du prêtre ! Quel recueillement ! Quelle humilité dans la Sainte Hostie ! Notre-Seigneur ne parle pas extérieurement. Il n'a aucun avis, Il se laisse outrager, insulter. Quelle abnégation ! Quel délaissement ! Ces vertus doivent être le fondement de la vie intérieure, laquelle est une vie de séparation. Notre-Seigneur est là, non pour Lui, mais pour nous. Il vit pour nous dans la Sainte Hostie. Vivons donc aussi, non pour nous, mais pour les autres. Comme Il est souvent seul ! Quel esprit de solitude et de prière ! Dans ces longues heures de solitude et de délaissement, la nuit, que fait-il ? Il prie son Père, Il intercède pour nous, pendant que nous dormons. Et si nous nous réveillons, pensons-nous à Lui aussitôt ? Est-Il toujours notre première pensée ?

Quel esprit de pauvreté dans la Sainte Hostie ! Si l'autel où on le fait descendre est riche, il y descend, et encore n'y est-il pas attaché, puisqu'on peut l'enlever et le porter où l'on veut. Si l'autel est dénué de tout, Jésus-Christ y descend avec le même bonheur. Et cela n'est rien encore en comparaison de la pauvreté des cœurs.

Quel esprit de sacrifice dans la Sainte Hostie ! C'est un mystère que l'on adore, mais que l'on comprend rarement. Heureuses les âmes pour lesquelles la joie n'est plus que dans le sacrifice, dans les souffrances.

Lorsqu'on a compris ce mystère, il faut y rester, il est inutile d'en chercher d'autre. Dans ce sacrement Jésus-Christ continue toujours le sacrifice qu'Il a offert une fois. Il y est la Victime offerte pour les péchés du monde, placée entre le Ciel et la terre pour obtenir miséricorde. Or, mes sœurs, ne mêlons-nous pas, comme le dit le Révérend père d'Alzon, un peu du sang de notre volonté à celui du Calice ? Ne nous offrirons-nous pas pour souffrir avec Jésus-Christ, pour nos propres péchés d'abord et pour ceux des autres ensuite ? Aucune de nous ne peut dire qu'elle n'ait pas commis de péché mortel. Nous savons certainement que nous en avons commis plusieurs fois de véniels avec notre consentement. Qu'est-ce que commettre le péché véniel avec consentement ? C'est dire à Dieu : « Je ne vous obéirai pas. » Or, mes sœurs, il ne convient pas qu'une épouse de Jésus-Christ laisse son Époux porter l'expiation de ses fautes. Il faut qu'elle s'offre

elle-même, qu'elle souffre elle-même, en se livrant à l'esprit de pénitence.

Jésus-Christ est aussi dans la Sainte Hostie en esprit d'adoration et de louange pour son Père. C'est un esprit qui doit bien être le vôtre que cet esprit d'adoration pour notre Père Céleste en union avec son Fils. Esprit d'adoration que vous devez avoir dans vos oraisons, dans votre Office. Prier, en esprit d'adoration ; obéir, en esprit d'adoration ; travailler, en esprit d'adoration. Vous pouvez faire toutes vos actions dans cet esprit-là. Si vous vous habituez à vivre ainsi intérieurement, vous y trouverez un grand secours pour bien dire l'Office, ce que je désire beaucoup. Habituez-vous à le dire en union d'un mystère de Notre-Seigneur ou en union de sa propre adoration.

J'ai encore à vous parler de deux autres vies de Notre-Seigneur : sa vie dans la gloire et sa vie dans l'Église.

Depuis son Ascension Notre-Seigneur vit glorieux dans le Ciel. C'est un état de gloire auquel on pense peu, et qui cependant, peut être fort avantageux. C'est un état de joie et de bonheur. Les âmes qui s'y sentent attirées doivent vivre dans la paix et le calme, car c'est l'union à Dieu et le repos parfait.

Mais Jésus vit encore dans le Pape, successeur de saint Pierre, et non seulement en lui, mais dans toute l'Église suivant sa parole : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles<sup>50</sup>. »

Il préside et Il parle par le Saint-Père. Mais dans la pensée de Jésus-Christ, l'Église entière est son Corps mystique et chaque fidèle l'un de ses membres. Ceci est d'une grande consolation pour nous, car les religieuses doivent en être le cœur, c'est-à-dire le sentiment. Le sentiment de Jésus-Christ ! l'affection de Jésus-Christ !

Or, mes sœurs, pouvons-nous supporter l'idée de voir brûler l'un des membres de Jésus-Christ ? de voir souffrir Jésus-Christ ? Et cette pensée des membres de l'Église qui sont les membres de Jésus-Christ ne doit-elle pas nous porter à l'esprit de zèle et de pénitence ?

D'abord pour vous-mêmes. Dégagées de tout soin extérieur, vous pouvez vous porter davantage à l'esprit de pénitence, vous vous

---

50. Mt 28, 20.

dépensez moins pour le service du prochain, vous devez entrer dans un plus grand esprit de zèle par l'expiation.

Puis vous n'êtes pas là pour vous seules. Vous manqueriez le but de votre Congrégation, vous ne répondriez pas à votre vocation si vous n'étiez des victimes de pénitence. Croyez-vous que Dieu ait fait tant de miracles pour vous amener ici, pour vous seules ? Vous y êtes pour toute la Congrégation, vous y êtes aussi comme des holocaustes, placées entre la ville de Nîmes et le Ciel.



*Nîmes, le 24 décembre 1855*

#### SUR LA RÈGLE DE SAINT AUGUSTIN

Notre Mère générale fit lire par notre mère Marie-Walburge les deux premiers points de la Règle de saint Augustin. Après cette lecture Notre Mère générale nous dit : J'ai l'intention de vous faire bien comprendre, mes filles, la nécessité dans laquelle vous êtes de pratiquer fidèlement notre Règle. N'ayant pas les dérangements qu'occasionnent les emplois auprès des enfants, la Congrégation attend de vous que vous soyez des modèles de régularité pour que s'établisse ici une maison de retraite pour un second noviciat.

Un saint Pape disait que si on lui prouvait qu'un religieux avait toujours accompli constamment et fidèlement sa Règle, il le canoniserait sans autre preuve. Faites bien attention à ces paroles : constamment et fidèlement. Pouvons-nous dire que nous avons toujours accompli constamment et fidèlement notre Règle ? Cependant il n'y a rien de bien difficile dans notre Règle, au moins chaque chose prise séparément n'est pas difficile, et nous nous sommes engagées à pratiquer la Règle de saint Augustin et les Constitutions de la Congrégation.

Je désire donc que vous vous pénétriez beaucoup de votre Règle, que vous en aimiez la méditation, que vous en preniez l'esprit, que vous soyez des règles vivantes.

Les premières paroles de notre Règle sont celles-ci : « Avant toutes choses, que Dieu soit aimé et puis le prochain. »

Une religieuse qui avait aussi la Règle de saint Augustin entraînait en extase toutes les fois qu'elle pensait « qu'avant toutes choses, il fallait que Dieu fût aimé et puis le prochain. » L'esprit de la Règle de saint

Augustin est donc un esprit de charité. Chaque religion a son esprit distinctif. Les Jésuites ont l'esprit d'obéissance. « Que les autres, dit saint Ignace, vous surpassent en austérités, en sciences, j'y consens. Mais en obéissance, personne ne doit vous surpasser. » Aussi la Règle de saint Ignace porte-t-elle que les supérieurs doivent être durs et sévères pour laisser plus de mérite à l'obéissance.

L'esprit des Dominicains est un esprit de zèle et de mortification. Aussi les religieux doivent-ils se donner de fréquentes et rudes disciplines et faire beaucoup de pénitences.

L'esprit de saint Benoît est un esprit de silence et de prière. Aussi à la Trappe dit-on au maître-chantre : « Quoique cette charge soit très pénible et que plusieurs soient morts en la remplissant, ceci ne doit pas vous empêcher de l'accepter, puisque c'est votre Règle de vous dévouer par la prière et pour donner aux offices plus de piété et de solennité. » Dans ces monastères on ne parle jamais que par signes, et il n'y a aucune récréation.

Dans un monastère de Chartreux, où c'est un esprit de solitude, un religieux étant sur le point de mourir, ses frères se tenaient dans la cellule voisine, n'osant le quitter et ne voulant point le faire manquer à l'esprit de sa Règle.

Vous voyez, mes sœurs, qu'il en coûte pour suivre l'esprit de sa Règle. J'insiste là-dessus pour vous faire comprendre, que s'il vous en coûte quelquefois pour pratiquer cet esprit de charité avant toutes choses, vous ne devez pas vous laisser effrayer par la difficulté et vous devez aussi être prêtes à endurer jusqu'à la mort, plutôt que de manquer à cet esprit.

Vous me demanderez peut-être comment accomplir cette Règle ? Vos Constitutions vous l'apprennent à l'article de la charité et des rapports mutuels. Toute communauté a une Règle puis des Constitutions qui lui sont propres et indiquent de quelle manière elle doit accomplir cette Règle. Sans nul doute, les religieux qui s'étaient voués à la défense des lieux saints sous la Règle de saint Augustin ne devaient pas pratiquer ce précepte de l'amour de Dieu et du prochain de la même manière que vous devez le faire. Les Constitutions sont donc l'explication de la Règle.

Notre Mère insista particulièrement sur les caractères de la charité décrits par saint Paul. La vraie charité est douce, elle est patiente. Sainte Chantal, nous dit Notre Mère, avait fait écrire dans l'endroit le plus fréquenté de son couvent ces caractères de la vraie charité et elle se plaisait à les lire et à les méditer.

Voyez donc ce que vous devez être, mes filles, et si nous ne faisons pas ces choses marquées par notre Règle et nos Constitutions, nous manquerons à nos engagements.

Vous aurez souvent à pratiquer cette charité dans vos rapports entre vous, surtout dans ceux que vous aurez fréquemment avec les sœurs du Tiers-Ordre et les dames qui viendront ici faire des retraites. Vous ne manquerez pas d'occasions de vous y exercer en faisant abnégation de vous-mêmes. Demandez beaucoup dans vos adorations cet esprit de charité pour croître chaque jour dans cet ardent amour de Dieu et du prochain.



ANNÉE 1858





*La propriété d'Auteuil a été achetée en 1855, la première pierre du Monastère posée en avril 1856, et l'inauguration, célébrée le 10 août 1857.*

- 11 février : Début des apparitions de Lourdes.
- 15 février-début mars : Mère Marie-Eugénie est à Nîmes.
- 10 mai : Mère Marie-Eugénie commence sa retraite à Auteuil près de sœur Marie-Liguori, une des premières missionnaires du Cap, mourante.
- 14 mai : Mort de sœur Marie-Liguori.
- 20 mai : Fin de la retraite de mère Marie-Eugénie.
- Juin : Voyage de mère Marie-Eugénie à Londres et à Richmond.
- 2-19 juillet : Séjour du père d'Alzon à Paris.
- Août-septembre : Présence à Auteuil des sœurs venues pour le **Premier Chapitre Général** : supérieures et déléguées de Richmond (1850), Sedan (1854), Nîmes (1855), Londres (1857) (*cf. Origines IV, ch. II*).
- 22 au 30 août : Retraite prêchée par le père Enjelvin.
- 2 septembre : Sous la présidence de l'abbé Darboy, Supérieur ecclésiastique, **mère Marie-Eugénie est élue Supérieure Générale à vie.**

*Après le Chapitre, durant tout le mois d'octobre, mère Marie-Eugénie est très prise. On prévoit la construction du Monastère de Nîmes où elle devrait aller au début de novembre. Mais elle est retardée par une grande fatigue du larynx et par une toux persistante. Le 14 novembre elle peut tenir le Chapitre à Auteuil. Elle partira à Nîmes le 17 novembre et reviendra à Auteuil début décembre.*



*Auteuil, le 14 novembre 1858*

SUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE DES ÉGLISES

Mes chères filles,

Cette fête doit être particulièrement chère à une religieuse. C'est la fête de l'Église dont nos temples ne sont que l'image, de cette épouse de Jésus, belle, pure et immaculée que nous devons toutes aimer, nous surtout qui partageons avec elle ce beau titre d'épouse de Jésus. Au ciel seulement nous pourrions dignement apprécier l'honneur de porter un tel nom, honneur que les anges nous envient. Soyons donc, comme l'Église, des épouses fidèles, chastes et immaculées. Que toutes les paroles que l'Esprit-Saint lui adresse puissent nous être appliquées. Méditons-les avec amour.

Souvenons-nous aussi que les chrétiens sont les pierres vivantes de l'Église, que, pour entrer dans le plan du divin architecte, ces pierres doivent être façonnées et taillées par le marteau des souffrances. Livrez-vous donc, mes sœurs, à l'action de Dieu sur vous. Laissez le Seigneur tailler vos âmes comme il lui plaira afin d'être comme ces pierres d'émeraude et de saphir qui soutiennent les murs de la Jérusalem céleste. Que cette fête de la Jérusalem de la terre vous fasse lever les yeux vers la Jérusalem du ciel dont la première n'est que la figure.

Et puis songez au bonheur que vous avez comme religieuses d'habiter tout à côté d'une église et de vivre tous les jours sous le même toit que Notre-Seigneur. Appréciez cette grâce et remerciez-en beaucoup Notre-Seigneur. Pensez souvent à sa présence au milieu de vous. Bien des fois dans la journée que vos yeux se tournent avec amour vers la chapelle. Allez-y toujours avec un grand empressement

et une grande joie, et pour vous pénétrer de la sainteté de ce lieu et du respect qui lui est dû, lisez les paroles de l'Église dans l'Office de ce jour et méditez-les avec beaucoup de foi et piété.



ANNÉE 1859



- 10 février-3 mars : Présence du père d'Alzon à Paris.
- 4 mars : Mère Marie-Eugénie reçoit accidentellement un coup au côté. Son ancienne douleur reparaît (cf. 1853). Elle doit rester étendue jusqu'au 22.
- 2 juillet : Elle part pour Londres.
- 4-14 septembre : Retraite de la Communauté d'Auteuil, prêchée par le père Petetot, Oratorien.
- Octobre : Achat de Kensington.
- 25 octobre : Mère Marie-Eugénie commence sa retraite, interrompue le cinquième jour par la fièvre. Le docteur exige un repos total et pas de voyage.
- 8-15 novembre : Séjour de mère Marie-Eugénie au Mans, avec sœur Marie-Thérèse, infirmière, *pour changer d'air et couper la fièvre*.
  - Décembre : l'abbé Darboy est nommé archevêque de Paris. L'abbé Véron lui succède comme Supérieur ecclésiastique.





*Auteuil, le 29 mai 1859*

SUR LA PRIÈRE

Mes sœurs,

L'Église met aujourd'hui sous nos yeux une des dernières recommandations de Notre-Seigneur à ses apôtres dans son magnifique discours de la Cène. Nous avons vu dans un autre évangile le divin Maître leur recommander de s'aimer les uns les autres, ici il leur apprend à prier. Et quelle leçon convient mieux à des religieuses dont la vie doit être une vie de prière et qui ne peuvent juger de leurs progrès dans la vie religieuse que d'après leurs progrès dans l'oraison. Apprenons donc à prier. Jésus-Christ nous assure que si nous demandons quelque chose à son père en son nom, il nous l'accordera.

Lorsque nous répétons ces belles prières que l'Église met tous les jours sur nos lèvres dans le saint Office, il faut que notre cœur demande à Dieu d'exaucer notre prière. Dans le psaume « Heureux ceux qui sont irréprochables en leur voie<sup>51</sup> », que nous récitons chaque matin, nous demandons à Dieu de nous faire marcher purs et immaculés sur le chemin de la vie, de dilater notre cœur dans l'amour de ses commandements, de nous donner l'intelligence de sa loi, etc. Toutes les vertus sont demandées dans ces belles prières de l'Église, tous les besoins de notre âme sont exposés à Dieu d'une manière à la fois sublime et touchante. Mais combien de fois les récitons-nous seulement du bout des lèvres, sans que notre esprit y prenne part et sans que notre cœur demande rien.

---

51. Ps 118, 1.

Apprenons à prier, c'est la grande science de la vie religieuse. La vie intérieure, l'oraison : voilà le but où doivent tendre tous nos efforts. Les règles de la vie religieuse concourent toutes à ce but. Si l'on nous demande le silence, c'est pour pouvoir parler à Dieu et l'écouter. Si on demande la mortification, c'est afin d'écartier les obstacles que les sens apportent à l'union avec Dieu. Si on veut détacher notre cœur des affections de la terre, c'est pour que Jésus le trouve seul et désoccupé de tout lorsqu'il viendra à lui. L'obéissance enfin ne nous est demandée que parce que, brisant en nous toute volonté propre, elle nous laisse vides et souples sous l'action de Dieu et qu'une âme obéissante attire toujours ses regards.

C'est donc le recueillement et la ferveur dans la prière, l'esprit de prière tout le long du jour dans vos occupations et vos emplois que je vous recommande aujourd'hui, mes chères filles.



*Auteuil, fête de la Pentecôte 1859*

SUR LE SAINT-ESPRIT

Mes chères filles,

Ne laissez pas passer cette grande fête de la Pentecôte sans demander beaucoup le Saint-Esprit pour vous et pour l'Église. Le Saint-Esprit est un esprit d'humilité et de charité, mais c'est surtout l'Esprit de Dieu. Je dis l'Esprit de Dieu par opposition à l'esprit de l'homme qui règne si fort en nous. Désirons beaucoup pour nous cet esprit surnaturel qui nous ferait avoir les pensées de Dieu sur toutes choses. L'Esprit-Saint lui-même a dit par la bouche d'un prophète : « Vos pensées ne sont pas mes pensées et vos voies ne sont pas mes voies<sup>52</sup>. » En effet, il y a une distance infinie entre les pensées de Dieu et les pensées de l'homme, entre les jugements de Dieu et les jugements de l'homme. Et nous, appelées dans le cloître pour y vivre dans une atmosphère toute surnaturelle, avons-nous entièrement déposé toutes les pensées, tous les jugements de l'esprit propre pour nous laisser entièrement conduire par l'esprit de Dieu ? Quelle est l'âme assez dénuée d'elle-même pour n'avoir plus d'autre vie, d'autre impulsion, d'autre mouvement que celui qu'elle reçoit du Saint-Esprit ?

Rougissons, mes chères sœurs, de ce qui occupe la plupart du temps notre esprit, et de la ténacité que nous mettons à vouloir conserver nos idées et nos sentiments en face des idées et des sentiments de Dieu. Que tout cela nous semblera petit et méprisable lorsque, après avoir fermé les yeux à la lumière de ce monde, nous commencerons déjà à voir les choses dans la lumière de Dieu. Comme nous regretterons

---

52. Is 55, 8.

alors de nous être laissées aller à nos propres pensées dont nous reconnâtrons alors le vide. N'est-ce pas folie de refuser la conduite de l'infinie sagesse pour s'abandonner à celle d'un esprit vain et insensé comme l'esprit de l'homme ? Étonnons-nous, mes sœurs, en regardant notre âme. Voyant le *je* et le *moi* encore si vivants en nous, disons-nous remplies d'une confusion salutaire. Comment se fait-il que tant de grâces que j'ai reçues ne m'aient pas encore entièrement anéantie pour faire place à une nouvelle créature mue par l'Esprit-Saint ?

Ne sommes-nous pas les temples de ce divin Esprit ? Nous le sommes par le Baptême et c'est dès ce jour qu'il a commencé à habiter en nous. Nous le sommes par la Confirmation qui a été comme le sceau que l'Esprit-Saint a mis sur notre âme pour marquer qu'elle était à lui. Mais ne le sommes-nous pas d'une manière encore plus particulière par la profession religieuse ? Voulez-vous que je vous en donne la preuve ? Si l'une de vous avait le malheur de souiller son corps par un péché contre la chasteté, il y aurait sacrilège, comme il y aurait sacrilège si l'on se servait pour un usage profane d'un ciboire ou d'un calice. Avec quel respect devons-nous donc regarder nos corps, vrais ciboires, destinés à contenir la majesté d'un Dieu.

C'est aussi le principe du respect que nous nous devons les unes les autres, c'est le principe de l'obéissance puisqu'en obéissant à nos supérieurs nous obéissons au Saint-Esprit qui habite en eux. Comme cette atmosphère de pensées surnaturelles est propre à nous faire sortir de nos préjugés, de nos antipathies, de tout ce qui ne serait pas entièrement conforme à cet Esprit de charité et d'obéissance qui nous a choisies pour ses temples et sa demeure. C'est nous surtout, religieuses, qui pouvons contrister l'Esprit-Saint par ces petites infidélités journalières, ce manque de docilité à la grâce que nous ne nous sommes peut-être jamais assez reproché.

Et puis, mes filles, ne nous contentons pas de prier pour nous. Prions aussi pour l'Église, prions pour qu'une grande effusion de l'Esprit de Dieu se répande dans tous ses membres, pour que la paix se rétablisse parmi ses enfants et que la sagesse d'en haut soit donnée à ceux qui la gouvernent. Prions pour que ses prêtres soient saints, ses communautés religieuses ferventes et tous les fidèles unis par un lien profond d'obéissance et de charité.

AMOUR ET CHOIX DE JÉSUS

« Viens, ma bien-aimée et j'établirai en toi mon trône<sup>54</sup>. »

Toute âme appelée à la vie religieuse est vraiment cette âme de choix dans laquelle Notre-Seigneur vient établir son trône, qu'il aime d'un amour tout particulier et à laquelle il réserve des grâces toutes spéciales. Quelquefois, en considérant notre misère, nous nous mettons presque à douter de cet amour de prédilection dont nous sommes l'objet, et nous nous demandons comment Jésus pourrait aimer une âme aussi froide que la nôtre. Mais réveillons notre foi et disons avec saint Jean : « Nous avons cru à l'amour de Dieu pour nous<sup>55</sup>. » Il faut s'appuyer sur cet amour afin de pouvoir marcher dans la vie religieuse, et rien n'est plus propre à relever notre courage que de faire des actes de foi sur l'amour de Dieu pour nous. Et comment pouvons-nous en douter ?

Notre appel à la vie religieuse n'est-il pas une preuve manifeste du choix spécial que Dieu fait de nous. N'indique-t-il pas un attrait particulier de Dieu pour notre âme, pour cette âme qu'il a choisie pour sa demeure et sur laquelle il a jeté un regard de prédilection ? Et comme Dieu ne change jamais, qu'il est immuable de sa nature, ce qu'il a aimé une fois, il ne peut pas cesser de l'aimer. Et lors même que cette âme choisie serait infidèle, Dieu ne l'abandonnerait pas. Il serait

---

53. Ce Chapitre se trouve recopié dans un carnet après les deux Chapitres précédents de 1859. Dans un autre carnet, il est placé après le Chapitre de 1861 à Bordeaux. Rien ne permet de le situer exactement.

54. Liturgie de l'Office des Vierges.

55. I Jn 3, 16.

toujours là à la porte de son cœur, l'attendant tous les jours, prêt à lui ouvrir ses bras au premier signe de repentir et de regret et à lui rendre son amour et l'anneau de ses fiançailles.

N'est-ce pas ce même Dieu qui a dit par un prophète : « Si vous me faites dans votre cœur une ouverture de pénitence aussi grande que le trou d'une aiguille, je vous ouvrirai dans le mien une ouverture de miséricorde si grande que des chars et des cavaliers pourraient y entrer. »



ANNÉE 1860





- Entre janvier et juin, voyages de mère Marie-Eugénie à Sedan, Londres et Richmond.
- 22 juin : Départ pour Bordeaux où une fondation a été demandée, et pour Nîmes.
- 17 au 23 août : À Auteuil, retraite de la Communauté prêchée par le père d'Alzon.
- Septembre : Fondation de Bordeaux
  - 10 octobre : Visite très bienveillante de l'abbé Véron.
- 1<sup>o</sup> novembre : Mère Marie-Eugénie commence sa retraite.



Auteuil, 18 mars 1860

## DE L'ESPÉRANCE

Je ne doute pas, mes chères filles, qu'en voyant une de nos sœurs nous quitter pour aller au ciel<sup>56</sup>, vous n'avez fait de sérieuses réflexions sur ce que vous voudriez avoir fait pour Dieu à cette heure suprême et sur les dispositions qui nous sont les plus nécessaires pour avancer dans la vie religieuse. Celle que je crois la plus importante pour toutes les âmes, quelles qu'elles soient, c'est l'espérance. Cette vertu qui paraît si facile est plus rare qu'on ne pense et cependant elle est d'un secours bien grand pour ne pas se décourager dans les difficultés de la vie spirituelle.

Sainte Thérèse disait que Dieu est bien près d'une âme qui vit dans l'espérance et dans le silence, *spe et silentio*. Un autre saint a dit : dans l'espérance et dans la patience, *spe et patientia*. Le silence pour nous séparer des relations et de toutes les choses de ce monde, la patience pour nous supporter avec nos misères et nos défauts, et enfin par-dessus tout l'espérance, qui nous fait jeter en Dieu seul notre espoir et appuyer sur lui seul toute notre confiance.



---

56. Le 15 mars 1860, Sr. Marie-Joséphine de Nazareth, Eugénie Nourrit, est morte à Auteuil d'une phtisie galopante, à l'âge de 27 ans.

*Le 20 mars 1860, mère Marie-Eugénie écrit au père d'Alzon : « Je suis restée fatiguée physiquement de la mort de notre pauvre petite sœur, les derniers jours étaient pénibles... Tout donnait l'anxiété de ne pas savoir si on l'assistait comme il fallait... »*

*Et songeant à sa propre mort : « Savez-vous que, dans cet état, quand j'y passerai, je tremblerai plus que personne devant les responsabilités que j'emporterai ; je les sens déjà si fort à chaque âme que je présente à Dieu. Oh ! que j'aurai besoin qu'on m'aide à me croire sous l'empire de la miséricorde... Oui, j'espère qu'à cette heure suprême quelqu'un m'aidera à retrouver le seul point où habite pour moi la plénitude de l'espérance, la pensée du sang de Jésus-Christ qui lave tout. » (n° 2790)*

ANNÉE 1861



- 24 juin : Sur le conseil du père d'Alzon, mère Marie-Eugénie part pour une cure d'un mois à Ems avec deux sœurs. En y allant, elle passe un jour et une nuit à Metz.
- 22 juillet : Départ d'Ems et repos en Lorraine, près de Thionville. Puis arrêt à Sedan.
- 3 août : Retour à Auteuil.
- 17 août : Retraite prêchée par le père d'Alzon jusqu'au 22 (5<sup>e</sup> jour) où il doit repartir à Nîmes.
- Fin août-début septembre : Mère Marie-Eugénie est à Bordeaux.
- Septembre : Il est question d'une fondation à Beyrouth. Par ailleurs, le père d'Alzon suggère l'établissement de la Congrégation à Jérusalem, au tombeau de la Vierge.
- Novembre : À Londres, l'œuvre de la première communion des petites filles est proposée par monseigneur Howard.  
Projet de fondation à Lyon.
- 29 décembre : Mère Marie-Eugénie part pour Nîmes et Lyon.





Bordeaux, le 8 septembre 1861<sup>57</sup>

## SUR L'AMOUR DE LA RÈGLE

*Les conditions essentielles pour être reçues dans la Congrégation sont que les sujets présentés soient des filles d'une conduite irréprochable, d'un bon esprit, d'un caractère franc, bien disposées à vivre parmi les sœurs en véritable pauvreté, humilité, simplicité et obéissance ; qu'elles considèrent la vie religieuse comme une vie de dévouement, de travail et de sacrifice, et qu'elles ne cherchent que la perfection et le service de Dieu et du prochain, car si elles ne sont pas disposées à se donner sans réserve à Jésus-Christ, elles ne se rendront pas dignes de leur double vocation de prière et de zèle. (Chapitre de la Réception des Novices – 1<sup>er</sup> paragraphe.)*

Mes chères filles,

Ce passage de la Règle résume tout ce que j'avais à vous dire aujourd'hui, car en effet, vous ne garderez l'esprit de votre Congrégation qu'en vous donnant sans réserve pour Notre-Seigneur et en vous appliquant à chercher en toutes choses la perfection et le service de Dieu et du prochain. Vous êtes venues en religion pour travailler à votre perfection. Ce travail n'est pas l'œuvre d'un jour, mais de toute votre vie ; c'est une des obligations de votre état, obligation si rigoureuse que saint Thomas n'hésite pas à dire qu'un religieux ou une religieuse qui

---

57. La fondation de Bordeaux a eu lieu en août 1860 (cf. Origines IV, ch. III). Mère Marie-Bernard a succédé comme supérieure à mère Marie-Catherine du Précieux Sang, tombée malade très vite après la fondation. Des difficultés ont surgi dans la communauté. Mère Marie-Eugénie souhaite voir elle-même la situation et elle se rend à Bordeaux en septembre 1861. Quelques notes d'un Chapitre ont été conservées.

cesserait, par une volonté déterminée, de travailler à sa perfection serait en état de péché mortel. Aucune de vous, grâce à Dieu, mes chères filles, n'est dans une volonté déterminée de ne pas travailler à sa perfection ; mais pour avancer dans cette voie, que de petits renoncements, que de sacrifices il faudrait faire, que vous ne faites pas. C'est sur votre Règle que vous serez jugées un jour. Commencez dès aujourd'hui à juger sur elle votre conduite et votre vie.

Un grand Pape a dit qu'il n'hésiterait pas à canoniser un religieux qui aurait toujours parfaitement observé sa Règle. La perfection pour nous est donc renfermée dans nos Règles, nos vœux y sont compris et nous apprenons là comment nous devons les observer. Examinons-nous souvent sur ces grands et solennels engagements que nous avons pris avec Dieu le jour de notre profession. Voyez pour l'obéissance, si vous êtes tout à fait livrées, abandonnées à vos supérieurs, s'ils ne rencontrent pas encore en vous mille volontés propres, mille répugnances. Chacune de vous a ses difficultés pour l'obéissance. À l'une il coûte de faire connaître à sa supérieure ses misères de corps ou d'esprit ; les unes souffrent d'être obligées de soigner leur santé, les autres de ne pas la soigner... que sais-je encore ? L'obéissance consiste à être livrée tout entière et à accomplir sans retour, sans regret, ce qui a été commandé.

Ainsi, toutes ici, vous avez été appelées cette année à faire à Dieu un sacrifice imposé par l'obéissance. Envoyées dans une fondation, vous avez dû vous séparer de lieux que vous aimiez, de personnes qui vous étaient chères : ce n'est pas sans brisement et sans souffrance que l'on s'éloigne de ses supérieures et que l'on quitte la Maison Mère, qui a été le berceau de notre vie religieuse. Mais ne revenez-vous jamais sur ce don que vous avez une fois fait à Notre-Seigneur ? N'y a-t-il jamais parmi nous des plaintes, des regrets, des désirs contraires à l'obéissance qui nous veut en un lieu plutôt qu'en un autre ?

Faites le même examen pour la pauvreté. Voyez si vous ne pourriez rien retrancher, rien diminuer de ce qui est à votre usage. Pour la chasteté, examinez-vous sur cette chasteté de l'âme qui doit si fortement vous unir à Jésus-Christ. Enfin repassez l'une après l'autre chacune de vos règles, celle qui regarde vos rapports mutuels, vos emplois, celle qui recommande la modestie extérieure, le respect au

chœur, celle qui détermine toutes vos actions de la journée, etc. Voyez en quoi vous êtes fidèles et en quoi vous les négligez.

Aimez vos règles, mes bien chères enfants. Elles sont pour vous l'expression de la volonté de Dieu. Si vous les gardez, elles vous garderont et conduiront votre âme à une grande union avec Notre-Seigneur. J'ai toujours été effrayée de cette parole d'un saint : que les supérieurs sont responsables non seulement des négligences dans l'observation de la Règle qu'ils ne corrigent pas de leur vivant, mais même de celles qui se commettraient après leur mort et s'établiraient dans un monastère par suite de leur manque de vigilance.

Cette terrible responsabilité pèse enfin sur vous, mes chères filles, car vous êtes ici au commencement d'une fondation et la sainteté de cette maison dépend de vous. Si vous négligez quelque petite règle, celles qui vous suivront très probablement la négligeront aussi, et vous en répondrez devant Dieu.

Pensez quelquefois à la perfection des religieuses que sainte Thérèse envoyait pour fonder les premiers Carmels d'Espagne. Il n'aurait pas suffi de la sainteté de sainte Thérèse pour établir la ferveur et la régularité dans ces saints monastères si les âmes qu'elle envoyait n'eussent aussi marché dans une voie de générosité et de sacrifice. Mais quelle sainteté dans ces premières Mères du Carmel ! quel esprit d'oraison ! quelle pauvreté ! quelle obéissance ! quel détachement de toutes choses ! Et certes, il devait leur en coûter de se séparer d'une personne comme sainte Thérèse et elle-même ne pouvait s'empêcher de s'étonner en voyant ces âmes si fortes et si détachées éprouver une si grande peine lorsqu'elles devaient la quitter. Mais rien cependant n'arrêtait leur courage, et le zèle qui les dévorait pour la gloire de Dieu les rendait plus grandes que tous les sacrifices.

Voyez, au commencement d'une vocation, que de sacrifices on fait pour entrer dans la vie religieuse ! Rien ne paraît difficile alors, on passerait à travers des flammes. À quelle perfection n'arriverait-on pas si on conservait cette ardeur toute la vie. On raconte qu'un vieillard s'était retiré dans un désert avec son fils afin de conserver plus pure et plus intacte l'innocence de cet enfant. Le désert était habité par des moines. Un jour le supérieur ordonna au vieillard de

jeter son fils à l'eau et le généreux père se disposait à obéir lorsque des religieux placés par le supérieur près de la rivière l'empêchèrent d'accomplir son sacrifice. C'est l'histoire d'Abraham, ce doit être la nôtre. Nous avons tous quelque Isaac à immoler, immolons-le de grand cœur.



ANNÉE 1864



- Février : Le père d'Alzon est à Paris.
- Mars : Voyage de mère Marie-Eugénie à Sedan.
  - Avril : Monsieur Milleret reçoit le père Picard chez lui, à la campagne, à l'invitation de Louis, *pour l'habituer à la présence d'une soutane... J'espère que cela préparera les voies pour l'avenir.*
- 26 avril : Mère Marie-Eugénie est à Bordeaux.
- Juin : Perspective d'une fondation à Malaga.
- 19 juillet : Lettre de Convocation au **Second Chapitre Général**.
- 5 août : Le père d'Alzon propose une fondation à Andrinople. La réponse doit venir du Chapitre Général.
  - 13 août : Mort de monsieur Milleret, « muni des Sacrements. » Mère Marie-Eugénie est allée trois fois près de lui pour le préparer.
- 20 août : Ouverture de la retraite du Chapitre, prêchée par l'abbé Gay.
- 5 septembre : Première séance du **Chapitre Général**, sous la présidence de l'abbé Véron.
- 11 septembre : *Sans renoncer à la fondation d'Andrinople il a été décidé qu'on l'ajournait, du moins jusqu'à ce que celle des Pères de l'Assomption fût plus affermie et que nous eussions des sujets formés pour qu'on pût l'entreprendre avec sécurité.* Après le Chapitre, mère Marie-Eugénie va se reposer 10 jours en Lorraine, accompagnée par son frère Louis.
- Octobre : Difficultés de compréhension avec le père d'Alzon à propos de l'Orient. Mère Marie-Eugénie va à Sainte Anne d'Auray, pour se reposer, et passe à Saint Martin de Tours et Poitiers, en vue d'une fondation.
- Novembre : Projet d'Oblates ou Tertiaires sans clôture, pour la Congrégation. *Je vois beaucoup de bien que nous ne pouvons pas faire et dont elles pourraient s'occuper.*

- Décembre : Les premières sœurs destinées à Málaga se rendent à Nîmes. Elles s'embarqueront à Marseille en janvier 1865.

8 décembre : Pie IX publie l'Encyclique *Quanta Cura* et le *Syllabus*.

- Cette même année 1864, à Auteuil, construction du Petit Couvent, dit de l'Immaculée Conception.



*Auteuil, le 3 janvier 1864*

SUR L'OBÉISSANCE

Nous devons, pendant ce temps consacré à l'Enfance de notre divin Sauveur, entrer nous aussi dans un esprit d'enfance et renouveler en nous les fondements de notre vie religieuse.

L'humilité, l'esprit de mortification et de prière sont les fondements de la vie chrétienne. Mais le fondement particulier de la vie religieuse, la vertu qui lui est propre, c'est l'obéissance. Nous ne paraîtrons pas au jugement de Dieu avec un voile et une guimpe. Ce qui nous distinguera comme religieuses, ce sera l'obéissance. Lorsque saint Jérôme, dans un songe mystérieux fut transporté par la pensée devant le tribunal du Souverain Juge, Dieu lui demanda : « Qui es-tu ? » et il répondit : « Seigneur, je suis chrétien. » – « Non, dit le Seigneur, tu n'es pas chrétien, tu es cicéronien. » Et nous aussi, mes sœurs, si nous paraissions devant le tribunal de Dieu sans être revêtues des livrées de l'obéissance et que Notre-Seigneur nous demandât : « Qui es-tu ? », nous aurions beau répondre : « Je suis religieuse », Dieu nous dirait : « Tu peux être vierge, mais tu n'es pas religieuse, car la marque distinctive de la religieuse, c'est l'obéissance. »



*Auteuil, le 21 février 1864*

RECOMMANDATIONS  
AU SUJET DE LA CONFESSION

La vie religieuse est une vie de foi. Si l'esprit de foi doit animer nos études, nos occupations de tous les jours et jusqu'aux actions les plus ordinaires de notre vie, combien plus devons-nous montrer cet esprit dans la manière dont nous nous approchons des sacrements qui sont pour nous les grandes sources de la grâce et nous mettent en rapports directs avec Notre-Seigneur.

C'est cette pensée, mes chères sœurs, qui fait que je suis toujours profondément étonnée quand, par rapport à la confession, je trouve des religieuses qui manquent à cet esprit de foi, soit en particulier, soit publiquement. En particulier, en se permettant de discuter ou de raisonner avec leur confesseur ; publiquement en ne se faisant aucun scrupule de faire attendre leur confesseur et ne se gênant nullement pour arriver à l'heure indiquée, afin de ne pas le faire entrer à nouveau au confessionnal, ce qui est, mes sœurs, un très grand manque de respect. Car le confesseur vous représente Jésus-Christ, et lorsque vous allez vous confesser, vous êtes une pécheresse qui va se jeter aux pieds de Jésus-Christ pour lui demander pardon de ses fautes. C'est bien le moins que vous preniez les heures de Jésus-Christ et que vous ne lui imposiez pas les vôtres.

C'est ce qui fait aussi qu'à moins d'une véritable nécessité, je n'aime pas qu'on demande à communier avant ou après la messe. C'est au moment où Notre-Seigneur sort du tabernacle, à la communion de la messe, que vous devez aller à lui. Il vous fait une grâce assez grande en se donnant à vous, pour que vous preniez ses moments.

Quant à la confession, mes sœurs, je désire que vous vous y rendiez très exactes, de manière à ne jamais faire attendre le confesseur. Je ne supporterai pas ici que vous preniez ces habitudes de négligence, que vous porteriez ensuite dans les maisons particulières, au grand scandale des prêtres que vous y trouveriez. Toutes les fois que ce désordre a eu lieu dans une maison particulière, j'en ai été excessivement mécontente.

Songez, mes sœurs, à tout le respect que nous devons au caractère sacerdotal et rappelez-vous souvent ce mot de saint François d'Assise que s'il rencontrait un prêtre et un ange, il saluerait le prêtre le premier à cause des mystères redoutables qui lui sont confiés.



SUR LA FOI

Le mystère de la Résurrection est un mystère de foi. C'est aussi la foi que nous devons demander à Dieu pendant ces jours de grâces et de joies saintes, car la foi est le plus grand besoin de notre âme dans la vie religieuse. La foi manque aujourd'hui dans le monde. Nous avons naturellement subi l'influence de notre époque et en venant en religion nous n'apportons plus comme on apportait dans d'autres temps, une âme toute remplie des réalités de la foi, un esprit habitué aux pensées surnaturelles et une volonté gouvernée. Mais cette considération ne doit pas nous décourager, Dieu proportionne la grâce au besoin.

Même dans le siècle où nous vivons on trouve des âmes pleines de générosité et d'amour, ce sont donc des âmes de foi. Le nombre des vocations religieuses et toutes les âmes qui dans le cloître arrivent à une grande sainteté sont encore des preuves que la foi n'est pas encore tout à fait éteinte parmi nous. C'est par un acte de foi que nous avons quitté le monde, renoncé à ses joies et à ses affections pour venir, sous le regard de Dieu seul, vivre d'une vie de foi et nous préparer à l'éternité. Mais cette vie de foi, nous ne la développons pas assez en nous, nous ne rendons pas la foi assez maîtresse de nos pensées, de nos jugements : c'est la cause de tous nos troubles et de toutes nos peines dans la vie religieuse.

Notre âme est faite pour Dieu et naturellement elle va à lui, mais elle rencontre des obstacles sur sa route et c'est dans ces obstacles que se trouve la douleur : obstacles du côté du corps, obstacles du côté de l'amour-propre, obstacles du côté des répugnances de la nature. Nous sommes entourées d'obstacles et nous n'en triompherons que par la foi

qui nous fera détourner nos regards de la terre pour les tourner vers le ciel, par cette foi qui nous fait regarder comme rien tout ce qui passe et mépriser les choses périssables. Nous ne pensons pas assez aux grands biens que, par sa mort et par sa résurrection, Jésus-Christ est venu nous apporter et c'est pour cela que nous restons embarrassées et arrêtées par les misères de ce monde.

Dégageons nos âmes de ces liens et portons nos regards vers la patrie. Regardons tout au point de vue de l'éternité et alors bien des choses changeront de nom dans notre vie. La souffrance s'appellera une grâce et l'humiliation un bienfait. « Il est bon pour moi d'avoir été humilié<sup>58</sup>. »

Le chrétien doit monter au Calvaire, nous les religieuses plus encore ; si le chrétien doit porter sa croix, la religieuse doit embrasser la sienne, et cela avec un grand amour.

Ce n'est pas que dans la vie religieuse il y ait plus de croix que dans le monde. Saint Paul nous dit au contraire : « Je voudrais vous voir débarrassés des tribulations de la chair<sup>59</sup>. » Il parlait de ces troubles, de ces inquiétudes qui bouleversent l'âme tout entière et qui se rencontrent si souvent dans la vie de ceux qui sont engagés dans le siècle. Mais si ces grandes croix nous sont épargnées, il faut le dire aussi, Dieu exige de nous un renoncement à nous-mêmes et aux créatures plus grand et plus complet ; au détachement extérieur il faut ajouter un détachement intérieur beaucoup plus parfait et plus difficile, et c'est là ce qui fait souffrir, mais c'est là aussi ce qui unit l'âme à Dieu.

Et sommes-nous venues chercher autre chose en religion que cette bienheureuse et ineffable union qui, après avoir fait notre félicité de la terre, nous rendra éternellement heureuses dans le ciel ?



---

58. Ps 118, 71.

59. I Cor 7, 32.

LE TEMPS DE PÂQUES  
EST UN TEMPS DE RENOUVELLEMENT

Le temps de Pâques est un temps de renouvellement. La Pâque est un passage. Les fêtes de Pâques doivent être pour nous une succession de renouvellements dans notre vie, de telle sorte que chaque année ce jour marque l'époque d'un commencement de vie nouvelle. Autrefois on voyait dans l'Église la société chrétienne se renouveler aux approches de cette grande fête de Pâques. On pardonnait, on remettait, on oubliait, les ennemis se réconciliaient, des familles désunies se rapprochaient. Pour nous ces changements doivent se faire surtout dans notre vie intérieure. *Quasimodo geniti infantes*, « Comme des enfants nouveaux nés », nous dit aujourd'hui l'Église, désirez ardemment le lait spirituel. En effet, l'avancement vers la perfection consiste pour nous à devenir plus enfants, plus abandonnées sous la main de Dieu, plus dépouillées de nous-mêmes et plus revêtues de Jésus-Christ. Jésus-Christ est la sagesse du Père, c'est l'objet de ses éternelles complaisances, c'est sa pensée, sa parole, son Verbe enfin.

Un jour viendra pour chacune de nous où, délivrées de ce corps mortel et laissant bien loin derrière nous toutes les choses de la terre, nous n'aurons plus d'autres joies que Jésus-Christ, d'autres pensées que ses pensées, d'autre vie que sa vie. Cette vie d'union et d'amour c'est le ciel, mais on peut le commencer sur la terre.



ANNÉE 1866





- Février-mars : Mère Marie-Eugénie va à Vannes, Sainte Anne d'Auray, Poitiers, Bordeaux.
- Avril : Au travail sur les Constitutions, s'ajoute la correspondance avec les Évêques pour obtenir les lettres de recommandation nécessaires à l'approbation de l'Institut.
- Avril-mai : Fondation de Poitiers.
- Mai : Premier voyage de mère Marie-Eugénie à Rome.
- 9 mai : Elle quitte Auteuil, via Lyon et Nîmes, où elle retrouve sœur Jeanne-Marie de l'Enfant Jésus qui sera sa compagne de voyage pour Rome.
- 17 mai : Départ de Marseille.
- 19 mai : Arrivée à Civita-Vecchia et Rome.
- 20 mai : Pentecôte. Messe Papale à la Sixtine.
- 31 mai : Fête-Dieu. Audience de Pie IX.
  - Juin : À Paris, difficultés avec l'abbé Véron, Supérieur ecclésiastique.
- Après une nouvelle audience de Pie IX, le 1<sup>o</sup> juillet, mère Marie-Eugénie repart de Rome le 4 juillet et en plusieurs étapes, elle arrive à Paris le 10. Les difficultés avec l'abbé Véron se font de plus en plus grandes.
- 9 août : Pose de la première pierre à Saint-Dizier.
- 13 au 23 septembre : À Auteuil, retraite prêchée par le père Vitte, Mariste.
- 10 novembre : mère Thérèse-Emmanuel est nommée supérieure locale.
- Novembre : Mère Marie-Eugénie va à Nîmes parler au père d'Alzon.
  - 17 novembre : Une lettre de l'abbé Véron annonce que « l'interdit » (suppression de l'Eucharistie et du ministère sacerdotal) sera mis sur Auteuil le 23.

- 20 novembre : L'abbé Véron est nommé Curé de la paroisse Saint Vincent de Paul.
- 22 novembre : L'acte « d'interdit » est suspendu.

*Entre temps, la Congrégation a reçu le soutien total du père d'Alzon et des Pères de l'Assomption ainsi que de plusieurs Évêques. Mais les démarches en vue de l'approbation sont remises à des temps plus tranquilles.*

## RETOUR DE ROME

Notre Mère nous a dit au Chapitre qu'elle nous apportait toutes les bénédictions du Saint-Père, qui avait été d'une bonté extrême pour elle et lui avait accordé toutes les indulgences qu'elle avait demandées. Elle nous a dit que, nous réunissant pour la première fois depuis son retour, elle voulait nous recommander deux vertus qu'elle avait vu pratiquer à Rome très particulièrement : la foi et l'humilité.

Nous devons avoir un très grand esprit de foi dans tout ce que nous faisons, voir Dieu en tout, voir sa volonté en tout ce qui nous arrive. Tous les Évêques qui ont écrit pour nous à Rome ont parlé de notre dévotion spéciale pour le Saint Sacrement et la Sainte Vierge comme étant un signe distinctif de notre Congrégation. Il faut conserver et augmenter en nous cette dévotion, ainsi qu'un grand amour pour l'Église, pour le Saint Sacrement et prier beaucoup.

Nous devons aussi nous appliquer particulièrement à l'humilité. Notre Mère a été frappée de voir à Rome tous les religieux, les cardinaux avoir tous des manières si humbles, si déférentes, si douces et si bienveillantes. C'est un grand charme dans les rapports qu'on a les uns avec les autres. On ne rencontre jamais rien de dominant, chacun est toujours prêt à rendre service et à dire une bonne parole. Sans doute, cela ne veut pas dire que tout le monde soit humble

---

60. Ce Chapitre se situe dans le contexte de « l'affaire Véron », autour de la présentation des Constitutions à Rome. En juillet, la situation reste très tendue, mais à son retour d'Italie, mère Marie-Eugénie garde le souvenir apaisant de ses rencontres avec le Pape et les Évêques. Quelques notes relevées par les sœurs en portent le témoignage.

véritablement, mais enfin, cette humilité extérieure aide à le devenir tout à fait, et cela aplanit bien des difficultés.

Notre Mère nous a recommandé de tâcher d'imiter ces saints personnages, d'être toujours déférentes et pleines de bienveillance, de nous oublier toujours pour faire plaisir aux autres, de ne jamais nous plaindre, de nous montrer douces et humbles en toute circonstance.

*Par ailleurs, le 23 juillet 1866, mère Marie-Eugénie écrit à un prêtre à Rome :*

*Pour moi, mon bon père, Rome a fait tant de bien à mon âme, j'en rapporte tant de grâces et de consolations que l'abattement et l'inquiétude ne me gagnent pas. J'ai tant senti la grâce de Notre-Seigneur aux tombeaux des saints Apôtres, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ et dans la sagesse et l'esprit de foi de tous ceux à qui j'ai eu affaire à Rome que j'en ai encore le cœur tout plein. J'espère donc imiter ce que j'ai vu et me tenir calme et confiante dans ces difficultés.  
(n° 3752)*



ANNÉE 1867



- 2 janvier : Mère Marie-Eugénie commence sa retraite.
- 9 janvier : Cérémonie de prise d'habit présidée par l'abbé Véron.
  - Fin janvier : Mort d'Eugène, frère aîné de mère Marie-Eugénie.
  - 3 mars : Mort de l'abbé Véron.
- 15 mars : Mère Marie-Eugénie est à Sedan.
  - 29 mars : L'abbé Jourdan, Vicaire général, succède à l'abbé Véron comme Supérieur ecclésiastique.
- Avril : À la demande de monseigneur Mermillod, mère Marie-Eugénie commence la rédaction d'une notice sur la situation des Congrégations à Supérieure Générale.
- 22 avril : Mère Thérèse-Emmanuel part pour la visite des maisons d'Angleterre. En son absence, mère Marie-Eugénie fait les instructions du Noviciat.
- Mai : Mère Marie-Eugénie va à Saint-Dizier, Lyon et Nîmes.
- 10 -11 juin : Au retour par Lyon, mère Marie-Eugénie et mère Marie du Saint Sacrement, Supérieure de Lyon, vont à Genève parler à monseigneur Mermillod.
- Juin-juillet : Mère Marie-Eugénie fait des projets pour une saison à Ems avec le père d'Alzon et Marie Correnson, de Nîmes, qui se prépare à être chargée des Oblates de l'Assomption, fondées en 1865. Mais le père, malade au Vigan, doit renoncer à ce séjour.
  - 29 juin : Des fêtes grandioses ont lieu à Rome pour célébrer le 18<sup>e</sup> Centenaire de la mort de saint Pierre et saint Paul. Pie IX y annonce la tenue prochaine d'un Concile.
- 1<sup>er</sup> août : Mère Marie-Eugénie part pour Ems avec Marie Correnson.
- 27 août : Au retour, elle passe par Sedan, Saint-Dizier et Reims, où le nouvel Évêque, monseigneur Landriot, demande une fondation.

- 14 septembre : **Le Décret d'approbation de l'Institut** est accordé par Rome.
- Octobre : Mère Marie-Eugénie est à Bordeaux, Poitiers, Reims où la fondation doit avoir lieu à Pâques 1868. Mais de grandes difficultés surgissent avec l'Archevêque de Paris, monseigneur Darboy, qui s'oppose à cette fondation. Une demande de fondation en Pologne est faite par monseigneur Ledochowski, Archevêque de Posen. Elle n'aboutira pas.
  - *Novembre : Les Zouaves pontificaux gagnent la bataille de Mentana contre les troupes de Garibaldi.*

*L'unité italienne est en marche, avec la question des États Pontificaux. La correspondance de mère Marie-Eugénie revient souvent sur cette question. Ainsi, elle écrit en octobre 1866 : « Quand le Père souffre et que la grande famille de l'Église est éprouvée, il est bon de l'être aussi » (n° 3795). En juin 1867 : « Je ne puis que prier et tâcher de donner à nos sœurs et nos élèves l'amour du Pape et de l'Église » (n° 3133). Et le 11 novembre, après la bataille de Mentana gagnée par les Zouaves Pontificaux : « On ne pense qu'à Rome depuis quelque temps ; nous ne pouvons pas faire partie des Zouaves, mais nos prières, nos âmes sont là. A-t-on jamais plus senti combien le Siège de Pierre est le centre des cœurs catholiques ? C'est une bien belle page de l'histoire de l'Église que celle qui s'écrit en ce moment » (n° 3155).*



*Auteuil, le 24 septembre 1867<sup>61</sup>*

SUR LA PAUVRETÉ

Mes bien chères sœurs,

J'ai désiré vous réunir aujourd'hui pour vous parler d'un usage qui semble vouloir s'introduire parmi nous, et qui me préoccupe au point de vue de la pauvreté. C'est l'habitude qu'on a prise en quittant une maison d'emporter avec soi tout un petit bagage de livres, métiers, etc. Ceci, mes sœurs, me paraît entièrement contraire à la pauvreté et sortir tout à fait de l'esprit de nos règles et de la manière dont nous avons compris que la pauvreté serait observée parmi nous au commencement de notre fondation.

Je vous avoue que j'ignorais complètement cet abus qui s'est glissé peu à peu et je suis convaincue, sans mauvaise intention de la part de personne, mais en s'appuyant sur l'exemple les unes des autres. C'est là justement qu'est le danger, mes chères sœurs, et j'ai voulu en causer avec vous au moment des séparations et des départs parce qu'il me semble très important de ne pas laisser s'établir un usage qui serait une source d'imperfections et qui diminuerait parmi nous l'esprit de pauvreté.

Je ne jette ici la pierre à personne et vous comprenez que mon intention n'est pas de vous faire de la peine, ni de contrarier aucune de vous. Ce n'est pas comme supérieure générale que je vous parle

---

61. La retraite d'Auteuil vient de s'achever. Elle a été prêchée par le père Mas S.J. « qui a fait beaucoup de bien. » Dans ce Chapitre, mère Marie-Eugénie parle de la pauvreté et elle cite l'exemple de ce religieux. Elle entrevoit aussi l'avenir de la Congrégation. Par ailleurs en juillet, elle avait écrit avec confiance : « Je pense, je sens que je quitte les ruisseaux et que je vais à la mer ne fût-ce que par le fait de la vie qui s'avance, et ce qu'est cette mer me remplit et m'enivre » (n° 3136).

aujourd'hui, mais j'ai du zèle pour notre Congrégation et vous en avez aussi. Nous cherchons ensemble les moyens de la rendre aussi sainte que possible, et je suis bien sûre que vous ne voudriez pas que ce qui est essentiel à la vie religieuse fût mieux observé dans d'autres Ordres qu'à l'Assomption.

Notre pensée au commencement de l'Institut a été que la pauvreté fût pratiquée très étroitement parmi nous. Nous avons voulu plus de pauvreté que les autres congrégations enseignantes dans la nourriture, les objets à notre usage comme les couverts de bois, etc., dans notre cellule où le lit se compose seulement d'une paillasse et de deux tréteaux. Tout cela ne nous coûtait pas, nous aimions à sentir la pauvreté. Mais notre but ne serait pas atteint si chaque sœur avait un certain nombre d'objets en propre qui deviendraient comme un apanage qu'elle emporterait d'une maison à une autre et qui formeraient une véritable propriété.

Je vous disais que j'étais sûre que vous ne voudriez pas que nos usages fussent moins religieux que ceux d'autres communautés enseignantes. Eh bien, voyez les Jésuites, je suis très frappée de la manière dont la pauvreté est observée parmi eux. Qu'avait avec lui le père Mas ? Presque rien, le linge le plus indispensable et puis son bréviaire et l'Imitation de Jésus-Christ, il n'avait pas même la Sainte Bible. Les Jésuites n'emportent jamais de livres d'une maison à une autre. Remarquez cependant qu'ils leur sont encore bien plus nécessaires qu'à nous. Il y a des maisons où ils trouvent de très riches bibliothèques, mais il y en a d'autres où ils en trouvent de très pauvres et de très incomplètes. Pour leur linge, quand ils arrivent dans une maison on leur attribue une case. Que dans cette case il y ait du linge vieux ou neuf, qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils se contentent de ce qu'on leur donne, jusqu'à ce qu'ils aillent dans une autre maison où une autre case leur est attribuée.

À cause des santés, nous avons été obligées de séparer le linge, mais à part des chemises, des mouchoirs et des bas, je ne vois pas ce qu'une sœur peut avoir à emporter et je m'étonne toujours quand trente kilos ne suffisent pas pour son bagage. Mais on se dit : « Je vais peut-être aller dans une maison où on manque de tout et je serai bien

embarrassée si je n'ai pas avec moi ce qui m'est nécessaire pour donner les leçons, travailler, etc. »

Mes sœurs, en quoi consiste la pauvreté si ce n'est à sentir la privation, le manque. Vous ne sentez pas la pauvreté si vous avez autour de vous tout ce qu'il vous faut. Qu'on tâche de monter les maisons le mieux possible, de se procurer tous les livres nécessaires pour l'enseignement, rien de mieux. Mais qu'il soit bien entendu que c'est donné à la maison et non à telle sœur, et que chaque sœur laisse après elle tout ce qui aura été à son usage, à l'exception du linge. Il faudra, je crois, que quelque chose soit réglé là-dessus et écrit dans nos Constitutions. L'essentiel pour nous, chères sœurs, c'est de n'avoir pas de propriété personnelle. L'esprit de pauvreté serait mieux conservé dans une communauté qui posséderait beaucoup comme communauté, mais où chaque sujet serait très pauvre individuellement, que dans une autre où l'on n'aurait pas les mêmes propriétés générales, mais où se trouverait une foule de petites propriétés particulières, et vous le comprenez très bien.

Je voudrais aussi vous faire une recommandation au sujet de la vie commune. On vous en a parlé dans la retraite comme d'un moyen d'édification et de sanctification, je ne saurais trop insister là-dessus. Tendez toujours à suivre le plus exactement possible tout ce qui est de la règle ou des usages de la maison comme le lever à 5h, l'oraison en commun, les repas aux heures régulières, la nourriture générale, etc. Quelquefois on est obligé de demander des dispenses pour la santé. Très bien, mais que ces dispenses ne deviennent pas pour vous une règle que vous suivrez le reste de vos jours, qu'un pas fait dans la voie des adoucissements ne soit pas une chose acquise. Il y a des sœurs qui sont fort délicates étant jeunes et qui se fortifient en vieillissant. Les soins qu'on leur donnait ne sont donc plus nécessaires, elles ne doivent plus les demander.

Quand on est jeune on a besoin de plus de sommeil, mais en revanche on supporte une nourriture plus lourde et plus grossière. Si en vieillissant on veut conserver les adoucissements accordés pour le sommeil avec les exceptions nouvelles pour la nourriture, cela devient un abus. Tendez toujours à rentrer dans la vie commune, qu'au moins votre affection y soit. Vous comprenez, mes chères sœurs, que ce n'est

pas à une supérieure à vous dire : « Pouvez-vous vous passer de telle chose, vous priver de tel adoucissement ? » C'est un rôle bien peu maternel que vous lui feriez jouer là. Au contraire lorsque vous lui demanderez de ne plus user d'une dispense, bien souvent elle vous le refusera, mais vous aurez fait un acte de bonne volonté qui aura été très agréable à Notre-Seigneur.

Je vous ai dit ces choses, mes chères sœurs, parce que l'avenir de la Congrégation me préoccupe. Le temps passe, les années s'écoulent. J'ai cinquante ans ; dans dix ans, vingt ans au plus, il ne faut pas se le dissimuler, une autre génération aura succédé à celle-ci et le gouvernement aura passé en d'autres mains. L'essentiel n'est pas que telle personne vive quatre ou cinq ans de plus, mais que, toutes unies dans une même pensée et un même esprit, nous laissions à celles qui nous suivront des exemples qu'elles puissent imiter et des traditions parfaitement religieuses. On s'appuiera beaucoup, plus tard, sur ce que nous aurons fait, et c'est un compte terrible que nous aurons à rendre à Dieu, moi surtout, mais vous aussi, mes chères sœurs.

Je vais maintenant vous lire la liste des sœurs qui composeront cette année chacune de nos maisons. Cette liste devra être lue dorénavant à la fin de la grande retraite générale. Je crois qu'il est bon que nous établissions que les maisons seront organisées pour un an et qu'à moins de circonstances toutes particulières il n'y aura de changement qu'au moment des vacances. Ce sera beaucoup plus avantageux pour les pensionnats que les changements dérangent toujours beaucoup, et cela donnera aux sœurs plus de tranquillité et de paix.

Je crois aussi que l'on mettra à Rome dans nos règles que les supérieures particulières seront élues pour trois ans. Ceci a un grand avantage et vous allez le comprendre : d'abord cela donne plus de stabilité aux maisons et puis cela simplifie beaucoup le travail pour une Supérieure Générale. Ce n'est que tous les trois ans qu'elle a à s'occuper des supérieures particulières et tout le reste du temps il y a un grand repos d'esprit pour elle et un grand calme dans les maisons.



*Auteuil, le 17 novembre 1867*

PRIÈRE ET CONFIANCE EN DIEU

Notre Mère nous a dit qu'en voyant comment Dieu avait sauvé Rome et l'Église<sup>62</sup>, elle nous engageait à penser comment Dieu se sert des moyens les plus simples et les plus humbles pour faire de grandes choses, comment Rome a été sauvée par la prière, par la confiance en Dieu et par le dévouement d'un très petit nombre d'âmes dévouées.

De même, nous religieuses, nous devons employer ces moyens, et quoi qu'il arrive, quelles que soient les choses difficiles qu'on nous donne à faire, quel que soit notre état, nous ne devons jamais nous décourager, mais prier. Dieu écoute et exauce toujours la prière qu'on lui adresse avec foi et amour. Nous devons toujours lui demander son secours, sa lumière, sa force, pour faire ce qui nous est commandé ou supporter ce qui nous arrive de pénible. De même que le Saint-Père se confie toujours en Dieu avec un abandon touchant, nous devons aussi nous confier en lui, tout espérer de lui, puiser des forces dans cette confiance et ne jamais nous décourager.

Enfin, nous voyons qu'avec du dévouement on fait de grandes et belles choses ; alors nous devons nous donner, nous dévouer entièrement. Notre générosité ne doit pas avoir de bornes, et si nous savons ainsi prier, nous confier en Dieu et nous donner en nous oubliant nous-mêmes, rien ne nous arrêtera pour travailler avec fruit à notre perfection et faire du bien aux âmes.

---

62. Allusion à la bataille gagnée par les Zouaves Pontificaux.



ANNÉE 1868





*Durant cette année, mère Marie-Eugénie s'intéresse de très près à la préparation du Concile, aux théologiens choisis, à la question des confesseurs des Congrégations religieuses féminines, à celle des vœux solennels pour les femmes, etc.*

*Les difficultés avec l'Archevêque de Paris à propos de Reims ne s'apaisent que vers la mi-janvier.*

- L'abbé Deplace succède à l'abbé Jourdan comme Supérieur ecclésiastique.
- 16 janvier : Réception officielle du Décret d'approbation de l'Institut et des « Animadversiones » sur les Constitutions. Des traductions en seront faites pour l'Angleterre et l'Espagne.
- Mars : Mère Marie-Eugénie est à Sedan, Saint-Dizier, Reims.
- 30 mars-7 avril : Elle fait sa retraite à Auteuil.
- 14 avril : Fondation de Reims.
- 22 avril : À Lyon, rencontre avec le père Vitte qui doit aller à Rome et s'occupe des Statuts des Religieuses en général.
- 25 avril : À Marseille, mère Marie-Eugénie assiste avec le père d'Alzon et mère Emmanuel-Marie (Marie Correnson) à l'embarquement des cinq premières Oblates de l'Assomption pour la Bulgarie. De Marseille, elle va à Nice où elle désire une fondation pour les sœurs malades. La maison de « l'Ermitage » s'ouvrira en octobre.
- Juin : Mère Marie-Eugénie est à Londres et à Richmond.
  - *Septembre-octobre : Troubles politiques à Málaga. Inquiétudes pour les sœurs.*
- Novembre : Visite de la fondation de Nice, où sœur Tère-se-Marie de Jésus Délai-sé mourra en décembre.

*Après les difficultés de « l'affaire Véron » en 1866, l'approbation de l'Institut a été signée à Rome le 14 septembre 1867.*

*Le 16 janvier 1868, mère Marie-Eugénie reçoit enfin officiellement les copies du Décret d'approbation et les « Animadversiones » (remarques) à travailler en vue de l'approbation définitive des Constitutions. On l'annoncera dans toutes les communautés le dimanche suivant et on chantera un Te Deum d'action de grâces.*

*Auteuil, le 19 janvier 1868*

FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS

Mes chères sœurs,

J'ai voulu vous avoir toutes réunies aujourd'hui pour vous faire part d'une grande grâce : nous venons de recevoir de Rome l'approbation de notre Institut. C'est un grand moment pour un Ordre religieux que celui où il prend naissance dans l'Église par la sanction plus entière que lui accorde le Saint-Siège. Il y a différentes approbations, celle du Pape d'abord par lequel il donne un décret de louange et où il loue hautement et grandement le bien que cet ordre est appelé à faire et l'influence qu'il peut avoir dans la société chrétienne. Puis une seconde approbation par laquelle le Pape aidé de ses cardinaux, après avoir étudié l'Institut, son œuvre, son but et son esprit, l'approuve et le sanctionne. Dès lors cet Ordre fait partie de l'Église d'une manière plus absolue, c'est la sanction la plus complète qui se puisse donner. C'est de cette grâce, mes chères sœurs, que nous avons à remercier Dieu.

Il y a aussi l'approbation des règles que nous n'avons pas encore. Une fois cette approbation donnée, il n'est plus permis d'y retrancher ou d'y ajouter un seul mot. C'est pour cela que bien des Ordres religieux, les Maristes par exemple, se sont réservé de demander cette approbation plus tard. Dans les vingt premières années d'un Ordre Religieux il peut être nécessaire de faire des changements que l'expérience des supérieurs peut trouver bon de faire, ce qui ne serait plus possible si les règles avaient été approuvées. Mais dès maintenant nous avons toute

permission de nous servir de nos règles et de les faire imprimer telles qu'elles ont été présentées et modifiées à Rome.

À Rome on a bien voulu remarquer combien dans nos vues, dans nos idées et nos opinions, nous étions fortement attachées à toutes les décisions de la sainte Église. La faveur dont nous sommes l'objet aujourd'hui et qui est une si grande faveur pour un ordre aussi jeune que le nôtre, doit augmenter notre amour pour l'Église, notre attachement au Saint-Siège, et aussi resserrer les liens qui nous unissent à notre Institut et qui doit nous être plus cher depuis que son existence a été approuvée dans l'Église. Vous lui témoignerez votre amour en prenant en tous points son esprit que vous connaissez, en vous attachant à la pratique des vertus qu'il vous demande plus particulièrement : le dévouement dans tous les emplois, le dévouement avec les enfants, la pauvreté, l'humilité, la charité, gravant surtout fortement dans votre esprit ce mot de notre Règle : « Qu'avant tout, Dieu soit aimé et puis le prochain » et remerciant Dieu de ce qu'il nous accorde en cette fête.

Donnez-lui en échange tout ce qu'il vous demandera.



ANNÉE 1869



- Février : Le père d'Alzon est à Paris.
- Mars : Inquiétudes pour la santé de mère Thérèse-Emmanuel. Mère Marie-Eugénie est à Reims et Sedan.
- Avril : Elle est à Saint-Dizier, d'où elle va à Metz, chez monsieur Rolly, Subrogé-Tuteur des enfants Milleret en 1832, qu'elle voudrait convertir. Il mourra le 2 juin.
- Avril-mai : Voyage à Lyon, Nîmes, Nice.
- Juin : Reims.
- Juillet : Londres et Richmond.
- Août : Poitiers.
- 15-24 septembre : À Auteuil, retraite prêchée par le père Stanislas, Capucin.
- Octobre : Mère Marie-Eugénie est à Nice d'où elle invite le père d'Alzon à venir y passer une semaine de repos. Elle le voit à Nice début novembre, avant le départ de celui-ci à Rome pour le Concile.
- Novembre : Mère Marie-Eugénie envoie au père d'Alzon ses notes *sur les rapports de la Supérieure Générale et des Évêques*. Elle s'indigne contre le gallicanisme de l'Archevêque de Paris et d'une partie du clergé de France.
  - 8 décembre : À Rome, ouverture du Concile.
  - Décembre : Démission du Supérieur ecclésiastique, l'abbé Deplace, qui sera remplacé en janvier 1870 par l'abbé Bayle, Vicaire général.





*Auteuil, le 12 juillet 1869<sup>63</sup>*

SUR LES AVERTISSEMENTS

Mes chères sœurs,

Je suis heureuse que la lecture de la Règle rappelle aujourd'hui la nécessité des avertissements et je suis en même temps frappée, en lisant l'Évangile, de l'énormité de la faute que commettent celles qui se permettent de regarder, examiner et censurer la conduite d'autrui.

Saint Augustin dit que c'est une grande charité de prévenir des fautes que l'on voit ou connaît celles qui sont chargées de les corriger et qui portent le poids de la sollicitude des âmes. Mais il convient de le faire avec un grand désir de la perfection. Ne pas le faire est souvent le fruit de l'égoïsme qui se tient à l'écart pour ne pas susciter des peines et des désagréments. De plus, j'ai souvent remarqué que celles qui avertissent le moins les supérieures sont celles qui se plaignent le plus facilement et à tout le monde, parlant des défauts de caractère des personnes et faisant les observations les moins charitables.

Il n'y a rien au monde dont nous ne devons plus chercher à nous préserver que de cet égoïsme que nous trouvons parfois en religion sous l'apparence de la vertu et du zèle. Que chacune d'entre vous, mes sœurs, s'examine sérieusement pendant la retraite sur les fautes qu'elle a commises et qu'elle cherche à s'en préserver dans l'avenir.

---

63. Le lendemain, mère Marie-Eugénie partira pour l'Angleterre jusqu'au 31 juillet.

*Auteuil, le 3 octobre 1869*

SUR L'ACCEPTATION DES PEINES QUOTIDIENNES

L'article de la Règle qu'on vient de lire : « Les sœurs tâcheront de ne se plaindre de rien ni de personne » est de la plus haute perfection. Remarquez qu'il n'est pas dit : « elles ne se plaindront », mais : « elles tâcheront », pour montrer que là doivent tendre leurs efforts. En effet, mes sœurs, c'est une grande perfection et une grande pénitence que d'accepter, non seulement sans nous plaindre, mais encore avec joie, les peines, les fatigues et les contrariétés qui nous viennent de nos emplois, de notre santé et des caractères.

Cette pénitence-là est plus agréable à Dieu que les plus rudes que nous pourrions nous imposer nous-mêmes, parce que celles-ci sont l'objet de notre choix, de notre propre volonté, tandis que les autres nous viennent directement de la volonté de Dieu. Bien volontiers je dispense les sœurs de toutes les pénitences au-delà de la Règle, pourvu qu'elles ne se plaignent de rien ni de personne.

Et voyez-vous, mes sœurs, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous aurons à subir des humiliations et des contradictions ; les personnes même du monde ont les leurs. Il vaut donc mieux les accepter, et joyeusement. La sœur qui vous contrarie, qui vous humilie, vous rend un plus grand service puisqu'elle sert à votre perfection, que celle qui vous est très agréable et qui vous rend mille services ; celle-ci ne vous fait acquérir aucun mérite.

La différence donc et la perfection sont dans l'acceptation volontaire de ce qui contrarie. Bossuet dit que ce qui fait le supplice des démons, ce n'est pas le feu puisqu'ils sont de purs esprits, mais c'est de sentir leur volonté éternellement pliée et soumise à une autre volonté plus

forte que la leur. Leur rage vient des efforts inutiles qu'ils font pour se révolter contre cette vive nécessité, tandis que les âmes du purgatoire qui souffrent aussi mais qui veulent souffrir, qui comptent cette souffrance avec amour comme venant de Dieu, souffrent en paix et avec joie.

Souffrons donc comme elles et pour n'être jamais tentées de nous plaindre et de murmurer, aimons, voulons ce qui nous mortifie.



*Auteuil, le 10 octobre 1869<sup>64</sup>*

SUR LE SILENCE DANS LES OFFICES  
ET SUR LES RÉCRÉATIONS

Mes sœurs,

Je vous ai recommandé dimanche dernier de ne vous plaindre de rien ni de personne. Aujourd'hui j'insisterai pour qu'on évite les épanchements dans les divers offices où le silence ne doit être rompu que pour les choses nécessaires. Il ne faut pas aller dire à l'économat, à la dépense ou à l'infirmierie, ce qui nous ennuie et nous contrarie. Les sœurs officières ont toujours, tôt ou tard, reconnu que leur emploi leur devenait impossible lorsqu'elles avaient manqué de fermeté pour maintenir la Règle du silence dans leur office. L'emploi d'économe en particulier est tuant lorsque le silence n'y est pas observé parce qu'il est impossible de s'y recueillir, ce qui serait un repos.

Je vous recommanderai aussi, mes sœurs, la manière de bien faire les récréations, ce qui est très important dans notre vie. Les récréations nous sont données pour nous délasser, il est vrai, mais aussi pour nous édifier. Nous avons à ne parler que des choses qui regardent notre état et qui peuvent servir au bien de nos âmes, ce que nous avons lu ou entendu de la vie des saints, ce qui concerne les grands intérêts de l'Église et des âmes, mais il vaudrait mieux n'en point parler que de le faire sur un ton de plaisanterie.

---

64. À la fin du mois, mère Marie-Eugénie sera à Nîmes et à Nice.

ANNÉE 1870



*Correspondance avec le père d'Alzon, à Rome : sur la politique, l'état de l'Église en France, l'Église en général, le déroulement du Concile.*

- Mai : Préparation du Troisième Chapitre Général, en lien avec le père d'Alzon. Recherche sur la question du Gouvernement de la Congrégation.
- 1<sup>er</sup> juin : Lettre de Convocation au **Troisième Chapitre Général**.
- 25 juin : **Ouverture du Chapitre Général**, sous la présidence de l'abbé Bayle.
  - 18 juillet : À Rome, déclaration du Dogme de l'Infaillibilité pontificale.
- À Auteuil, mort de mère Marie-Catherine du Précieux Sang.
  - *19 juillet : Déclaration de Guerre franco-prussienne<sup>65</sup>.*

Le Concile est suspendu à cause de la guerre.

- Fin juillet : À Saint-Dizier, l'Assomption devient ambulance militaire, Sedan est assiégé, Reims menacé.
- Début août : Mère Marie-Eugénie part pour Lyon où elle apprend les premières défaites de la France. Bientôt Sedan est assiégé, Reims menacé. Elle revient à Paris pour disperser les sœurs et les mettre en sûreté, surtout le Noviciat. Elle organise les départs pour Poitiers, Lyon, Bordeaux, Nîmes, l'Angleterre, etc. Le Noviciat part pour Lyon.
- 26 août : Mère Marie-Eugénie quitte Paris, laissant une trentaine de sœurs avec mère Marie-Séraphine. Une ambulance est organisée au Petit Couvent.
- 31 août : Mère Marie-Eugénie est à Poitiers.
  - *2 septembre : Sedan capitule.*

---

65. Pour les événement de 1870, voir Origines IV Ch. IX-XIV.

- *3 septembre : La déchéance de l'Empereur est proclamée.*
- *4 septembre : La Troisième République est proclamée, avec un Gouvernement provisoire de Défense Nationale. L'invasion se poursuit.*
- 17 septembre : Mère Marie-Eugénie est à Bordeaux, d'où elle télégraphie à mère Thérèse-Emmanuel son approbation pour Sacconex, offert par monseigneur Mermillod pour le Noviciat dans son diocèse de Genève.
  - *19 septembre : Paris est assiégé.*
  - *20 septembre : L'armée italienne investit Rome.*

Pie IX se considère comme « prisonnier » au Vatican.

- 4 octobre : Mère Marie-Eugénie est à Nîmes, d'où elle fait un voyage à Nice.
- 5 novembre : Le père d'Alzon inaugure, pour les sœurs de Nîmes, une série de Conférences sur la vie religieuse. Il y en aura 53 jusqu'en mars 1871. Mère Marie-Eugénie y assiste.
- 21-27 novembre : Elle fait sa retraite.



*Auteuil, le 26 juin 1870<sup>66</sup>*

SUR L'AMOUR DANS LA CONGRÉGATION

En ce moment où nous sommes réunies en si grand nombre, il est nécessaire de resserrer plus étroitement entre nous les liens de la charité et de nous renouveler dans le zèle. Grâce à Dieu, nous avons toujours conservé dans la Congrégation cette affection vraie, sincère, les unes pour les autres, qui fait l'union intime des cœurs. Je dois recommander à toutes les Supérieures de veiller très particulièrement à ce que rien dans leurs maisons ne vienne blesser la charité qui doit régner entre les sœurs, qu'on ne s'y laisse jamais aller à des paroles blessantes, à des pensées malveillantes, à des jugements sévères, etc. qu'on ne porte atteinte à la charité en quoi que ce soit.

Mais pour que cette bienveillance, cette amitié s'établisse sur une base solide, il faut qu'elle soit fondée sur le zèle et sur toutes les qualités indiquées au long du chapitre de la Règle. Cette charité doit avoir un principe surnaturel, un but élevé, et être dégagée de l'affection naturelle des créatures.

Ce qui fait souvent la difficulté des âmes, c'est que leur zèle, leur empressement les porte à vouloir avoir ce qu'elles n'ont pas, à chercher leur réputation dans les choses qu'elles ne possèdent pas, et même parfois à paraître ce qu'elles ne sont pas.

Chacune, vous avez vos dons particuliers, vos biens particuliers dans la mesure qu'il a plu à Dieu de vous les départir : l'une a reçu plus de sagesse, l'autre plus de talents ou plus d'amabilité dans le caractère ou plus de fermeté dans la conduite ; une autre, une piété plus sensible,

---

66. Le 25 juin 1870, le troisième Chapitre Général s'est ouvert à Auteuil. Douze maisons y sont représentées par vingt-deux sœurs.

car je ne doute pas que toutes sans exception, vous n'ayez une part de vraie piété et de vertu. Eh bien ! mes chères filles, tous ces dons divins, tous ces biens doivent être donnés à Dieu et à la Congrégation, avec une abnégation et un amour généreux. Et croyez bien que ce qui est en moins dans nos âmes ne sera pas un empêchement au bien très grand que nous pouvons faire avec les dons que Dieu nous a départis.

Saint Paul dit quelque part : « Les astres ont des clartés diverses, toutes n'ont pas reçu le même éclat, la même force, autant il y a d'étoiles au ciel, autant il y a de grandeurs, de clartés diverses<sup>67</sup>. » On dit aussi que chaque feuille, parmi les innombrables espèces de plantes et d'arbres qui sont sur la terre, a sa forme distincte et particulière. De même pour les âmes, elles brillent diversement, elles ont une forme à elles ; elles n'ont pas reçu de Dieu des dons universels, mais chacune a la part qui lui suffit pour accomplir sa mission et rendre à Dieu la gloire qu'il en attend.

Ce qui est la vraie garde des talents que Dieu nous confie, c'est l'humilité. L'humilité qui sait se servir de ce que nous possédons, sans recherche inquiète de ce que nous n'avons pas. Et nous aurons assez fait pour Dieu, si sans perdre le temps à regarder à ce qui ne nous est pas donné, nous employons paisiblement et humblement le peu que nous avons reçu.

Il faut bien se le dire, mes sœurs, quand Dieu regarde sur cette terre, il y voit des péchés, beaucoup de péchés, et cela partout. Ce spectacle l'afflige, et il faut lui donner la consolation de voir aussi quelques petits coins de la terre où il se trouve des âmes qui le servent dans l'innocence, l'amour, le zèle de son service, dans une grande simplicité et une grande droiture. Par ces moyens, mes sœurs, vous arriverez ou vous tendrez à une parfaite charité. Ne perdez donc jamais cette affection, cette union de cœur qui vous rend si heureuses de vous retrouver ensemble, cette charité qui donne tant de liberté au cœur.



---

67. Rm 15, 40-41.

*Dimanche 28 août 1870*

RECOMMANDATIONS POUR LE TEMPS DE SIÈGE  
ET POUR LE SERVICE DES AMBULANCES

Mes chères sœurs,

C'est avec une peine bien vive que je suis obligée de vous quitter dans ce moment d'épreuves que je voudrais traverser avec vous, mais je dois pourvoir à la sûreté des sœurs qui sont éparpillées dans le monde et qui courent de plus grands dangers que vous, soit que nous soyons vaincus, soit que la révolution éclate après la victoire.

Si les Prussiens entrent dans la ville, on ne voit nulle part qu'ils aient insulté les religieuses. Au contraire, dans les couvents et les écoles et quand ils ont vu les élèves réunies autour de leurs maîtresses, ils ont fermé très soigneusement les portes en écrivant « école » pour indiquer aux leurs que la visite était faite et qu'il n'y avait pas à y revenir. Si au lieu de l'invasion ennemie, nous avons la révolution, les rouges se jetteront sur d'autres établissements au centre de Paris avant de vous troubler ici.

Cependant, mes chères sœurs, je sens que vous qui restez ici faites un acte de grand dévouement et de grand courage, dont Dieu et la Congrégation se souviendront. Ne craignez donc pas, petit troupeau, il ne vous arrivera rien que par la permission de Dieu, et ce qu'il permettra sera le mieux. Si un des généraux qui commandent nos armées a pu dire à ses soldats : « Pourquoi craignez-vous les balles, mes enfants, elles ne font que tuer », vous mes sœurs, pouvez-vous en avoir peur ?

Je vous laisse encore assez nombreuses pour continuer à dire le saint Office et pourvoir aux soins des blessés. Vous en aurez sûrement, et ils

seront votre protection vis-à-vis de Dieu aussi bien que des hommes. Je vous recommande très spécialement de les édifier. Étant un spectacle aux yeux de Dieu, des anges et des hommes, vous devez éviter toute dissipation, esprit-proprié, les petits tiraillements, le manque de tenue. Si rien ne fait une plus mauvaise impression sur les soldats que les aumôniers qui n'ont pas l'esprit et les manières propres à leur vocation, que serait-ce si ces défauts se remarquaient chez des religieuses ?



*Poitiers, jeudi 15 septembre 1870*

OCTAVE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Je n'ai rien à vous dire dont vous n'avez l'esprit rempli. En voyant les dangers qui menacent le Pape et l'Église, en voyant les maux qui pèsent sur la France, on sent combien Dieu est irrité et combien l'expiation qu'il demande doit être grande si on la mesure à l'étendue du châtement. Mais si peu de personnes dans le monde comprennent les droits de la justice de Dieu et savent s'incliner sous sa main qui frappe ! C'est donc aux âmes religieuses d'apaiser la colère de Dieu, de satisfaire à sa justice et d'attirer sur le monde sa miséricorde.

Les auteurs spirituels disent qu'une nation qui aurait de saints prêtres et de saints religieux échapperait aux grandes catastrophes parce qu'il y aurait toujours entre Dieu et elle des médiateurs capables d'apaiser la colère de Dieu.

Mais sommes-nous ce sel de la terre que nous devrions être ? Ce sel au contraire ne s'est-il pas affadi ? N'avons-nous pas mérité ce reproche de Notre-Seigneur dans l'Écriture : « Ces plaies, je les ai reçues dans la maison de ceux que j'aime<sup>68</sup>. » Il faut donc qu'en présence des sacrifices si grands qui s'accomplissent sous toutes les formes, vous cherchiez aussi quels sont les sacrifices que vous pouvez faire.

La prière peut beaucoup, mais il est des moments où elle ne suffit plus et où il faut y joindre la pénitence. Il en est peu d'entre vous qui puissiez faire de ces pénitences qui consistent en veilles, jeûnes,

---

68. Za 13, 6.

macérations. Mais entre toutes les pénitences il en est une que tout le monde peut offrir et qui est certainement une des plus agréables à Dieu, c'est la contrition du cœur. Tous nous avons péché et c'est par le regret de nos fautes personnelles, par la douleur de voir Dieu si offensé dans le monde, que nous toucherons le cœur de Dieu. Cette contrition du cœur nous portera à accepter avec amour et fidélité les choses qui nous coûtent. Les unes ont à immoler constamment leur orgueil, leur amour-propre, leurs petites susceptibilités, leur paresse, d'autres à oublier des choses pénibles, toutes enfin à recevoir les petits sacrifices de chaque jour comme venant de la main de Dieu. C'est là la vraie pénitence.

Ici, mes sœurs, vous devez particulièrement à Notre-Seigneur cette fidélité, car il n'est pas de maison qui soit entourée de plus de grâces. Notre-Seigneur lui-même sur son autel vous donne sans cesse, avec l'exemple de l'immolation, les grâces nécessaires pour l'accomplir. Sans cesse il prie sur l'autel, il s'immole, il s'anéantit. Vous ne faites pas un pas dans cette maison sans pouvoir vous dire que vous êtes sous son regard et sous sa protection. Si vous allez dans le jardin, vous jouissez d'une autre grande faveur, c'est d'être à deux pas du tombeau d'une des saintes les plus célèbres de la France<sup>69</sup>. Elle aussi a vécu en un temps de désordres et de calamités et au milieu de toutes les douleurs qu'elle a eu à supporter, elle a su plaire constamment à Notre-Seigneur. Demandez-lui la grâce de l'imiter dans sa fidélité. J'ai confiance que pendant ce temps de tribulations et de dispersions toutes les maisons vont se renouveler dans la ferveur afin que toutes nous soyons prêtes à répondre aux volontés de Dieu sur nous.

Qui sait, mes sœurs, si dans quelque temps nous ne serons pas obligées d'abandonner nos maisons de France et de chercher un refuge à l'étranger dans une ou deux de nos maisons. Les événements sont de nature à nous faire craindre l'exil et même le martyre, et il faut que nous acceptions d'avance tous les sacrifices que cet état de choses pourrait entraîner : pauvreté plus étroite, impossibilité de continuer nos œuvres.

---

69. Sainte Radegonde (vers 520-587), reine des Francs, fit bâtir à Poitiers le monastère de la Sainte Croix.

N'oublions pas que si la France a à subir des châtements pour ses infidélités, il n'y en a pas une d'entre nous qui ne puisse se dire qu'elle a contribué pour quelque chose à attirer la colère de Dieu et qui n'ait à faire son mea culpa. Toutes en effet nous avons à nous reprocher, sinon de grandes fautes, au moins des habitudes de fautes vénielles. C'est en combattant incessamment ces habitudes que nous contribuerons pour notre part à la réparation que Dieu exige du monde.

Je sais, mes sœurs, que depuis deux ans, cela a été une épreuve pour quelques-unes d'entre vous de n'avoir point de supérieure. Pendant longtemps, l'espoir de vous rendre une mère que vous aimiez m'a fait différer de vous en donner une autre. Lorsqu'il m'a été impossible de vous redonner mère Françoise-Eugénie j'ai voulu au moment du Chapitre vous donner sœur Madeleine-Eugénie.

J'avais besoin de consulter monseigneur Gay et maintenant que j'ai son avis, c'est en effet sœur Madeleine que je vous donne pour mère. Accueillez-la comme vous étant donnée par Dieu et avec la confiance que Notre-Seigneur vous fera par elle tout le bien qu'il veut vous faire. Laissez à ce sujet Notre-Seigneur disposer de vous comme il l'entend. On a remarqué qu'une personne qui nous a fait longtemps du bien n'était pas toujours appelée à nous en faire. Comptez donc beaucoup sur Notre-Seigneur. Laissez-le vous toucher de sa main divine comme il l'entendra. Cet abandon complet lui plaira et vous sanctifiera beaucoup.



*Nîmes, dimanche 9 octobre 1870<sup>70</sup>*

## DE L'ADORATION

Mes sœurs,

Je voudrais vous dire quelques mots de votre vie d'adoration. L'adoration fait partie de la vertu de religion que je ne vous expliquerai pas, vous savez toutes en quoi elle consiste. C'est cette grande dévotion à Dieu si méconnu dans le monde, et à laquelle toutes les autres doivent aboutir. C'est Dieu connu, Dieu servi et adoré, obéi, glorifié, Dieu centre et l'infinité des êtres convergeant autour de Lui.

Voyons, mes sœurs, si nous avons cette dévotion bien réglée, si Dieu est notre centre, s'il est le premier principe de nos actes, la fin, le but de nos pensées, de notre vie tout entière. Hélas ! combien souvent nous trouverons que nous nous sommes substituées à Dieu, que c'est nous qui nous plaçons au centre de notre vie et que nous ne considérons les événements que par rapport à nos intérêts sans y voir la volonté de Dieu. Examinons, mes sœurs, si nous avons cette vraie dévotion qui est la première de toutes les dévotions et si nous savons tout rapporter à Lui comme à notre vraie fin.

Cet oubli des droits de Dieu est presque général et c'est peut-être ce qui est pour nous la cause de tant de malheurs à présent. Mais pour nous qui sommes à Dieu en raison d'une considération spéciale, savons-nous l'adorer sans cesse et lui rendre en union avec son Fils le culte que nous lui devons ? Notre-Seigneur dans cette maison vous

---

70. Le 4 octobre, mère Marie-Eugénie est à Nîmes. Elle y séjournera huit mois durant la guerre, le siège de Paris et la Commune. Les sœurs ont gardé le résumé de ses Chapitres.



rappelle à chaque heure ce que Dieu mérite d'adoration, car au Saint Sacrement il n'est plus dans l'état de victime et de sacrifice comme il s'offre à la Messe, y représentant très réellement d'une manière non sanglante le sacrifice de la Croix. Lorsqu'il est exposé sur l'autel il est adoration, anéantissement devant la Majesté de son Père, il est supplication pour nous, il est notre prière et c'est en union à ses anéantissements, à ses adorations qu'il faut toujours prier.

Oh ! apprenons de Jésus au Saint Sacrement, à nous anéantir devant la majesté infinie de Dieu le Père. Alors notre vie sera paisible et douce, toujours abandonnée à la conduite de Dieu. Dieu est encore si peu dans notre vie. Combien d'occupations de nous-mêmes, de recherches de nos aises, et cependant nous sommes religieuses !

Et dans le monde, voyez comme Dieu est méconnu ! C'est au point que parler aux gens du monde du Ciel, de cette présence de Dieu sans fin, de Dieu aimé, adoré, glorifié en nous, Dieu enfin *tout* et nous abîmés, anéantis devant sa face, à peine s'ils vous comprendront. Dieu est tellement mis de côté qu'il n'existe en eux aucun désir. Le désir du Ciel, la pensée de louer Dieu éternellement dans le Ciel n'entre pour rien dans leur vie. Proposez à quelqu'un de passer vingt-quatre heures à penser au Ciel, à le désirer, il trouvera cela bien ennuyeux. Certes cela se comprend puisque Dieu entre si peu dans la vie de la plupart des gens du monde.

Et nous, mes sœurs ? Quelle place Dieu tient-il dans notre vie ? Lui rendons-nous ce que nous lui devons ? Quelle place a-t-il même dans nos peines ? Je ne parle pas de certaines douleurs légitimes comme la perte de ceux que nous aimons. La mort brise toujours nos cœurs parce qu'elle est une conséquence du péché, elle n'était pas dans le plan primitif de la création. Mais toutes ces petites peines qui viennent d'un travail qui nous coûte, d'une observation faite, etc., comme elles disparaîtraient si nous voyions avant tout Dieu et son bon plaisir. Comme nos susceptibilités s'évanouiraient si nous voyions dans nos sœurs des créatures appartenant à Dieu, consacrées à lui et ses Épouses et non comme devant servir à notre plaisir, à notre satisfaction, et de même des enfants et de toute personne.

Tâchons de comprendre cette première obligation de notre vie d'adoration et livrons-nous sans réserve à Jésus-Christ, comme il se livre à Dieu son Père.

*Nîmes, dimanche 16 octobre 1870*

DE L'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Les paroles de la Règle que vous venez d'entendre nous enseignent l'ordre que nous devons mettre dans notre âme en ce qui concerne notre perfection. Pour l'obéissance, nous la devons d'abord à Dieu dans son Vicaire. Voyez-vous, il faut l'ordre en toutes choses, et rien n'est plus difficile que de savoir bien mettre en tout ce qui constitue la vertu.

Dimanche dernier je vous parlais de la vertu de religion comme la plus nécessaire dans une maison d'adoration. Aujourd'hui je voudrais vous faire comprendre en quoi consiste l'ordre parfait par rapport à cette vertu.

C'est, mes sœurs, d'établir en nous le règne de Dieu, de mettre sa gloire en tête de tout, de n'agir que pour Dieu, de ne chercher que sa gloire en tout ce que nous faisons. Tout ceci est bien élémentaire, mais pourtant, si vous y faites attention, cela renferme le principe d'une grande perfection. Mais que nous l'oublions souvent dans la pratique, nous faisons passer notre gloire avant celle de Dieu. Que de murmures dans les peines, les difficultés de la vie ! Que de fois disons-nous : « Ce n'est pas juste. » Eh ! mes sœurs, Dieu est-il juste, ou le sommes-nous pour vouloir lui apprendre à l'être ?

Comme tout serait simplifié pour nous si nous rapportions tout à Dieu, si nous voyions sa volonté dans tout ce qui nous arrive. Alors nous supporterions dans un ordre véritable les changements de demeures, d'emplois, les peines à l'oraison, les difficultés de caractères,

les fatigues, les mépris que nous croyons quelquefois qu'on fait de nous, les préférences voulues de Dieu qu'il nous semble qu'on donne aux autres. Tout cela, Dieu le veut pour notre bien et nous pouvons l'y glorifier en adhérant à sa volonté sainte, mais nous ne mettons pas là notre perfection. Nous voulons bien être saintes, mais nous voulons surtout nous trouver telles, pouvoir nous dire : « Comme je suis humble, obéissante, comme j'accomplis ma Règle ! Je suis fille d'oraison, etc. »

Remarquez, mes sœurs, que ce que je veux surtout vous faire éviter ce sont ces retours et ces attentions continuelles sur soi-même. Nous ne trouvons pas cela dans les saints, nous les voyons au contraire s'étonner de la miséricorde de Dieu qui les supporte. Sainte Thérèse qui pense avoir si souvent mérité l'enfer, qui loin de s'étonner de ses faiblesses dit toujours : « Seigneur, voilà encore une fleur de mon jardin ! » Saint Philippe de Néri qui se croit capable des plus grandes fautes et prie Dieu chaque matin de le bien tenir pour qu'il n'y puisse pas tomber. Sainte Catherine de Sienne pensant que ses péchés seuls attirent les malheurs de Rome. Et c'est à la fin de leur vie, mes sœurs, que les saints pensaient et parlaient ainsi ! Ah ! c'est qu'ils avaient compris le Tout de Dieu et le néant de la créature.

Voyez-vous, mes sœurs, nous tenons d'Adam le désir de l'élévation, ce besoin d'agrandissement, cet amour-propre, ces concupiscences ! Et le travail de la vie religieuse tout entière, c'est de réagir contre les tendances corrompues de notre nature pour y mettre les pensées, les sentiments de la foi si opposés aux nôtres ! Et ne pensez pas que les saints fussent tristes de sentir leur faiblesse, c'est ce qui faisait leur grande joie au contraire de voir leur néant, parce que Dieu l'avait regardé ce néant, l'avait aimé dès l'éternité et attiré à Lui.

Tâchons de nous pénétrer de notre néant, disons-nous des servantes inutiles selon la parole de Notre-Seigneur : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles<sup>71</sup>. »

Dieu est si bon pour nous, il nous supporte malgré nos misères ! Eh bien, nous devrions non seulement nous supporter, mais nous réjouir

---

71. Lc 17, 10.

d'être peu de chose puisqu'Il le veut ainsi. Nous sommes imparfaites, nous faisons mal ce que l'on nous confie, nous sommes malades, incapables d'enseigner, faisant tout de travers, ne réussissant à rien. Eh bien, avec tout cela nous établirons le Règne de Dieu si au lieu de nous troubler, de nous affliger, nous nous réjouissons de notre bassesse et si nous nous contentons de n'être rien parce qu'il plaît à Dieu.

Voyez, dans les palais des grands de ce monde, que de serviteurs ! On met sa gloire à cela, il y en a bien dans le nombre deux ou trois qui rendent de vrais services au maître, mais combien d'autres qui ne sont là que pour voir passer les gens. Et pourtant, si peu occupés qu'ils soient, ils donnent de la gloire au maître, ils montrent ses livrées et forment sa maison !

Il en est de même pour nous. Toutes mauvaises que nous sommes, nous servons un grand Maître ; nous appartenons à Notre-Seigneur, nous portons ses livrées. Laissons-nous donc placer ici ou là, juger bonnes à rien, mettre de côté, employer à une chose qui nous plaît moins ou pas employer du tout, et réjouissons-nous encore de n'être rien dans sa maison, nous serons servantes inutiles, mais enfin nous serons ses servantes.

C'est de cette manière, mes sœurs, que nous aurons la paix, la paix qui ne consiste pas en une grande satisfaction de nous-mêmes, mais en un grand abandon à Dieu. Par là nous pratiquerons la vertu de religion, nous deviendrons de véritables adoratrices en esprit et en vérité comme Notre-Seigneur le dit à la Samaritaine : « Le temps vient où il n'y aura plus que des adorateurs en esprit et en vérité<sup>72</sup>. »

Devenons de vraies adoratrices, c'est-à-dire des âmes occupées de Dieu, cherchant avant tout sa gloire et sa volonté, se réjouissant d'être peu de chose puisqu'il le veut. Si, mes sœurs, nous nous efforçons ainsi chaque jour d'établir en nous le règne de Dieu, nous lui rendrons le culte d'adoration et nous nous rendrons dignes de la gloire qu'il nous promet. Nous l'aurons servi, bien mal sans doute, bien imparfaitement, mais enfin nous l'aurons servi.



---

72. Jn 4, 23.

*Nîmes, dimanche 6 novembre 1870*

QUELQUES CONSEILS PRATIQUES

Mes chères filles,

Je ne vous ferai pas aujourd'hui des considérations suivies sur les devoirs de la vie religieuse, j'entrerai seulement dans plusieurs points de détails, mais détails bien pratiques et qu'on oublie trop souvent.

La vie religieuse est une vie de dévouement, d'abnégation et il y faut sans cesse réagir contre la paresse qui ne sait pas se dévouer et la fantaisie, le goût, l'humeur qui ne cherchent que ce qui plaît. Sous prétexte de se rendre utile, on choisit souvent l'étude des choses pour lesquelles on a un goût particulier, où l'on pense réussir à son honneur : ceci est un travers que je veux vous faire remarquer. Je vous disais il y a quelque temps que l'ordre parfait, c'est de placer Dieu comme centre de tout, comme le principe et le but de notre vie et de tout rapporter à Lui. Eh bien, dans le défaut que je vous signale, voyez combien nous mettons Dieu de côté pour ne rechercher que nos satisfactions, nos goûts, notre honneur, sans consulter l'obéissance, règle toujours sûre du bon plaisir de Dieu.

Combien je voudrais, mes sœurs, que toutes, je dis toutes, car cela regarde aussi bien la dernière postulante converse que la première sœur de chœur de la communauté, que toutes nous cherchions dans l'emploi de notre temps, non ce qui nous plaît le plus, mais ce qui nous met dans la possibilité de rendre le plus de services et d'être le plus dévouées à l'œuvre générale. Je n'admets pas qu'une sœur ne sache pas

coudre, se servir, servir ses sœurs. Il faudrait que chacune puisse se rendre capable de remplir les emplois les plus humbles d'une maison, être robrière, dépenrière, infirmière, réfectorière, etc. Si elle n'en a pas la charge, qu'au moins elle en ait la capacité. Que la pente de son cœur soit de préférence pour les emplois les plus humbles, les plus bas. Tous les maîtres de la vie spirituelle s'accordent à dire que c'est un désir qu'on peut toujours conserver sans nuire en rien à la perfection.

Voilà, mes sœurs, ce que je voulais vous dire. Ces considérations sont toutes pratiques et trouvent leur application tous les jours. Toutes nous pouvons rendre service ou être appelées à quelque occupation, humble en elle-même, mais grande devant Dieu parce que vous vous serez moins recherchées vous-mêmes et que vous aurez voulu la volonté de Dieu.



*Nîmes, dimanche 13 novembre 1870*

SUR LA PAROLE DE DIEU

Mes chères filles,

La parole de Dieu vous est adressée avec une telle abondance par le père d'Alzon que je crois à propos de vous dire quelques mots aujourd'hui sur la manière d'écouter et de recevoir cette parole de Dieu qui n'est autre que son Verbe éternel.

Saint Augustin dit que Dieu se communique aux âmes par la communion et par la Sainte Écriture et toutes vous savez ce passage de l'Imitation : « Seigneur je vous rends grâces de ce que, afin de manifester votre amour au monde, vous avez préparé deux tables : l'une, la table de l'autel sacré sur laquelle repose un pain sanctifié c'est-à-dire le corps, le sang précieux, l'âme, la divinité de Jésus-Christ ; l'autre, la table de la Loi divine qui contient la doctrine sainte. »

La parole qui vous est adressée chaque jour, mes chères filles, avec tant de zèle est bien cette doctrine sainte toute puisée dans l'Évangile et les Épîtres de saint Paul. C'est une parole très simple, très sûre et si éminemment catholique ! En outre la forme en est évidemment agréable, mais n'eût-elle pas ce charme, elle serait toujours la parole de Dieu et digne encore de tous nos respects. Bien des savants parmi ceux qui n'ont pas la foi ne trouvent aucune beauté dans la Sainte Écriture, sa sublime simplicité les choque et ils lui préfèrent de beaucoup les poètes païens, Virgile par exemple. Monsieur Renan trouve insignifiant le premier chapitre de saint Luc et dit qu'il est à retrancher d'un bout à l'autre.

Pour moi j'avoue que cela me surpasse, car je ne trouve rien de beau comme la Sainte Écriture. En lisant certains passages dans le Bréviaire, le Livre des Macchabées entre autres, je reste souvent saisie d'admiration devant cette magnificence, il y a des pages d'une beauté vraiment étourdissante ! Les incrédules n'y peuvent pas voir ces beautés que Dieu nous donne d'y trouver parce que nous sommes chrétiennes. Prenons garde cependant, mes chères filles, d'écouter la parole de Dieu pour le goût que nous pouvons y trouver. Il faut que la parole éclaire l'intelligence, mais il faut aussi qu'elle touche le cœur si nous voulons en tirer profit pour notre vie et notre avancement.

Cette parole est toute puissante, c'est elle qui fait les saints. Voyez saint Antoine, il entend lire dans une église ce passage : « Allez, vendez tout<sup>73</sup> » et il s'enfonce dans le désert et c'est cette parole prise à la lettre et réalisée qui l'a rendu un si grand saint. De même pour saint François d'Assise. Madame Acarie dit avoir eu le cœur traversé de part en part par ces seuls mots : « Trop avare est celui à qui Dieu ne suffit pas ! » Parole qui n'est pas dans l'Écriture, il est vrai, mais que son esprit anime. Je pourrais vous citer bien d'autres exemples, je vous renvoie aux vies des saints que vous avez lues ; voyez l'influence d'une parole de Dieu sur toute leur vie ! Vous trouverez toujours qu'une de ces paroles a été le point de départ de leur sainteté.

Pour nous, mes chères sœurs, qui sommes nourries continuellement de cette divine parole et qui avons une grâce particulière pour l'aimer, nous devons nous efforcer de mettre en pratique dans notre vie toutes les leçons qu'elle renferme. Mais je tiens à vous signaler deux obstacles que nous apportons à l'action de cette parole : c'est d'abord l'amour-propre, l'estime que nous avons de nous-mêmes. Nous entendons parler de la perfection et aussitôt nous nous disons : « Oui, je veux m'élever à ces hauteurs. » Prenons garde : avant d'édifier, il faut détruire les obstacles, nos défauts et cela nous plaît moins ; c'est que l'homme, dit monsieur de Maistre, a l'amour du revêtement et qu'il hait le dépouillement, le retranchement ! La parole de Jésus-Christ dans l'Évangile est formelle cependant : « Si le grain de froment ne tombe en terre et s'il ne pourrit, il ne porte pas de fruits<sup>74</sup>. »

---

73. Mt 19, 21.

74. Jn 12, 24.



Le second obstacle, c'est l'illusion. Illusion quant aux défauts que nous avons et aux vertus que nous croyons avoir. Fait-on le portrait d'un défaut, aussitôt nous disons que cela ne nous regarde pas. Comment pourrais-je avoir une pareille idée ? J'en suis bien incapable, et on oublie de descendre dans son cœur pour voir ce qu'il y a à corriger, à redresser. Quant aux vertus, chacun croit avoir son petit mérite, son talent, un bon jugement de l'esprit, des moyens, de la bonté, des égards, de la délicatesse et l'on voudrait que les autres reconnaissent en nous ces bonnes qualités. Et souvent au lieu de ces vertus que nous croyons posséder, elles ne voient en nous que les défauts contraires. Je me suis amusée à voir quelquefois comment des personnes qui se connaissaient bien peu acceptaient très volontiers d'avoir les vertus qu'on voulait bien leur attribuer, mais repoussaient absolument leurs défauts, cependant fort visibles, même après que la politesse, en les leur présentant, les avait diminués de beaucoup.

Croyez-moi, mes chères sœurs, estimez que vous valez peu de chose et que les vertus vous manquent. On ne peut pas toujours dire à une fille qu'elle a la tête faible, peu de talents, un petit esprit, un jugement médiocre, une intelligence fort étroite. Ces choses sont désagréables à dire et ne seraient pas toujours utiles. On ne peut ajouter un jardin à son jardin.

Croyez-moi, mes chères filles, ne vous appuyez pas sur vos qualités naturelles, sur vos vertus réelles ou supposées. Si vous en avez, Dieu les voit, cela suffit. Pour nous, nous ne devons voir que nos défauts pour les corriger.



*Nîmes, dimanche 20 novembre 1870*

SUR LA COMMUNION ET L'ADORATION

Mes chères filles,

Je voudrais vous dire comment nous devons recevoir les grâces de Dieu toujours si abondantes pour nous et en cette maison plus qu'en aucune autre. Je vous ai dit dernièrement avec quel amour, quel respect il faut recevoir la parole de Dieu qui est son Verbe se communiquant à notre intelligence, l'éclairant de sa lumière, ce Verbe qui illumine tout homme venant dans le monde.

Aujourd'hui, c'est plus particulièrement de la sainte Communion et de l'exposition du Saint Sacrement que je veux vous parler, et de la nécessité de renouveler souvent sa ferveur dans les exercices ordinaires, mais surtout dans ces deux actes à cause de leur sainteté plus grande. Nous vivons dans l'abondance des grâces de Dieu et il est à craindre que nous les recevions quelquefois avec routine et par habitude. Nous ne saurions trop, pour éviter cet écueil, nous ressouvenir de la grandeur du don que Dieu nous fait dans l'Eucharistie.

Pensez combien d'âmes qui, aimant Dieu de tout leur cœur, ne peuvent communier que rarement. Voyez la Bienheureuse Marie Égyptienne qui ne sort qu'une fois chaque année du désert pour recevoir des mains du prêtre Zozime le Corps du Seigneur et qui s'y prépare d'une année à l'autre par une vie toute de prière et de pénitence. Voyez ce que les Jésuites de la réduction du Paraguay exigeaient des indigènes avant de les admettre à la participation de l'Eucharistie et comme ceux-ci comptaient pour rien les plus rudes épreuves lorsqu'il leur était donné enfin de recevoir le Pain des Anges.

Nous, mes sœurs, qui avons le bonheur de communier trois ou quatre fois chaque semaine et quelquefois plus souvent, quelle préparation y apportons-nous, quelle attention, quelle ferveur ? Il faut souvent nous renouveler dans la grandeur de cette grâce. Pensez à la préparation que vous avez apportée à la réception de ce Pain à telle époque de votre vie, votre première Communion ou d'autres jours solennels dont vous conservez le plus de souvenirs, et chaque fois, il faudrait que les pensées de la foi que nous excitons en nous à ces moments dont je vous parle, redevinssent aussi vives et aussi fortes.

La Communion doit nous sanctifier. Notre-Seigneur s'y donne à vous tout entier ; sa chair, son sang deviennent notre aliment. Il faut que cette céleste nourriture transforme notre âme et même notre corps, qu'elle ait une influence de paix, de recueillement, de modestie, de pureté sur tout notre être et lui imprime ce je ne sais quoi qui distingue la vierge chrétienne.

La Communion dépose en nos corps un germe de la résurrection et de la gloire future. Notre-Seigneur l'a dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, je le ressusciterai au dernier jour<sup>75</sup>. »

Enfin elle communique à votre corps la force nécessaire pour résister. C'est ce Pain des Anges qui donnait aux martyrs la force de supporter de si terribles tourments pour l'amour de Celui qu'ils portaient dans leur cœur. Vous n'avez pas de martyre à subir, mais vous avez des épreuves, des fatigues, des contradictions. Que la Communion soit toujours votre force. Les saints Pères comparent l'union si intime que vous contractez avec Notre-Seigneur dans la Communion à celle de deux morceaux de cire fondus ensemble et qu'on ne distingue plus l'un de l'autre. De là en effet le nom de chrétien, un autre Christ, de religieux, c'est-à-dire un être tout entier voué à Dieu, consacré à son service, devenu une chose sainte comme un calice.

Que ne fera pas Jésus-Christ dans votre âme, mes chères sœurs. Il n'est pas seulement la lumière de votre intelligence, la nourriture de votre âme, il en devient l'hôte béni, l'habitant et c'est une des raisons qui nous empêchent de désirer les visions, les faveurs extraordinaires.

---

75. Jn 6, 54.

La Communion est une grâce vingt fois préférable à une vision. Si l'Enfant Jésus était déposé pour quelques instants dans vos bras, vous seriez certainement très heureuses, mais nous devons l'être bien plus de le recevoir dans notre cœur, parce qu'il y a là une véritable union. Et voyez en passant comme l'Église donne à ses enfants ce qu'elle a de meilleur : d'autres dons particuliers sont faits à quelques-uns, mais ce qui est le plus excellent, le plus substantiel est le partage de tous.

Il est une autre grande grâce dont vous êtes favorisées, je veux dire l'Adoration et la présence continuelle de Notre-Seigneur. Ne nous habituons pas, ne nous familiarisons pas à cette présence de Jésus-Christ au milieu de nous. Souvenez-vous, lorsque vous étiez dans le monde et qu'il vous était donné d'aller adorer Notre-Seigneur dans une chapelle où il était exposé, comme vous étiez heureuses. Quelle fête c'était pour vous, mais cela ne se renouvelait que trois ou quatre fois chaque année. Ici, c'est tous les jours que vous avez ce bonheur. Notre-Seigneur veut faire une fête de tous les jours de votre vie, tâchez de votre côté de faire de tous vos jours une fête à Dieu. Il y a une parole des psaumes qui m'a toujours profondément touchée, c'est celle-ci : « Le reste de vos pensées est un festin au Seigneur ».

Oui, mes chères filles, Dieu fait ses délices des restes que nous lui donnons ! Quand nous avons eu l'esprit absorbé dans les distractions, les préoccupations des riens du monde, si nous nous tournons un instant vers Dieu, il se contente de ce reste ! Au lieu du reste, donnons-lui tout. Tenez-vous proches de lui dans vos travaux, promettez-vous comme un bonheur d'aller bientôt l'adorer, ne laissez pas un instant sa présence.

Un saint prêtre<sup>76</sup> me disait que lorsqu'il entrait dans une église, il était tellement saisi de la présence de Dieu qu'il lui semblait qu'on le touchait à l'épaule et qu'une voix lui disait : « Il est là. » Il est là, mes sœurs, Celui qui est tout pour vous, le Père, le Maître, l'Époux, Celui de qui vous venez et à qui vous allez. Il est là, adorez-le, bénissez-le de vouloir bien habiter avec vous tous les jours de votre vie. Rien n'est sûr comme cette présence de Jésus-Christ au tabernacle.

---

76. Dans une conversation, le 30 avril 1881, mère Marie-Eugénie nomme l'abbé Combalot : « Il disait que, quand il entrait dans une église, il sentait la présence de Dieu comme si on le prenait par le bras ». MO1 I.

Peut-être parmi vous en est-il une qui a l'oraison de quiétude, mais aussi peut-être ne l'a-t-elle pas. Une autre croit avoir une vertu, elle se trompe. Elle se dit : « Je suis obéissante » parce que faisant assez ordinairement ce qu'on lui commande, elle croit être arrivée à la perfection de la vertu d'obéissance. Mais, outre que la vertu d'obéissance a beaucoup plus d'extension que le vœu, peut-être cette sœur n'est-elle que très médiocrement obéissante, et souvent j'ai vu des filles d'obéissance en manquer à un moment donné faute d'avoir assez veillé sur elles. Ne comptons pas sur nos vertus, même lorsque nous aurons des raisons de penser que nous en avons acquis les habitudes ; appuyons-nous sur la grâce de Jésus-Christ, sur l'union de notre prière à la sienne au très Saint Sacrement.

Dans les moments où l'Église a besoin d'un secours plus grand, quand elle veut crier vers le Seigneur pour l'apaisement d'un fléau ou d'une calamité, elle prend Jésus-Christ dans son Tabernacle, elle l'expose sur l'autel. De même pour réparer les offenses des pécheurs, elle a établi l'Adoration des Quarante Heures avant l'entrée en Carême. Jésus-Christ exposé, c'est la ressource suprême de l'Église, les prières unies à celle de Jésus-Christ montent alors toutes-puissantes vers Dieu dans le ciel, elles apaisent sa justice et attirent sa miséricorde sur l'Église et les lieux favorisés de cette grâce. Estimez donc, mes chères filles, cette grâce qui est la vôtre.

Ici je m'adresse plus particulièrement aux sœurs de ce Prieuré de Nîmes. Plus que toutes les autres religieuses de la Congrégation, vous devez vous pénétrer de cette présence habituelle de Dieu parmi vous. Vous devez être plus filles d'oraison et de prière à cause de cette faveur spéciale que vous avez d'être placées dans une maison où Jésus-Christ vous associe à Lui pour adorer continuellement son Père<sup>77</sup>.



---

77. À cette époque, l'adoration du Saint Sacrement exposé n'existe pas encore dans toutes les maisons ; elle sera accordée à des dates différentes par l'autorité ecclésiastique des lieux, avant d'être approuvée définitivement par Rome dans les Constitutions de 1888.

*Nîmes, dimanche 17 décembre 1870*

SUR LA CHARITÉ

Mes chères filles,

Je voudrais rappeler à votre attention une parole de la Règle de Saint Augustin sur laquelle on passe trop facilement, peut-être ne me reviendra-t-elle pas exactement. C'est lorsque, commentant ce passage de Saint Paul : « La charité ne cherche pas ce qui est à elle<sup>78</sup> », il dit ce mot si joliment exprimé : « Qu'en toutes les choses dont se sert la transitoire nécessité, on voie surtout exceller la permanente charité. »

Il me semble que ces paroles de saint Augustin adressées à des femmes de l'Orient ont pour nous une très grande portée et embrassent pour ainsi dire toute la perfection de nos rapports avec le prochain. La charité est la reine des vertus, elle seule est permanente. Tandis que ce qui se fait en vue des nécessités journalières est transitoire comme ces nécessités elles-mêmes. « La charité ne passe pas, elle demeure pour toujours<sup>79</sup> », dit saint Paul. Elle donne une consistance divine aux œuvres qu'elle anime et les fruits qu'elle produit demeurent aussi pour l'éternité.

Je voudrais vous faire voir la nécessité de relever par le surnaturel les actions les plus viles, les plus basses en apparence. Le repas qu'on a fait hier ne sert pas pour aujourd'hui, je dirais de même du vêtement et d'une foule de choses que nous devons accomplir. Tout cela est la transitoire nécessité, et que nous reste-t-il pour l'éternité de ce temps passé autour de nous, à moins que le motif de la charité ne l'élève à

---

78. 2 Cor 13, 5.

79. 2 Cor 13, 8.

l'ordre surnaturel où tout devient méritoire. C'est pour cette raison que je n'ai jamais voulu que l'on donnât trop de temps aux soins du corps, que l'on traînât en se levant, en se couchant. Que nous reste-t-il de tout ce temps ? Rien, si ce n'est les quelques prières dont nous aurons accompagné ces actions. Mais il est difficile qu'une sœur tout absorbée à soigner sa personne puisse en même temps s'occuper de Dieu.

Saint Paul dit : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu<sup>80</sup>. » C'était l'étude des saints de relever ainsi par le motif de l'amour de Dieu et du prochain leurs actions les plus ordinaires. Saint Liguori, le bon, le doux saint Liguori avait fait le vœu très parfait de ne jamais perdre une minute, aussi se faisait-il faire la lecture même pendant le repas. Devenu évêque, sa porte était ouverte à tous, mais son lecteur avait ordre de continuer à lire pendant qu'il recevait ses visiteurs. Vous jugez s'il fallait avoir des choses utiles à lui dire pour oser l'interrompre pendant sa lecture.

La charité est permanente, elle ne cherche pas ce qui est à elle. À cela vous verrez, mes chères sœurs, si vous avez vraiment la charité, si vous êtes prêtes à vous sacrifier pour vos sœurs. Il me semble que c'est la matière d'un examen très utile. Est-ce que je cherche mon intérêt, ma satisfaction, ou suis-je occupée à procurer le bien, l'utilité, l'agrément de mes sœurs ? Il y a certaines sœurs qui cherchent peu l'utilité générale, ce qui est l'intérêt de la communauté, et qui s'attachent à telle occupation, telle étude : « Cela me plaît, cela m'est agréable, cela me va. » Elles veulent passer leur temps à telle étude parce qu'elles y trouvent leur satisfaction, elles veulent se développer, ajouter à leur capacité des perfections qui leur manquent. « Ma sœur une telle lit tel livre, apprend telle chose, pourquoi ne liris-je pas, n'apprendrais-je pas comme elle, mon intelligence est aussi distinguée que la sienne » et on ne songe pas que jamais cela ne sera utile à rien ni à personne... Que tout cela est éloigné de la charité qui ne cherche pas ce qui est à elle !

Mes sœurs, si nous faisons le bilan de nos pensées pendant une journée seulement, nous aurions grand sujet de nous humilier en voyant combien nous sommes occupées de nous-mêmes, et si peu des

---

80. 1 Cor 10, 31.

autres et de Dieu. Et pourtant, aimer Dieu plus que soi et le prochain comme soi-même, c'est le premier commandement, c'est la loi absolue, même dans l'Ancien Testament. Notre-Seigneur va plus loin, il dit à ce moment suprême après la Cène : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime<sup>81</sup>. » C'est ainsi qu'il nous a aimés plus que lui-même puisqu'il est mort pour nous sauver, et il est notre modèle.

Je sais que c'est le conseil, mais nous sommes religieuses, mes sœurs, et par conséquent toutes tenues à pratiquer ces conseils. Nous sommes consacrées à Dieu, toutes nos pensées, toutes nos affections devraient aller à lui. Hélas ! voyez où vont vos pensées ! Les 9/10 vous concernent ; même dans un état de perfection, c'est à peine si 1/10 est réservé à Dieu. Et après Dieu, le prochain n'y a-t-il pas droit ? Je crois qu'il y a là bien à redresser et que le prochain entre pour trop peu dans notre vie. En une seule chose il est permis de penser à soi d'abord, c'est lorsqu'il s'agit d'acquérir la vertu. Et encore saint François de Sales dit à ce sujet que la vertu étant le plus grand des biens, nous devons désirer à notre prochain plus de vertu qu'à nous, et pour les occasions de la pratiquer, ne pas vouloir tout faire et céder la place aux autres, non bien entendu qu'il faille sous prétexte de charité laisser faire à nos sœurs une chose plus pénible pour augmenter leur mérite.

« La charité ne cherche pas ce qui est à elle...<sup>82</sup> » Cela veut dire qu'il faudrait mettre le prochain avant soi en toutes choses, et sincèrement le faisons-nous ? Nous arrive-t-il de nous préoccuper des autres plus que de nous-mêmes ? C'est à cela que vous jugerez sûrement des progrès que vous aurez faits dans la perfection. Je me suis amusée plus d'une fois à propos du point d'honneur à examiner combien la mesure dont on se sert pour soi est différente de celle dont on use pour le prochain.

Êtes-vous aussi en peine d'une observation qu'on fait à votre sœur que si on vous l'eût faite à vous ? Notre Mère ne m'a pas regardée... Mais avez-vous cherché à savoir combien de sœurs de la maison elle n'a pas plus regardées que vous ? Souffrez-vous de ce qu'elle n'emploie

---

81. Jn 15, 13.

82. 1 Co 13, 5.



pas telle sœur qu'elle semble laisser de côté ? Vous êtes privée d'un secours, d'une instruction, pensez-vous que telle sœur souffrante est privée plus et plus souvent que vous et dites-vous par exemple : « sœur M. Antonia et moi sommes privées de cette grâce », et vous arrive-t-il de gémir plus sur sa destinée que sur la vôtre ?

Je vous assure, mes sœurs, que tout serait bien simplifié si vous saviez un peu plus mettre le prochain à votre place. Je vous disais en commençant que saint Augustin s'adressait à des religieuses orientales beaucoup plus restreintes que nous dans la vie matérielle et qui n'avaient aucun devoir de culture intellectuelle pour la charité. Il insiste sur le détachement et en effet il est connu que moins on possède, plus on tient à ce qu'on a et c'est plus excusable en un sens, car il faut bien le nécessaire.

Pour nous qui ne sommes pas dans ce cas, je n'insiste pas plus sur le détachement des choses dont nous nous servons et je viens à une question de détail qui a son utilité dans la maison. Je n'admets pas, mes sœurs, qu'on ne soit pas toujours disposée à éplucher des légumes et qu'il y ait un âge, un emploi où, étant arrivée, on se croie assez personnage pour être dispensée d'éplucher des carottes ! Vous direz peut-être que je ne le fais pas. Mes sœurs, j'espère bien qu'un temps viendra, lorsque je serai plus âgée et déchargée de mon fardeau, où j'aurai cette satisfaction d'éplucher des légumes et d'employer à cela les forces qui me resteront !

Je dois dire que quelques-unes d'entre vous s'occupant continuellement à servir leurs sœurs dans les emplois humbles excéderaient peut-être en ne donnant plus assez de temps à l'étude et cela est à corriger. Mais je souhaite que le temps nécessaire donné aux devoirs d'emplois et d'études, les sœurs soient toujours prêtes à aider les sœurs converses à éplucher les légumes, essuyer la vaisselle, mais bien entendu dans la mesure de l'obéissance et pas en dehors de là.

Vous savez toutes comme sœur Marie-Catherine a travaillé tant qu'elle a pu le faire et jusque dans sa dernière maladie. C'était une chose touchante lorsque, ne pouvant plus bouger ni se dévouer à tous à toute heure du jour, de la nuit, je la trouvais souvent épluchant des légumes qu'elle se faisait monter de la cuisine pour aider encore les sœurs en ce qu'elle pouvait. À l'ombre de ces vertus basses et humbles

qu'elle a tant aimées ont germé et se sont développées ces grandes vertus qui ont brillé en elle à ses derniers moments, cette force, cette paix, cet abandon ! Profitons des grands exemples qu'elle nous a laissés, imitons-la dans sa charité, son humilité et nous partagerons son éternelle récompense dans le ciel.



*Nice, 1870, sans date précise*

AUX SŒURS MALADES,  
SUR LES VERTUS À PRATIQUER

Mes sœurs,

Je suis heureuse de vous trouver réunies aujourd'hui pour parler un peu ensemble des vertus que vous pouvez pratiquer dans ce lieu de solitude et de repos où vous êtes en ce moment. Une des choses qu'on reproche assez souvent aux communautés vouées aux œuvres extérieures, c'est que dans la multitude des emplois l'âme néglige le soin de s'unir à Dieu et a moins de temps pour se recueillir. Ici, mes sœurs, où vous n'avez rien à faire avec le prochain, vous devriez profiter du repos qui vous est donné et de l'absence de toute œuvre extérieure pour vous tenir plus près de Notre-Seigneur et avancer dans son amour. Et d'abord, vous vous unissez à Lui en acceptant tout de sa main, ce repos forcé qui est quelquefois pénible et la maladie qui est une grâce dont il faut grandement remercier Dieu.

Je ne sais pas si vous avez remarqué que presque toutes les saintes canonisées ont été pendant leur vie, affligées de longues et cruelles maladies. Prenez sainte Claire qui a été si longtemps clouée sur son lit, sainte Thérèse qui était aussi obligée à tant de soins à cause de sa santé. Ce qu'il y a de remarquable, c'est dans le temps où elles étaient malades et forcées aux soins les plus assujettissants que Notre-Seigneur les a favorisées de grâces plus particulières. Ainsi, c'est dans un voyage que Thérèse faisait pour sa santé qu'elle conçut l'idée d'établir l'oraison mentale dans les monastères, ce qui auparavant n'était pas un point de règle dans les couvents. Je ne vous parlerai pas de sainte Lidwine qui est restée trente-trois ans malade, sainte

Chantal qui a aussi tant souffert pendant sa vie, sainte Catherine de Sienne. Enfin, je n'en finirais pas si je voulais vous nommer toutes les grandes saintes que Dieu s'est plu à sanctifier dans la maladie. Il faut donc, mes sœurs, l'accepter comme une grâce de choix et souffrir aussi l'inaction à laquelle elle vous oblige.

Voyez-vous, mes filles, il y a des personnes qui croient ne valoir que par ce qu'elles font, elles ont bien tort, et si vous en voulez une preuve, confrontez la vie de la sainte Vierge qui est la plus parfaite des créatures. Dites-moi où sont les œuvres éclatantes, les fondations, les travaux importants de la sainte Vierge. Elle vivait paisiblement dans le temple, partageant ses jours entre la prière et un humble travail des mains. Elle ne lisait, je pense, que l'Ancien Testament, car en ce temps, les livres étaient rares ; puis elle apprenait à filer et à broder pour le service du temple. Rien de plus simple en apparence ! N'était-ce pas une vie bien ordinaire ? Et cependant, ses moindres actes partaient du sommet de la plus haute perfection.

Pour vous, mes sœurs, il faut savoir vous contenter à son exemple d'actions humbles et ordinaires. Je voudrais que la devise de l'Assomption (Dieu seul) devînt tout particulièrement la vôtre ici. Je ne sais pourquoi nous avons pris cette devise<sup>83</sup>, mais Dieu a ses desseins en toutes choses et nous mettons toujours : D.S. en tête de nos lettres. C'est qu'en effet le mystère de l'Assomption est par excellence celui de Dieu seul. C'est vers Dieu seul que la sainte Vierge s'élève en ce mystère et c'est par la puissance de Dieu seul qu'elle est élevée au ciel.

Je voudrais que de cette petite maison où vous n'avez qu'à servir Notre-Seigneur et à l'aimer, vos âmes s'appliquent à être tout particulièrement filles de Dieu seul, et ce serait une grande consolation pour moi. Unissez-vous à Dieu seul et sachez « ne rien faire », mes chères filles, pour expier cet amour effréné d'activité dont Dieu est tant offensé de nos jours. Quand je dis : « ne rien faire », j'entends, comprenez-le bien, ne pas sortir du cercle que l'obéissance vous a tracé

---

83. Dans les Origines, Vol. I, chap. I, il est écrit que l'abbé Combalot, encore séminariste, avait été frappé par ces mots répétés longuement par un prêtre au moment de sa mort. « Lorsqu'il eut la pensée de fonder une Congrégation religieuse destinée à travailler à la gloire de Dieu, il ne trouva pas de plus belle devise à lui donner que ces simples mots : *Dieu seul*. C'est de monsieur l'abbé Combalot que Notre Mère tenait ces détails ».

à cause de votre faiblesse, car il est certain que vous devez toujours travailler à vous sanctifier et à vous unir à Dieu par la pratique continuelle des vertus.

La première doit être pour vous la charité qui est la plus excellente de toutes. Sainte Jeanne de Chantal voulant dépeindre saint François de Sales disait que Dieu avait mis dans l'âme de son Bienheureux Père une parfaite charité autour de laquelle se trouvaient rangées, dans un ordre parfait, toutes les autres vertus. J'ai toujours trouvé ce portrait de l'âme de saint François de Sales le meilleur modèle de ce que doit être une âme qui aspire à la perfection. Il faut donc avoir la charité au centre de l'âme et que les autres vertus s'établissent autour de ce centre. Vous savez du reste que c'est le premier point de la Règle de saint Augustin : « Avant toutes choses, que Dieu soit aimé, puis le prochain, car ces commandements nous ont été principalement donnés. »

Après la charité nous placerons tout de suite l'humilité que Notre-Seigneur a si particulièrement ordonnée disant : « Apprenez de moi », non à créer le monde ou à faire les cieux, mais « que je suis doux et humble de cœur<sup>84</sup>. » C'est là le grand modèle que nous sommes appelées à suivre et à imiter, un Dieu doux et humble de cœur. Si nous sommes humbles, nous serons douces et la douceur nous facilitera l'humilité. Voyez-vous, mes chères filles, l'amour-propre est le grand ennemi de l'âme, malheureusement nous en avons toutes et il s'agit de la combattre.

Comme filles de saint Augustin, nous devrions aimer tout particulièrement l'humilité. Il en parle avec beaucoup d'intérêt dans une de ses lettres dont le père d'Alzon m'a garanti l'authenticité. Le saint dit donc de Démosthène à qui on demandait un jour la première qualité oratoire : « l'action » répondit-il ; « et la seconde ? : l'action ; et la troisième ? : l'action, encore l'action. » « Et moi, reprend saint Augustin, si vous me demandez quel est le premier moyen d'arriver à la perfection, je vous dirai : l'humilité ; et le second ? l'humilité ; et le troisième ? encore et toujours l'humilité. » Vous voyez, mes sœurs, quel cas les saints faisaient de cette noble vertu et Notre-Seigneur nous

---

84. Mt 11, 28.

la donne comme étant la vertu de son divin Cœur, celle qu'il aime avec prédilection.

L'obéissance viendra ensuite, et elle est d'une importance capitale pour nous religieuses, puisqu'elle est l'objet d'un vœu. Je pourrais dire qu'elle découle de l'humilité comme de source, car une âme humble est facilement obéissante.

Je n'en finirais pas, si je voulais vous parler de toutes les vertus d'une âme vraiment religieuse. Mais je ne terminerai pas sans vous dire quelques mots de la confiance en Dieu qu'on est peu habitué, dans le monde, à regarder comme une vertu et qui demande cependant des efforts de notre part et est assez rare dans le temps où nous sommes.

Je résumerai la confiance dans ces paroles : « Tout donner à Dieu et tout en attendre. » Demandez tout à Dieu, mes sœurs. Si vous avez besoin d'un morceau de pain, demandez-lui un morceau de pain ; d'un confesseur, d'un secours spirituel, demandez-le. Il vous le donnera dans le temps convenable ou y suppléera par quelque chose de meilleur pour votre âme ; d'un rayon de soleil, demandez-le à Dieu, il saura vous le donner. Allez à lui, comme un enfant à sa mère et ne craignez pas de tout lui demander, persuadées qu'Il vous donnera ce qu'il vous faut, à l'heure convenable. Pourvu que vous lui donniez tout, vous avez droit de tout attendre.

Un mot aussi de la présence de Dieu que vous pourriez si bien pratiquer ici. Je trouve que cet exercice demande des efforts de notre part et n'est pas si facile qu'on puisse le supposer d'abord, car notre esprit est naturellement distrait. Du reste, saint François de Sales lui-même, que j'aime tant à citer, disait que pour tenir habituellement son esprit en présence de Dieu, il était obligé de se reprendre tous les quarts d'heure et de se recueillir en Dieu. Prenez, mes sœurs, la sainte habitude de rappeler souvent votre esprit en présence de Dieu dans le courant de la journée, tournez vers Lui votre cœur et pensez que son regard vous suit.

Nous avons aussi un vœu dont j'aurais dû vous dire quelques mots. J'ai parlé de l'obéissance comme vertu, j'aurais pu en parler comme vœu. Ensuite, vient le vœu de pauvreté, mais me direz-vous, comment bien pratiquer la pauvreté, car on vous donne ici, plus que partout ailleurs, ce qui vous est largement nécessaire à cause de votre faiblesse.

Mais, mes chères filles, quelle pauvreté de vous-mêmes vous pouvez porter dans cette vie de soins et d'assujettissements continuels et ces soulagements mêmes que l'on vous accorde, avec quel esprit de dépouillement vous pouvez les recevoir. La chasteté qui constitue aussi un de vos vœux consiste surtout dans la pureté d'intention et d'affection.

Vous savez que la mortification est un moyen d'augmenter et de soutenir la chasteté. Il n'est pas de chasteté sans mortification : le lys croît entre les épines. Il est vrai que vous ne pouvez pratiquer la mortification dans les choses extérieures, mais vous pouvez accepter fidèlement les petites occasions qui se présentent d'elles-mêmes et qui souvent mortifient beaucoup. Quand on est faible, malade, il est une multitude de choses qui éprouvent et qui fatiguent, dont on ne s'aperçoit pas en d'autres temps. Ces choses-là sont pour vous d'excellentes mortifications. Souffrez sans vous plaindre et avec amour ce qui se présente pour vous éprouver. C'est le froid, c'est le chaud, la fatigue des soins qui vous ennuit, que sais-je encore ?

Habituez-vous, mes sœurs, à mettre en pratique cette maxime de saint François de Sales : « Ne rien demander, ne rien refuser. » C'est la meilleure mortification que je connaisse. Ayez aussi beaucoup de foi, mes chères filles, il y en a fort peu dans le monde, ayez-en pour tous ceux qui n'en ont pas et c'est en vivant de foi que vous devenez surtout filles de Dieu seul. Je ne vous dis rien de l'espérance que je vous ai indiquée en parlant de la confiance en Dieu, ni de la charité dont je vous ai aussi parlé.







ANNÉE 1871



*Mère Marie-Eugénie est toujours à Nîmes. Le Noviciat reste à Sacconex jusqu'à fin février. Puis il se rend en partie à Nice, en partie à Nîmes, et se reconstitue à Nice en août.*

- *18 janvier : L'Empire prussien est proclamé à Versailles.*
- *28 janvier : Paris capitule après quatre mois de siège.*
- *26 février : Signature à Versailles des préliminaires de paix. L'Alsace et la Lorraine passeront à la Prusse.*
- *17-18 mars : Émeutes à Paris.*
- *28 mars : Proclamation de la Commune.*
- *7 mai : Dernier Chapitre de mère Marie-Eugénie à Nîmes.*
  - *21-28 mai : Semaine sanglante. Exécution de 480 otages, dont l'Archevêque de Paris, monseigneur Darboy. Fin de la Commune. Nombreuses exécutions et déportations de Communards.*
  - *10 mai : Traité de Francfort qui met fin à la guerre.*
- *2 juin : Retour à Paris où les sœurs ont bénéficié du dévouement du père Picard dans Auteuil assiégé. Après la Commune, les lieux sont dans un état déplorable. Les sœurs dispersées reviennent à la fin du mois. (Cf. Origines IV, Ch. XIII-XV)*
- *16 juillet : Première instruction de Chapitre après les événements, procession de réparation pour les profanations.*
  - *Monseigneur Guibert succède à monseigneur Darboy comme Archevêque de Paris.*
- *6 septembre : Début de la retraite de la Communauté, prêchée par le père Esbach, du Séminaire Français de Rome.*

- Novembre : Semaine de réunion avec les Supérieures *pour traiter des devoirs et des rapports des Supérieures particulières et mettre plus d'unité dans les principes et les actions.*

*Nîmes, le 2 janvier 1871*

DE LA TENUE

Mes chères filles,

Je voudrais vous faire une petite observation au sujet de la tenue, ce cachet de toute bonne éducation. Je me sers du mot de tenue et non de modestie religieuse. Quoique tous deux soient cousins germains, le second a un sens plus grand. Je veux vous parler spécialement de cette bonne tenue extérieure qui convient à toute religieuse et qui est loin d'être indifférente à la perfection puisque nous voyons les saints lui donner une si grande importance et que le père d'Alzon tient tant à la voir chez les siens. Je considérerai la tenue à deux points de vue seulement, quoiqu'il y en ait une infinité d'autres :

1° Comme moyen de nous rendre habituelle la présence de Dieu, cette présence dans laquelle il est dit dans les règlements que les sœurs doivent toujours progresser et qui se manifeste au dehors par des manières douces et réglées. La tenue est peut-être ce qui manque le plus à cette époque ; et ce que Dieu, croyez-le, veut surtout corriger c'est ce laisser-aller, ce sans-façon où sont tombées tant de femmes même du plus haut rang, qui n'ont pas de tenue dans leur habillement, pas de tenue dans leurs conversations. Les caractères sont tombés dans tous les abaissements du commode et de l'agréable.

2° À ce point de vue, l'œuvre de zèle qui nous occupe nous oblige plus que d'autres, mes chères sœurs, à cette tenue parfaite, à cette réserve de l'usage que nous faisons des choses, à ces bonnes manières que nous devons enseigner aux enfants, et que vous ne pourrez ni exiger, ni obtenir d'elles si vous ne leur en donnez avant tout l'exemple.

C'est un reproche fait au sujet de quelques-unes d'entre nous, qu'elles ont trop de sans-*façon* et ne peuvent par conséquent donner aux jeunes filles une bonne éducation qu'elles n'ont pas elles-mêmes. Je ne voudrais pas que vous deveniez empesés ou guindées, mais mieux vaut ce défaut que l'opposé chez des jeunes personnes. Et je crois qu'en fait de tenue, aux yeux des gens du monde, il vaut mieux excéder que de n'en pas montrer assez.

Il y a loin des manières actuelles à celles de nos grands-mères. Madame de Maintenon qui se connaissait en éducation disait que la jeune fille la mieux élevée était celle qui remuait le moins. Je dirai volontiers aussi que la religieuse qui a de la tenue ne se remue pas sans cesse, ne touche pas à sa figure, évite les rires bruyants et les éclats de voix.

Je crois, mes sœurs, qu'il faut beaucoup insister pour la bonne tenue des enfants, c'est une chose très importante pour elles. Une jeune fille qui a de la tenue dans son extérieur sera toujours respectée dans le monde et sera à l'abri de bien des dangers. Une jeune fille qui a de la tenue dans son extérieur se respectera et sera toujours maîtresse d'elle-même.

Je vous recommande, mes chères filles, de faire attention à cette tenue, je ne veux certes pas détruire la liberté, la joie et la simplicité de nos rapports aux récréations. Vous connaissez beaucoup de sœurs dans la Congrégation qui, tout en ayant une tenue irréprochable, ont conservé leur gaieté et avec qui les rapports sont toujours agréables. Efforcez-vous de les imiter et d'acquérir cette réserve, cette possession de vous-mêmes qui vous aidera tant à marcher en la présence de Dieu.



*Nîmes, le 15 janvier 1871*

DE LA PRIÈRE

Mes chères filles,

C'est de la prière que je veux vous parler aujourd'hui. Notre occupation principale en ce temps doit être de prier. J'ai été contente de savoir que monseigneur Gay avait parlé à nos sœurs de Poitiers d'une instruction qu'il avait faite sur les conditions de la prière et sur les délais que Dieu met à exaucer ceux qui prient. Les conditions qu'indiquait monseigneur Gay, je ne sais pas ce qu'elles ont pu être. Mais je sais qu'il est deux conditions essentielles de toute prière sur lesquelles je puis insister sûrement.

La première est de prier en esprit d'adoration en se soumettant d'avance à ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner et en reconnaissant sa sagesse, son infinie bonté et ses droits souverains sur nous. Cette disposition nous aidera sûrement à supporter le délai des grâces que nous voulons obtenir, mais elle ne suffit pas. Elle ne serait ni assez filiale, ni assez aimante envers Dieu qui est surtout notre Père.

Il faut encore prier avec confiance, avec la simplicité de l'enfant qui demande à sa mère les choses dont il croit avoir besoin. « Si un enfant demande à son père un morceau de pain, croyez-vous que son père lui donnera une pierre ? ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ?<sup>85</sup> » « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon

---

85. Mt 7, 9-10.

nom, il vous le donnera<sup>86</sup>. » « Si vous aviez la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne...<sup>87</sup> »

Voyez Marie aux Noces de Cana, quand elle eut reçu de Notre-Seigneur cette réponse si dure en apparence : « Femme, qu'est-ce qu'il y a entre nous ?<sup>88</sup> »

Cette parole a été traduite différemment : « Qu'est-ce que cela fait à vous et à moi ? » ou : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? »

J'aime mieux m'arrêter à la première de ces interprétations, mes sœurs. Quelle que soit celle que l'on choisisse, la réponse de Notre-Seigneur à sa mère ressemble à un refus, et cependant la confiance ne défaille point dans l'âme de Marie : « Faites tout ce qu'il vous dira<sup>89</sup>. »

Notre-Seigneur a fait souvent attendre à ses amis l'effet de leur prière pendant sa vie mortelle. Nous pouvons donc et nous devons toujours demander à Dieu ce qu'il nous faut comme nous le demanderions à la personne qui nous aime le plus ; lui exposer avec une immense confiance toutes les douleurs que nous souffrons, les maux de ceux qui sont dépossédés, captifs, de ceux à qui on arrache la patrie et la vie. Mais si Dieu tarde à répondre à notre prière, sachons nous confier, attendre et dire : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Après la confiance de la prière, la persévérance. J'ai pris tout à l'heure la prière de la Sainte Vierge comme modèle de ce que doit être notre prière. Il y a encore ceci à remarquer dans la vie de la très Sainte Vierge, c'est qu'elle a été témoin de toutes les extrémités de son divin Fils : extrémité de l'humiliation, extrémité du délaissement, extrémité de la douleur et enfin extrémité de la mort. Elle savait que ces extrémités auxquelles elle voyait Jésus réduit seraient les sources fécondes du salut du monde, et sa prière était persévérante.

Qui osera dire que cette prière a été interrompue un instant dans le cœur de Marie depuis l'agonie du Sauveur jusqu'à sa Résurrection ? Elle suppliait Dieu de faire miséricorde au monde et le salut du monde est sorti non pas de cette prière, puisque Jésus-Christ l'a opérée, mais

---

86. Jn 16, 23.

87. Mt 21, 21.

88. Jn 2, 4.

89. Jn 2, 5.



de ces douleurs extrêmes auxquelles la Sainte Vierge voyait son Fils réduit.

Ne doutons pas, mes sœurs, que des maux extrêmes où nous voyons la France, Dieu ne sache tirer le bien. Mettons-nous souvent dans ces dispositions de foi et d'espérance qui remplirent le cœur de Marie livré à toutes les angoisses. Prions plutôt que de nous laisser aller à des paroles d'irritation qui ne seraient peut-être pas bien coupables, mais qui ne toucheraient pas assurément le Cœur de Dieu. Il me semble que la prière qui monte le plus naturellement sur les lèvres en ce moment est celle-ci : « Mon Jésus, miséricorde ! » Oui, miséricorde quand et comme il voudra.

Peut-être jusqu'à ce jour Dieu ne nous exauce-t-il pas parce que nous n'avons pas assez compris la tâche qui nous est faite de prier sans cesse. Nous devrions toujours avoir la prière dans le cœur ou sur les lèvres, à tout moment. C'est ce qui nous sauvera et nous laissera espérer que, de cette agonie à laquelle nous voyons succomber notre nation autrefois chérie de Dieu, aujourd'hui châtiée parce qu'elle s'est séparée de Lui, Il saura la relever et la ressusciter.



*Nîmes, le 14 mars 1871*

DU SILENCE

Mes chères filles,

Je suis très contente que la lecture que l'on vient de faire de la Règle, m'amène à insister sur un point auquel j'attache la plus grande importance : celui du silence qui est l'âme d'une vie de prière. Tous les saints recommandent la pratique du silence. Saint Liguori entre autres que je lisais ces jours-ci veut que les religieuses retranchent toute parole inutile. Combien d'entre vous ont de la difficulté à se recueillir, à faire leur oraison, parce qu'elles auraient des reproches à se faire à ce sujet.

Le silence cependant, comme tout autre point de Règle, ne nous oblige pas sous peine de péché, même sous peine de coulpe. Si vous manquez au silence, vous encourez une peine qu'il faudra que vous subissiez en ce monde ou dans l'autre, et pour réparer ce manquement devant Dieu et devant les hommes vous avez l'accusation, les coupes, les pénitences. Ainsi votre conscience peut être déchargée.

Mais si vous n'êtes pas fidèles au silence, croyez, mes sœurs, que vous vous priverez des grâces que Notre-Seigneur réserve à l'oraison. Il arrive alors, comme le père Laurent vous le disait cette semaine, que la prière qui doit nous purifier, nous sanctifier, nous unir à Notre-Seigneur, souvent ne porte pas de fruits en nous et que nous sortons de l'oraison aussi pauvres que nous y sommes entrées. Je crois, mes sœurs, que cela n'arriverait pas si le silence était mieux gardé.

Vous êtes d'abord tenues au grand silence qu'il faut observer le plus exactement possible, puis il y a le silence à garder le long du jour parmi les emplois, les occupations. Pour ce qui est de ce dernier silence, je ne

dis pas qu'on ne puisse, tout en l'observant, dire une parole gracieuse, demander à une sœur si elle souffre ou désire quelque chose, pourvu que ce soit par charité ou pour l'utilité qu'on parle, pour les autres et non pour soi, comme certaines personnes qui sont enchantées de trouver une occasion de se distraire et de se répandre en paroles.

Il est aussi très facile de prendre pour manquer au silence le prétexte des enfants, mais il ne faut pas s'y méprendre. Moins on parle avec elles et mieux on les élève ; moins on dit de mots en gardant une étude, un dortoir et mieux on réussit. Ne parlez pas beaucoup, même pour donner les meilleurs conseils. La maîtresse qui, avec de bonnes intentions sans doute, parle à une enfant le matin, puis le soir pour la remonter ; aujourd'hui parce que c'est la veille d'une communion, puis parce que ceci, parce que cela, à tout propos enfin lui fait de petits sermons, une telle maîtresse fera peu de bien à cette enfant. Mais celle qui la verra rarement, lui donnera de sages avis, lui apprenant surtout à faire son devoir de chrétienne, d'enfant et plus tard de jeune fille, celle-là lui rendra un meilleur service.

J'ai souvent comparé une enfant à une autre et remarqué que la différence qu'il y avait entre telle et telle venait de la direction que chacune avait reçue. Celle qui avait été élevée par une maîtresse sobre de paroles avait plus d'énergie, plus d'esprit de sacrifice que celle qui, habituée à ce qu'on lui parle sans cesse, était par-dessus tout occupée d'elle et de tout ce qui la touchait. La différence est sensible, soit que ces enfants restent dans le monde, soit qu'elles viennent à la vie religieuse.

Celles qui ont été élevées par une religieuse disant beaucoup de paroles, une fois au couvent veulent sans cesse qu'on tourne autour d'elles et tournent autour de vous, ce qui ne fait guère tourner autour de Notre-Seigneur. Si elles vont dans le monde, ce sont des âmes molles, sans volonté et d'un caractère faible et misérable, de celles-là dont monseigneur Gay disait un jour qu'elles sont préparées pour être la croix de leur confesseur. Ne croyez donc pas utile de beaucoup parler, vous ferez bien mieux de vous borner quand vous êtes avec les enfants à ce qui est strictement nécessaire. Vous vous réserverez ainsi avec Notre-Seigneur, le plus qu'il vous sera possible, de ces silences dans lesquels votre âme trouvera sa force et s'unira à Lui.

Que chacune de vous fasse à ce sujet un petit examen pour voir d'abord ce qu'elle peut retrancher à ses paroles et ensuite ce qu'elle doit faire dans l'intérêt des enfants autant que dans le sien propre pour éviter de les porter au « parlage » et à la dissipation, choses nuisibles à leurs âmes et aux vôtres.



*Nîmes, dimanche 16 avril 1871*

## LA RÉSURRECTION

Mes chères filles,

Les mystères de la Résurrection sont une mine féconde d'enseignements pour nous. Je trouve dans les Évangiles de ces jours-ci tant de choses qui conviennent à une âme religieuse que je ne sais par où commencer. Voyons d'abord les saintes femmes au sépulcre de Notre-Seigneur, elles se tiennent à l'entrée n'osant y pénétrer. Leur amour si tendre, si fidèle, si instant, les retient près du corps du Seigneur. Elles pleurent sur ses souffrances, sa mort, mais espéraient-elles qu'il ressusciterait bientôt ? Croyaient-elles à sa divinité qui, toujours unie au corps même séparé de l'âme, les retenait sans doute à leur insu près du divin Maître ? Ce n'est pas l'opinion des Pères et Bossuet dit : « L'Église ne vivait plus que dans le Cœur de Marie, ce samedi qui fut pour elle si long, si profondément douloureux, mais aussi si plein de mérites, car elle seule croyait encore, et la foi, c'est la vie de l'Église. »

Mes sœurs, plus heureuses que les saintes femmes, nous avons dans le Tabernacle Notre-Seigneur vivant, son âme, sa divinité, son corps glorieux et ressuscité. Quelles ne devraient pas être nos préparations, nos saints désirs, nos larmes et notre amour quand nous allons l'adorer au Saint Sacrement. Je sais que la prière n'est pas toujours facile, souvent les paroles manquent pour nous entretenir avec Notre-Seigneur parce qu'il ne nous donne rien à lui dire. Mais alors même, il y a dans l'habitude des actes de foi, d'espérance, de charité, dans la rénovation de vos saints vœux, dans les paroles du Credo et les sept

demandes du Pater, un moyen plus que suffisant pour une épouse de Jésus-Christ de s'unir à Lui dans l'oraison.

Quand les Juifs, les gardes obligent les saintes femmes à s'éloigner du tombeau le jour du Sabbat, leurs pensées, leurs occupations sont encore pour leur Divin Maître. Nous les retrouvons le lendemain, de grand matin, apportant des aromates qu'elles ont préparés pour embaumer son corps. Leur amour les rend vigilantes et leur mérite de voir les premières leur bon Maître ressuscité. De même nous, mes sœurs, lorsque nous ne sommes plus aux pieds de Notre-Seigneur, il faut que nos cœurs y demeurent, et que nos intentions, notre amour aillent le retrouver, que toutes nos œuvres soient encore pour Lui.

Considérons maintenant la personne même de Jésus ressuscité. Bourdaloue dit que la vie religieuse est à la vie humaine ce qu'est à la vie mortelle de Notre-Seigneur le temps qu'il passe sur la terre après sa résurrection. C'est un état tout élevé au-dessus des sens, Notre-Seigneur n'y est plus soumis aux besoins de la nature, c'est une vie spirituelle. Notre-Seigneur apparaît à ses Apôtres, ses apparitions sont rares, mais toutes pleines de grâces. C'est alors qu'il accomplit les plus grandes choses qui regardent l'Église, qu'il donne les clefs à saint Pierre, aux apôtres le pouvoir de remettre les péchés. Il souffle sur eux son Esprit, institue les Sacrements, en un mot fonde son Église.

C'est l'opinion des Pères que Notre-Seigneur a voulu encore dans ce temps donner aux âmes religieuses l'exemple de cette vie supérieure, surnaturelle à laquelle il les appelle. Nous devons travailler à nous élever sans cesse, laissant peu à peu derrière nous les choses d'ici-bas, les choses qui passent. D'une fête de la Résurrection à l'autre nous devrions progresser dans ce dégagement, afin qu'arrivées à notre dernière résurrection nous n'ayons plus de lien qui nous retienne à la terre, étant sans cesse élevées au-dessus du créé.

Je parle, mes sœurs, à des jeunes sœurs, à d'autres qui ne le sont plus. Les premières sans doute, et c'est naturel, ont plus d'empressement, sentent plus vivement les humiliations, les contradictions et ont plus de difficulté à cet état de résurrection parce que pour ressusciter, il faut mourir ! Les sœurs plus anciennes, parce qu'elles approchent davantage du terme, ont moins de peine à se détacher, les choses extérieures les touchent moins, elles ne se froissent plus facilement,

laissent sans peine tomber ce qui est désagréable à la nature. C'est que le mystère de la Résurrection de Jésus-Christ s'opère en elles. Notre-Seigneur les renouvelle par sa grâce parce qu'ayant pendant plus longtemps cherché les choses d'en haut, Dieu devient de plus en plus leur unique but.

Vous avez pu remarquer cela chez nos sœurs mourantes, comme elles sont désoccupées de ce qui se passe autour d'elles, libres, dégagées de ce qui est de la terre, unies à Dieu et ne cherchant que Lui seul. C'est un des grands bienfaits de la vie religieuse de n'avoir à ce dernier moment aucun souci des choses de la terre, pour ne s'occuper que de Dieu.

J'ai souvent fait dans mon esprit cette comparaison des religieuses avec les gens du monde. Ceux-ci, lors même qu'ils le voudraient, ont peu la facilité de s'occuper des choses de Dieu. Les biens de la terre, les intérêts de la terre, le soin de leur famille les absorbent. Jusque sur leur lit de mort on leur parle d'affaires, de testament, que sais-je ? de ces mille riens qui bientôt pour eux ne seront plus que néant, et à peine peuvent-ils trouver une demi-heure pour se confesser, penser à Dieu et se préparer à l'éternité ! Pour nous au contraire chaque jour nous travaillons à nous séparer du créé, à laisser quelque chose de notre amour-propre, de nos sollicitudes, de nos désirs, pour vivre de cette vie nouvelle dont Jésus-Christ ressuscité nous offre le modèle.

Je ne sais si vous avez remarqué, mes chères filles, combien les paroles de l'épître de saint Paul que nous lisons hier dans les premières leçons de l'Office sont en parfaite harmonie avec le mystère de la Résurrection. « Recherchez les choses d'en haut, goûtez les choses d'en haut<sup>90</sup>. » Et plus loin : « Il n'y a plus parmi vous ni grec, ni barbare, ni homme libre, ni affranchi, etc.<sup>91</sup> »

Il faudrait pour nous qu'il en fût ainsi, qu'on ne dise pas : « Moi je suis comme cela, j'ai tel caractère, je ne puis me changer, je ne puis supporter telle sœur désagréable... » Élevons nos pensées par la foi. Nous sommes une trentaine de sœurs ici, dans cinquante ans sans doute aucune de nous ne sera de ce monde, nous serons une assemblée de prédestinées et nous le sommes déjà.

---

90. Col 3, 1-2.

91. Col 3, 11.

Avez-vous quelquefois réfléchi que vos sœurs sont une société d'élues, appelées de Dieu par un choix tout spécial à un état de perfection et destinées à occuper des trônes dans la Jérusalem céleste quand elles auront été purifiées dans l'ordre voulu de Dieu, les unes par les souffrances plus ou moins longues d'ici-bas, les maladies, les peines, les contradictions, d'autres par les flammes du Purgatoire ou par ce qui vaut mille fois mieux, par le constant amour qu'elles auront mis dans leurs œuvres et la fidélité à suivre tous les mouvements de la grâce.

Si vous pensiez plus souvent, mes sœurs, à la gloire qui attend ces âmes dans le ciel, à la beauté qu'elles acquièrent par ce travail continu de renouvellement, avec quelle charité ne supporteriez-vous pas celles qui à présent vous paraissent désagréables. Comme tous les petits froissements d'amour-propre tomberaient, comme vous oublieriez ce qui est de la nature pour ne voir dans vos sœurs que ce qu'y met la grâce et ce qui doit se manifester en elles après un certain nombre d'années de travail et de purification. Chacune de nous ici-bas est un embryon, une ébauche d'où doit sortir une créature nouvelle et très parfaite, Jésus-Christ même qui se manifestera en nous dans la gloire.

Pendant cette vie, c'est la transformation. Voyez la chenille avant d'être un beau papillon ! Pauvre chenille, que de désagréments elle a en ce monde ! On n'aime pas à la voir sur sa main, on dit qu'elle est laide, désagréable, on lui marche sur la queue... et la chenille se laisse faire. Mais bientôt elle deviendra un brillant papillon, ainsi de nous. Acceptons d'être traitées sans façon, humiliées, contredites, pourvu que nous ayons des ailes et que nous allions à Dieu ! Faisons bon marché de nous s'il se présente une chose plus pénible à supporter, habituons-nous à dire : « Ce n'est que moi ! et qu'est-ce que c'est que moi ? Bien peu de chose. »

Mes sœurs, quand tout vous arriverait à souhait, quand vous auriez l'existence la plus heureuse sur cette terre, l'estime, l'admiration, l'affection des créatures, quand vous seriez douées d'une intelligence et de talents extraordinaires, quand vous donneriez à votre intelligence tout le développement dont une créature humaine est capable, que vous resterait-il de tout cela dans cinquante ans ? C'est bien, je crois le *nec plus ultra* de l'existence pour les plus jeunes même d'entre nous.



Que de damnés dont l'existence sur cette terre paraissait heureuse, admirée, enviée. À quoi cela leur sert-il ? L'Antéchrist aura les qualités les plus brillantes et les plus admirées, sa vie sera pleine de gloire et beaucoup d'âmes seront séduites par ses miracles. Que lui restera-t-il de tout ce prestige, sinon d'être après Lucifer le premier des révoltés ?

Pour les saints au contraire, et je ne vous en citerai qu'un exemple, Dieu choisit souvent la voie des souffrances et du mépris. Voyez sainte Germaine Cousin, ce n'était qu'une pauvre fille des champs, repoussée par sa belle-mère qui ne lui parlait qu'en la brutalisant, qui lui jetait à peine un morceau de pain. Elle vivait sous un escalier dans la maison de son père, n'ayant d'autre compagnie que les bêtes du troupeau qu'elle gardait. Elle n'était pas savante. Pleine d'écrouelles, elle vécut ainsi inconnue, méprisée du monde, en butte à tous les mauvais traitements et mourut à vingt-quatre ans sous ce même escalier. Et cette pauvre fille est maintenant sainte, puissante auprès de Dieu.

J'ai souvent pensé, mes sœurs, que les temps après la Résurrection de Notre-Seigneur devaient être médités par nous particulièrement comme convenant parfaitement à notre vie de l'Assomption. Qu'est-ce après tout que l'Assomption de la Sainte Vierge sinon un mystère de transformation, de résurrection, le triomphe de la nature sur la mort, son union à Dieu ? C'est un mystère de dégagement joyeux, et n'est-ce pas notre esprit à nous, filles de l'Assomption ?

J'ai souvent entendu dire que les religieuses de l'Assomption semblaient toujours gaies, joyeuses, et c'est tout simple. Si nous étions filles de la Compassion, nous pourrions être tristes, mais filles de l'Assomption, les plaintes, les larmes, les gémissements ne nous conviennent pas. Nos pensées, nos affections sont plus haut dans le ciel, là où il n'y a ni larmes, ni tristesses. Pourquoi en effet nous attrister ? Parce que vous avez des défauts, des difficultés, croyez-vous que la tristesse vous aidera à vous vaincre ? J'ai toujours vu celles qui s'y laissaient aller faire moins de progrès parce qu'elles s'occupaient d'elles-mêmes.

Il y aurait, mes chères filles, bien d'autres choses à dire de ces mystères de la Résurrection de Notre-Seigneur, mais je m'arrête. Il me semble que si vous vous appliquez à méditer les quelques pensées que je viens de vous indiquer, ce ne sera pas sans un grand profit pour votre âme.

*Nîmes, le 7 mai 1871*<sup>92</sup>

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA SANCTIFICATION

Mes chères sœurs,

Sur le point de vous quitter, je viens vous faire remarquer avec quelle rapidité passe le temps, la nécessité d'employer pour notre sanctification chacun des instants qui nous sont donnés. Voyez combien cette année (en prenant la moitié de 1870 et la moitié de 1871) remplie d'événements graves et douloureux s'est vite écoulée ! Ces mois que j'ai passés au milieu de vous et qui sont le plus long séjour que j'ai fait au Prieuré ont paru bien courts. Ainsi se passe la vie et de là, la nécessité de la sanctifier.

Depuis un an nous avons vu mourir quatre de nos sœurs, les unes plus âgées, les autres moins. L'une d'entre elles, sœur Louise-Stanislas, a été enlevée si promptement qu'il n'y a eu pour elle que l'espace de cinq jours, six au plus, entre une parfaite santé et le jugement de Dieu et l'éternité. Comprenez donc, mes sœurs, l'importance et le prix du temps que Dieu vous donne pour préparer votre éternité.

Et ceci m'amène à deux considérations : d'abord, que vous vous appliquiez à votre sanctification personnelle. Ne croyez pas, mes sœurs, qu'il vous faille avoir beaucoup de consolations, beaucoup de sentiments de Dieu et comme je lisais dernièrement dans un livre spirituel, qu'il faille que vous sentiez des attouchements divins. Non, Dieu ne vous demande rien d'extraordinaire et ne vous jugera sur aucune de ces choses, mais il vous jugera sur l'exacte observance de vos

---

92. Dernier Chapitre de mère Marie-Eugénie à Nîmes.

Règles, sur la fidélité à vos vœux, sur le soin que vous aurez pris à avancer chaque jour vers la perfection, sur le zèle que vous aurez apporté à tout ce qui touche le service et la gloire de Dieu, sur votre conformité à Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur l'esprit d'humilité qui est la première leçon que nous devons apprendre de Lui : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur<sup>93</sup>. » Sur ce que vous aurez fait enfin pour l'édification des âmes.

En cela, mes sœurs, nos sœurs converses ne sont pas exceptées. Elles peuvent par leurs exemples, par la pratique des vertus qui sont plus particulièrement propres à leur état, exercer sur les enfants une très bonne influence. Mère Marie-Walburge m'a souvent dit que sœur Marie-Ursule était de moitié dans la conversion des protestantes qui ont abjuré chez nous. Sa douceur, son humilité, sa mortification touchaient et édifiaient profondément les enfants et les dames pensionnaires qu'elle servait. Ceci m'amène à la seconde considération que je voulais vous proposer.

C'est que, mes sœurs, vous n'êtes pas seulement tenues à vous sanctifier vous-mêmes. Vous avez aussi des devoirs à remplir comme faisant partie d'une famille, d'une Congrégation religieuse. Ici-bas nous sommes tous solidaires, nous dépendons les uns des autres. Les gens du monde appartiennent à une famille qui a besoin d'eux, ou à une corporation quelconque (soldats, avocats, médecins). Chacun, à quelque titre que ce soit, a des devoirs qui l'obligent vis-à-vis de Dieu et de la société : c'est là sa règle. Chaque individu en ce monde doit se demander si dans la sphère où Dieu l'a placé, il remplit consciencieusement les devoirs de son état, et dans quelle mesure il s'efforce d'étendre le règne de Dieu et l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Combien plus nous, qui appartenons à une Congrégation, à un corps religieux, devons-nous examiner si nous remplissons les devoirs auxquels nous sommes obligées comme membres de ce corps. Il faudra rendre compte à Dieu, mes sœurs, de ce que vous aurez négligé de faire pour maintenir dans cet Institut l'esprit de la Règle, l'esprit des vœux, en un mot, l'esprit de l'Évangile. Jugez comme un grand mal

---

93. Mt 11, 29.

tout ce qui pourrait affaiblir parmi vous la ferveur de cet esprit et diminuer un tant soit peu l'observance de la Règle.

Soyez d'une exactitude minutieuse dans tout ce qui regarde les vertus de pauvreté, d'obéissance, de chasteté. Je nomme même cette dernière vertu parce qu'il est facile, tout en gardant l'essence du vœu, de laisser introduire des usages qui entraînent après eux les relâchements, tels que la facilité à introduire les étrangers dans la clôture, à prolonger et à multiplier les parloirs, à préférer aller au parloir seules qu'accompagnées.

Je vous connais toutes, mes chères filles, aussi n'est-ce pas pour vous à qui je parle en ce moment que je redoute ces choses. Mais plus tard, d'autres viendront que je ne connais pas, que vous ne connaissez pas non plus et pour qui ces mêmes choses seront peut-être un écueil. Et une faute légère en amène une plus grave. C'est ainsi que les abus s'introduisent et que, de décadence en décadence, on arrive à la ruine, à la perte de l'esprit religieux. C'est ce qui vous montre la nécessité d'observer chaque point de vos Règles. Les pratiques qu'elles vous recommandent pourront vous sembler quelquefois inutiles, exagérées. Croyez que chacune d'elles a son importance très grande et que vous compromettriez le bien spirituel de la Congrégation en négligeant ou en refusant de vous y soumettre.

J'ose à peine rappeler ici ce que le père d'Alzon vous a dit en parlant d'un certain couvent. Il n'était pas permis aux femmes d'entrer dans le cloître, on les portait sur les épaules pour le leur faire traverser et les conduire à la salle où on dansait ! Ce n'est pas d'un coup qu'on en vient là, mais enfin on peut en venir là et c'est la triste conséquence du mépris de l'exacte observance, d'abord dans les petites choses, puis dans les plus grandes.

On croit aussi quelquefois qu'il arrive un moment dans la vie religieuse où une certaine liberté devient permise et c'est là encore une cause de décadence. Jugez de ce que peut penser telle jeune religieuse qui sort du Noviciat très persuadée qu'elle doit obéir très respectueusement et sans délai à tous les ordres qu'elle reçoit, et qui voit une sœur, bonne fille au fond, mais qui sous prétexte d'agir en confiance avec sa supérieure, de lui parler avec ouverture, fait mille objections et répliques, ou telle autre qui néglige de demander une permission, sûre qu'elle est que cette permission ne lui serait pas

refusée. Quelle idée une jeune professe se fera-t-elle de l'obéissance quand elle la verra traiter si peu sérieusement par une sœur plus ancienne qu'elle en qui elle s'attend à trouver l'exemple ?

Prenons la pauvreté. Admettons, si vous le voulez, qu'il ne s'agisse que du plus petit objet, une paire de ciseaux par exemple. On se dit : « J'en ai besoin, c'est indispensable. Notre Mère me le permettrait, l'économe me le donne, je peux bien le prendre », et on le prend. Et une autre fois on disposera d'une autre chose sans permission, on se fera acheter une bagatelle sans l'avoir demandé. Ce n'est rien, et cependant l'abus s'introduit, la Règle perdra sa force. Celles qui viendront après trouveront la voie toute tracée, y marcheront comme vous et descendront plus encore sur cette pente rapide de la décadence.

Il y a à Rome un couvent de Dominicains où les Religieux en sont venus à avoir chacun sa blanchisseuse sous prétexte qu'il y a nécessité d'avoir des vêtements blancs et nets. Chacun a son déjeuner à part, c'est accepté, et il le faut bien puisqu'on ne le leur donne pas. Une partie de l'argent qu'ils reçoivent pour leurs Messes va à cela et il y a beaucoup de gens qui se signent en voyant tous les jours des femmes entrer dans le couvent, mais il faut bien que les femmes aillent et viennent pour apporter le vêtement et la tasse de chocolat. C'est l'usage, il n'y a peut-être pas beaucoup de mal, mais on ne peut pas empêcher les gens du monde de se scandaliser.

Au contraire j'ai toujours remarqué la tenue et la réserve des Dominicains de la Province de Lyon. Quand il m'est arrivé d'en rencontrer un, je l'ai toujours reconnu à un grand esprit religieux, à un zèle visible pour tout ce qui touche à la gloire de Dieu que l'on ne trouve pas au même point parmi les Dominicains des autres provinces. Je ne veux certes pas nier qu'il y ait chez ces derniers des hommes vertueux et savants, mais il y a certainement une différence entre ces Dominicains-là quant à la bonne édification et à la ferveur religieuse et les Dominicains qui ont leur blanchisseuse et leur marchande de chocolat.

Comprenez donc, mes sœurs, combien il importe qu'en vous sanctifiant vous-mêmes, vous aidiez à établir, à maintenir dans la Congrégation ce qui en doit faire le véritable esprit surnaturel, l'esprit de pauvreté, d'obéissance, de chasteté, l'esprit d'humilité et de zèle, en

un mot l'esprit de Jésus-Christ et de l'Évangile, vous souvenant qu'un jour Dieu vous jugera sur la ferveur avec laquelle vous aurez accompli vos Règles et vous récompensera pour les exemples que vous aurez laissés à celles qui viendront après vous.

Laissez-moi, mes chères filles, avant de vous quitter, vous demander pardon, et cela très simplement. J'ai à me reprocher de ne pas vous avoir assez édifiées, de n'avoir pas, pendant tout ce temps que j'ai passé près de vous, assez travaillé à votre sanctification par mes exemples d'abord, cela est certain, puis aussi en ne m'occupant pas assez de vos âmes, de leur avancement. Je ne vous ai pas assez parlé de Dieu.

Je suis naturellement très vive, peut-être vous ai-je souvent reprises et corrigées avec trop peu d'indulgence, il faut que vous me pardonniez. Mais soyez bien persuadées que le plus intime désir de mon cœur est le bien de vos âmes, leur parfaite union à Notre-Seigneur.

C'est toujours une pensée qui m'effraie quand je viens à me demander si j'ai fait ce que je devais pour vos âmes que Dieu m'a confiées. Vous priez pour mes omissions. Que ces derniers mots que je viens de vous dire les réparent et vous encouragent à m'aider de vos efforts afin que, quand je paraîtrai devant Dieu, le compte qu'Il me demandera soit rendu plus facile. Vous ne pouvez rien faire qui me soit plus agréable.



*Lyon, le 13 mai 1871<sup>94</sup>*

SUR LA FERVEUR

Mes chères filles,

Je me sens pressée de vous parler sur la nécessité de mettre quelque chose d'affirmatif dans notre vie religieuse. Nous sommes consacrées à Dieu, nous lui appartenons, dans toute notre vie nous devons tendre à la perfection. Ce ne serait donc pas répondre à notre perfection que de nous contenter d'une vie religieuse qui serait purement négative.

J'appelle une vie négative celle où l'on conserve une certaine régularité, où il n'y a rien de choquant ni de scandaleux dans la conduite extérieure. La règle y est à peu près gardée, on n'y fait pas de grosses fautes, mais, mes sœurs, est-ce à cela que nous devons tendre ? Certainement Dieu ne peut pas se contenter d'une vie qui l'honore si peu ! Il faut que nos actes soient animés de ferveur, de zèle, d'ardeur pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, car voilà les deux grands buts de notre vie.

D'abord elle doit avoir Dieu pour objet. Nous venons de lui et nous retournons à lui. Cette vue de Dieu fera que nous aurons un grand zèle pour tout ce qui touche son culte, l'honneur de sa maison. Notre attention pour bien entendre la Messe sera plus grande, notre soin pour le saint Office plus soutenu, notre vigilance autour du Saint Sacrement plus remplie d'amour.

Le second mobile de notre vie doit être le zèle du salut des âmes. Toutes vous pouvez et vous devez l'avoir, la dernière sœur converse

---

94. Sur le chemin de retour vers Paris, mère Marie-Eugénie s'arrête près de deux semaines à Lyon, car il n'est pas encore possible de rentrer dans la capitale.

comme la maîtresse la plus occupée auprès des enfants. Une sœur cuisinière qui offre pour le bien des âmes son travail, sa peine, la chaleur qui la fatigue, fait souvent plus qu'une sœur qui agirait beaucoup, donnerait beaucoup de leçons parce qu'elle a du talent, mais qui fait cela sans peine, sans travail, pour se distraire, car peut-être sans cette agitation elle s'ennuierait. J'ai vu des sœurs converses édifier quelquefois beaucoup d'enfants par leurs manières humbles, douces, mortifiées, soumises.

Les emplois ne sont donc pas nécessaires pour exciter en nous ce zèle. Peu importe ce que vous faites. Vous devez le faire avec ardeur, avec promptitude, avec joie, heureuses d'être appelées à une vocation si sainte. Pour édifier le prochain il n'est pas nécessaire de faire de beaux discours et comme le père d'Alzon nous disait très bien dans ses conférences à Nîmes, les paroles éclairent, l'exemple entraîne. Toutes vous pouvez procurer le bien des âmes par votre exemple, n'importe ce que vous faites dans la maison.

Si vous avez ce zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, on vous verra cherchant toujours à rendre le plus de services que vous pourrez, apprenant avec ardeur toutes les choses qui peuvent vous rendre utiles et que l'obéissance vous permet.

Vous devez imprimer dans l'esprit de vos élèves ces deux principes que je viens de vous enseigner. Il faut qu'au sortir du couvent elles soient animées de ce double esprit et qu'à leur tour, elles tâchent de le répandre autour d'elles. Si la femme dans le monde veut rester chrétienne, il faut qu'elle ait des principes, car elle aura à supporter bien des peines, des chagrins et des déceptions qui pourraient l'ébranler.

Pour vous, mes sœurs, Dieu a voulu vous appeler à une vie plus parfaite, mais vous savez toutes cette parole de Bossuet : « L'Épouse de Jésus-Christ n'apporte en dot que son néant. » C'est en reconnaissant profondément ce néant que Dieu veut que nous l'honorions et que nous travaillions à sa gloire.





*Auteuil, le 16 juillet 1871<sup>95</sup>*

NOUS REMETTRE GÉNÉREUSEMENT  
À LA PRATIQUE DE LA VIE RELIGIEUSE

Mes chères filles,

En vous retrouvant après de si grandes épreuves dans cette maison où Notre-Seigneur a été tant offensé, nous devons nous remettre plus généreusement, plus vivement, plus constamment que par le passé, à la pratique de la vie religieuse. Ce qui constitue la différence entre les religieux et les chrétiens dans le monde, c'est la tendance à la perfection. Les gens du monde sont tenus, comme nous, à aimer Dieu de tout leur cœur, à vivre dans la pratique de la foi, de l'espérance, de la charité, mais nous devons, de plus, aspirer à ce qu'il y a de plus parfait, prendre ou accepter tous les moyens d'avancer chaque jour dans les vertus.

Trop souvent on l'oublie, mes sœurs, on se dit : « Mais j'aime Dieu de tout mon cœur, j'ai la charité, je puis bien me permettre une parole piquante. » Et l'on reste dans ses intentions en disant : « Je suis faite

---

95. Premier Chapitre de mère Marie-Eugénie à son retour à Auteuil. Elle y est rentrée le 2 juin. Le 23 et le 24 mai, elle avait écrit à mère Marie Séraphine : « Je voudrais revoir Auteuil avant que rien ne fût réparé, avec toutes les traces de la persécution ; y retrouver les éclats d'obus, les balles, les dégâts qui sont les cicatrices de vos souffrances pour Notre-Seigneur. Que craignez-vous pour mon retour ? Je suis bien plus troublée loin de vous. Ce que je regretterais le plus à Auteuil, ce seraient les tableaux et les dessins qui sont des souvenirs de nos sœurs mortes ; mais c'est ce qu'ils auront le moins convoité. Tout ce qui était le plus précieux au service du bon Dieu est conservé ; le reste s'arrangera, la Providence y pourvoira. J'espère que pour toutes les sœurs cette participation aux souffrances de l'Église va être un principe de vie religieuse toute sainte, toute forte » (Origines IV, Chapitre XIV, page 335).

ainsi, je ne puis me changer, mais j'ai de si bonnes intentions ! » Ne nous faisons pas illusion à nous-mêmes. Les bonnes intentions sont un retranchement derrière lequel nous abritons trop facilement nos fantaisies et nos défauts.

On ne pense pas que la vie religieuse tout entière est une lutte, un effort contre la nature. Songeons, mes sœurs, aux motifs qui nous ont fait tout quitter pour Dieu. Ravivons en nous le désir de la perfection. Vous le savez, la mesure de notre perfection en cette vie sera celle de notre union à Dieu qui assure notre possession de Dieu pour l'éternité.

Remettons-nous donc généreusement à la pratique de nos règles.



*Quelques notes séparées, qui peuvent être datées d'après la  
Commune  
(cf. la réflexion du troisième paragraphe sur « Paris actuel »).*

**Tendance à nous excuser :** C'est un héritage que nous tenons de notre père Adam. Il nous a donné l'exemple quand il a dit à Dieu : « C'est la femme que vous m'avez donnée<sup>96</sup>. » Et vous savez que cela n'excusa point sa faute.

Combattons ce penchant de la nature et au lieu de faire valoir nos bonnes raisons, voyons Notre-Seigneur dans tout le cours de sa Passion. Quand on l'accuse, qu'on lui demande : « Mais vous n'avez donc rien à dire ? », Jésus garde un profond silence.

**Respect dû aux supérieures :** Habituez-vous à ne jamais parler avec vivacité à vos supérieures, attendez d'être calmes pour le faire. Le manque de respect prive d'un des plus grands biens de la vie religieuse, celui de voir toujours près de vous quelqu'un qui vous représente Notre-Seigneur et vous transmet ses ordres.

**Au sujet de la guerre :** Les hommes voient maintenant à quoi aboutit la sagesse purement humaine. Ils ont poussé l'industrie et toutes les sciences jusqu'au bout, mais Dieu n'était pas là et à un moment donné il y a eu un craquement universel. Mais on sent comme au fond de tout châtement il y a des grâces cachées, comme déjà les caractères se relèvent. Paris actuel est bien plus agréable aux yeux de Dieu qu'il y a deux mois.

Comme les épines de l'Évangile, les richesses qui étouffaient le bon grain et l'empêchaient de grandir font place maintenant aux vertus mâles et énergiques que vont produire la pauvreté et la souffrance ! Nous sommes châtiés, c'est vrai, mais par un Père !

---

96. cf. Gen 3, 12.

*Auteuil, le 30 juillet 1871*<sup>97</sup>

ESPRIT DE RECUEILLEMENT DANS LE ZÈLE

*Lecture de la Règle : Du but et des œuvres de l'Institut.*

Mes chères filles,

À propos de ce point de Règle où l'on parle des œuvres de zèle que peut embrasser notre Congrégation, je tenais précisément à vous faire remarquer que, s'il nous est conseillé de travailler au salut des âmes par les moyens qu'on vient d'énumérer, retraites, pensionnats, orphelinats, etc., il ne faut pas croire que nous devons les embrasser tous. Mais selon les circonstances ces diverses œuvres peuvent être entreprises par l'une ou l'autre de nos maisons. Il est de notre esprit de ne pas trop nous surcharger afin d'avoir plus de temps à donner à Dieu et à notre âme.

Nous subissons trop souvent ce que le père Faber appelle le défaut de notre temps, cette agitation, cette fièvre qui veut tout entreprendre. Il est des âmes qui par zèle sans doute, même par un trop grand zèle,

---

97. Ce Chapitre se trouvait imprimé à la date du 30 juillet 1872. Mais il ne peut en être ainsi, car en 1872 mère Marie-Eugénie était absente d'Auteuil du 20 juillet au 8 août, pour sa saison à Ems. Sr. Jeanne Marie, archiviste de 1971 à 1978, avait tenté, dans un volume de Chapitres des Archives, de substituer à la date du 30 un 20 avec un point d'interrogation. Or, ce même Chapitre se retrouve, en plusieurs cahiers de notes des sœurs, à la date du 30 juillet 1871. Il serait alors le deuxième Chapitre de mère Marie-Eugénie à Auteuil après la Commune, ce qui justifierait l'avant-dernier paragraphe : «Les événements, il est vrai, ont mis ces derniers temps des obstacles au recueillement de notre vie religieuse... Mais maintenant... » Il convient donc d'insérer ce Chapitre à ce qui apparaît comme sa vraie date.

multiplient leurs occupations, se chargent d'une foule d'œuvres et ne se réservent pas assez de temps pour la chose la plus nécessaire : le soin de leur propre âme, son avancement et son union à Dieu.

L'état de notre âme vis-à-vis de Dieu, c'est là le fond de la vie religieuse. C'est précisément ce service de Dieu dans la sanctification de notre propre âme, c'est une intention toujours dirigée vers Lui, une disposition d'entière soumission à sa volonté sainte, l'esprit de silence, d'obéissance, d'humilité, de patience, l'esprit de prière, de recueillement et cet état de donation absolue et d'union habituelle. Voilà l'œuvre qui nous est confiée.

S'il est des personnes qui, au milieu des occupations les plus absorbantes, de l'activité, du zèle, de l'agitation même, peuvent se maintenir dans un état de perfection et avancer chaque jour, croyez bien, mes sœurs, que c'est le très petit nombre. À 98 sur 100, il faut un certain repos, de la paix, du silence pour pouvoir se recueillir, prier et avancer.

Ceci dit sur le fond de la vie religieuse, il faut remarquer qu'aux actes de vertu que vous pourrez produire, se joindront les actes d'imperfection et il ne faut pas s'en étonner ni s'en troubler. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de notre vie, nous aurons toujours à supporter en nous-mêmes et dans les autres plusieurs choses imparfaites. Cela pourra paraître beaucoup dans notre conduite et néanmoins ne pas nous rendre bien coupables devant Dieu, car les hommes voient le dehors de notre vie, mais « Dieu voit le fond du cœur<sup>98</sup> », comme le dit la Sainte Écriture. Il voit le fond, juge les intentions et considère l'état, plutôt que les actes.

De là donc la nécessité de nous appliquer à bien régler cet état intérieur de notre âme et à employer les moyens qui y sont propres : la prière, le recueillement. Que ce soit là le fond de notre vie, sur lequel nous bâtissons tout le reste et non sur un terrain mouvant comme ces âmes, qui tout empressées et répandues dans les occupations extérieures, « rattrapent » comme elles peuvent leur oraison, rattrapent leur recueillement, rattrapent l'un après l'autre tous les exercices de la vie intérieure.

---

98. 1 Sam 16, 7.

Les événements, il est vrai, mes sœurs, ont mis pendant ces derniers temps des obstacles au recueillement de notre vie religieuse en bouleversant nos communautés, dispersant çà et là nos sœurs. Mais maintenant rien ne s'oppose à ce que nous recommencions une vie tout intérieure. Nous le pouvons, car il n'y a plus ici d'occupations pressantes. Nous avons même plus de temps qu'auparavant puisque nos œuvres extérieures sont diminuées et notre pensionnat si petit. Je crois que vous ferez bien de vous renouveler dans l'habitude du silence.

Je recommande aussi l'obéissance, la dépendance. Je sais que dernièrement plusieurs choses se sont faites sans permission et cela pourtant ne doit pas être, mes sœurs. Pourquoi a-t-on donné une Supérieure particulière à cette maison outre la Supérieure Générale ? C'est justement pour vous faciliter la pratique de l'obéissance. Ayez donc soin dorénavant de demander toutes les permissions. Et tenez-vous de même dans la pratique constante de l'humilité, de la patience et de toutes les autres vertus religieuses.



*Auteuil, le 6 août 1871*

DE L'ESPRIT DE FOI

Mes sœurs,

De nos jours la foi s'en va dans le monde, on s'attache à de petites choses, on est curieux de miracles, de prophéties, de choses extraordinaires. Certaines gens pensent que c'est de la foi, mais à mon sens c'est une marque de l'affaiblissement de la foi. La foi solide, robuste n'a pas besoin du témoignage des sens, la parole de Dieu lui suffit. Voyez saint Louis : on vient lui dire que dans une hostie, Notre-Seigneur a laissé voir ses traits divins, les cicatrices de ses plaies, et le Roi refuse d'aller voir le prodige : « À quoi bon, dit-il, ma foi ne saurait en être augmentée et cela pourrait diminuer son mérite. »

Nous devrions, à l'exemple de saint Vincent de Paul, réciter le Credo dans nos peines, nos difficultés, dans les rapports avec le prochain. Qu'est-ce qui cause nos peines intérieures en général ? Notre misère, notre faiblesse. Cela tourne sur notre infirmité, ce n'est pas Dieu : il ne manque de rien dans son infinie perfection.

Disons donc comme saint François : « Dieu est saint, il est bon, et que me fait ma misère ! À cause des biens qu'au ciel j'attends, les maux d'ici-bas me sont passe-temps. » Penser aux attributs de Dieu, à sa puissance infinie, à sa bonté très excellente, à sa justice même autant qu'elle punit les pécheurs, parce qu'elle nous montre sa pureté infinie.

Dieu n'est pas seulement notre créateur, notre juge, il est notre fin. Notre âme a été faite pour lui, pour le posséder éternellement, pour jouir sans fin de cette société de Dieu, Père, Fils et Saint Esprit.

On a dû vous faire remarquer au catéchisme que nous disons : « Je crois en Dieu », et non « Je crois à Dieu », pour témoigner que nous nous appuyons sur ces grandes vérités, que nous mettons en Dieu notre foi, notre confiance. Donner sa foi à quelqu'un, c'est se livrer tout entier, se donner à cette personne. C'est ainsi que nous croyons en Dieu.

Nous croyons à tous les mystères de la vie de Notre-Seigneur, à son Incarnation. Nous croyons que la Sainte Vierge est médiatrice entre les hommes et Dieu.

Notre-Seigneur est la lumière de nos âmes, comme le soleil à son lever est la lumière qui éclaire les yeux de notre corps. Ici-bas c'est l'aurore dans la foi, au ciel il brillera dans sa splendeur. Alors nous jouirons de Dieu sans fin selon notre capacité, selon nos mérites. Nous sommes destinées au ciel par Jésus-Christ qui seul, a le droit d'y entrer.





*Auteuil, le 20 août 1871<sup>99</sup>*

NOUS PRÉPARER AUX ÉPREUVES DE L'AVENIR  
EN SANCTIFIANT LE PRÉSENT

Mes chères filles,

Nous vivons dans des temps difficiles. Nous nous trouvons dans la nécessité de mettre en sûreté ce qui nous appartient et d'un moment à l'autre nous pouvons avoir à mettre en sûreté nos personnes. Je pense que vous êtes toutes assez généreuses pour accepter le martyre si le bon Dieu vous le demandait. Mais il est surtout nécessaire, quant à présent, de penser à bien sanctifier ce temps, car, comme le disait le père Olivaint : « Il n'est pas difficile, lorsqu'on a l'habitude de donner tous les jours son cœur à Dieu, de lui donner une fois sa tête. » Il faut donc dès à présent donner chaque jour davantage à Notre-Seigneur en humilité, en mortification, en prière, en patience, en abandon.

Personne ne peut prévoir ce qui arrivera, nous sommes menacées de tous côtés. Peut-être les troubles recommenceront-ils en France ; peut-être sera-ce en Espagne, ou en Angleterre dans un temps donné, ou en Belgique. Dieu seul le sait. Il dispose ainsi les événements sans doute pour que nous vivions constamment sous sa main dans une plus grande disposition d'abandon, de confiance en sa paternité. Soyons bien certaines que s'il nous réserve de grandes épreuves, il saura nous donner ses grâces à proportion.

---

99. Dans ce Chapitre, mère Marie-Eugénie évoque la captivité et la mort des otages de la Commune, fusillés en mai 1871. Parmi eux, les pères jésuites : Olivaint, Caubert et Ducoudray.

Lorsque Dieu nous console et nous soutient, toutes les peines paraissent douces, nous le voyons dans la relation de la captivité des pères Jésuites : le père Caubert est tellement consolé que les murs de la prison de Mazas (à Paris) ne manquent pas de charmes pour lui. Et ce jeune séminariste qui ne peut assez exprimer sa reconnaissance, qui est transporté de joie parce que Dieu veut bien l'appeler au martyre quoiqu'il n'ait rien fait pour le mériter.

Les desseins de Dieu nous sont inconnus. Il peut d'autres fois demander le sacrifice de leur vie à ceux qui n'en ont pas le moindre désir, témoin le père Ducoudray, bien résigné sans doute, mais qui enfin ne désirait pas le martyre et sentait au contraire tout ce qu'il y a de pénible dans la captivité : ces quatre murs lui pèsent, le cœur s'en va et l'imagination le suit... On voudrait être courageux, on souffre de ne pas l'être et c'est ce qui est le plus difficile à supporter. Et tel autre qui souhaitait si peu le martyre qu'il le regarde comme un châtement. D'autres qui en ont trop envie, comme le père Picard, ne l'ont pas.

On peut être très saint et sentir cet ennui, cet abattement de tout nous-mêmes en présence de la souffrance. Peut-être que saint Sébastien, si héroïque, n'en a pas été exempt. Sainte Agnès, au contraire, ne sentait que la joie de souffrir pour son Jésus comme le jeune séminariste dont je vous parlais. Saint Pierre certainement était près de voir son courage défaillir lorsque, sortant de Rome pour échapper au martyre, il rencontra Notre-Seigneur qui lui dit : « Je vais à Rome pour être crucifié à votre place. »

Or, il faut nous attendre à éprouver cela si nous avons à souffrir de grandes épreuves pour Dieu. Il faut nous y préparer dès maintenant. Il n'est personne de vous qui n'ait maintenant quelque chose à souffrir. Parmi toutes les âmes qui sont ici, il n'en est pas une qui ne sente parfois en elle-même quelque révolte vis-à-vis de la souffrance. Pour les unes, ce sont des sécheresses, des difficultés dans la prière. Pour d'autres, c'est le support de leurs imperfections, les agitations de leur propre nature. Pour d'autres encore, c'est le prochain, le contact avec des caractères opposés aux nôtres. C'est encore tel emploi, telle contrariété.

Alors l'esprit de sacrifice nous sera nécessaire, et c'est en acceptant la souffrance de chaque jour que nous rendrons notre âme forte pour la lutte. Nous penserons à accomplir la volonté de Dieu et à ne plus

rechercher la nôtre. Il est dit dans l'Écriture : « L'insensé fait ce qui lui plaît. » De même on peut dire qu'une âme est insensée toutes les fois que l'on voit en elle un côté par où elle cherche ce qui lui plaît. Elle est insensée selon la parole de la grâce et de l'Écriture qui est la parole de Dieu.

Si nous considérons la vie de Notre-Seigneur, nous comprendrons qu'elle n'a été qu'une suite de souffrances. On peut penser parfois que jusqu'au moment de sa passion, ses douleurs étaient peu de chose. Il y avait l'exil, il est vrai, la pauvreté, mais est-ce tout ? Pénétrons plus avant, nous verrons qu'il a vécu aussi dans des temps peu tranquilles. Il a été continuellement recherché, poursuivi pour être mis à mort. Dieu l'a ainsi permis pour la consolation de ses serviteurs. Ensuite il portait sur lui le poids du péché, il souffrait pour la justice de Dieu, il gémissait de la perte des âmes. Entrons dans tous ses sentiments.

Du reste, mes sœurs, Dieu ne nous appellera peut-être pas au martyre. Peut-être ne tombera-t-il pas une feuille de cette maison, mais tous nos efforts nous seront comptés, et le temps que nous aurons employé à nous sanctifier nous servira pour l'Éternité.



*Auteuil, le 7 septembre 1871*

UNE RETRAITE EST UNE ÉPOQUE DE  
GÉNÉREUX RENOUVELLEMENT

Mes chères filles,

Deux choses nous occupent en ce moment. Nous sommes à la veille d'une fête de la Sainte Vierge qui doit nous inspirer une particulière dévotion et nous sommes aussi à la veille d'une retraite.

Une retraite est toujours un moment important dans la vie, moment qui peut être décisif pour notre éternité. Dans les vies de saints que vous allez toutes avoir entre les mains, vous pourrez voir que plusieurs d'entre eux ont daté leur conversion ou le commencement d'une plus grande perfection de l'époque d'une retraite. C'est pendant la longue retraite que saint Ignace fit faire à saint François Xavier que celui-ci prit la résolution de se donner tout à Dieu. Le Bienheureux père Muard prit pendant une retraite les généreuses résolutions qu'il a tenues fidèlement et qui l'ont conduit à la sainteté. Et ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que toutes les autres retraites qu'il fit jusqu'à la fin de sa vie sont autant de points de départ de pas plus grands vers la perfection.

Mes chères filles, sans doute nous ne menons pas une vie coupable, mais nous ne menons pas non plus une vie sainte. Nous voyons dans l'histoire de l'Église que dans l'abbaye de Luxeuil vivaient à une même époque dix-neuf ou vingt religieux qui furent tous canonisés. Je vous estime beaucoup, mes chères filles, mais certainement je ne crois pas qu'il y ait parmi vous des religieuses d'une vertu tellement héroïque qu'elles puissent être canonisées. C'est pour cela que cette retraite doit

être pour vous une retraite de généreux renoncement, de résolutions ferventes et de promesses fidèles.

Nous y sommes encouragées par l'exemple de la Sainte Vierge. Elle fut douée de grâces incomparables qui, dès le premier moment de son existence, surpassèrent toutes celles des anges et des saints réunis. Mais ce que nous pouvons le plus encore admirer en elle, c'est son incomparable fidélité à ces grâces. Jamais une seule grâce ne fut perdue et vous savez comment la fidélité à la grâce l'accroît. C'est une multiplication par deux, par quatre, par huit, par seize, par trente-deux, etc. Telle est la proportion qu'indiquent les théologiens. Jugez alors quelle est la somme des grâces que dut acquérir la très Sainte Vierge.

Maintenant, un retour sur nous-mêmes. Voyons toutes les grâces que nous avons reçues de Dieu depuis notre baptême, qui est la première, puis celles que nous avons reçues dans notre enfance, telles qu'une éducation chrétienne ; puis, tant de touches de Dieu, tant de prières, de sacrements, enfin toutes les autres grâces. Si nous avons été fidèles, quel serait déjà notre degré de sainteté !

Je vous ai dit que l'exemple de la très Sainte Vierge est pour nous un encouragement, non pas que nous puissions jamais être comme elle, incomparablement fidèles, mais nous sommes ses filles et certainement elle nous aidera à marcher le plus près possible sur ses traces.

Marie est désignée sous le nom de Vierge fidèle, c'est un des plus beaux titres de la Sainte Vierge. Il faudrait qu'on pût l'appliquer à toutes les vierges épouses de Jésus qui font profession d'imiter Marie. Eh bien ! mes sœurs, pendant cette retraite tâchons d'être fidèles à tout ce que Dieu demandera de nous, à toutes les lumières dont il nous éclairera, à tous les mouvements de la grâce, à tous les désirs de perfection qu'il nous inspirera.

Demain, dans votre communion, je vous prie de demander à la Sainte Vierge cette précieuse grâce de la fidélité, et nous la demanderons toutes les unes pour les autres.



*Auteuil, le 10 septembre 1871*

ESPRIT DE FOI DANS L'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Une chose distingue par-dessus tout la vie religieuse de la vie du monde, une chose constitue par excellence l'essence de cette vie, c'est l'obéissance. On vous le rappellera ou non pendant la retraite, mais il faut que vous en soyez bien convaincues. Or, il faut distinguer deux sortes d'obéissance. Il y a l'obéissance aux supérieurs lorsqu'ils commandent eux-mêmes, et celle-ci regarde aussi bien les supérieures particulières que les simples religieuses.

On doit toujours être, et vous êtes toutes, je pense, dans la disposition de leur obéir comme à Dieu. On est assez convaincu de la nécessité de cette obéissance, on sait que la supérieure est notre mère, qu'elle a l'autorité et par conséquent le droit de nous commander. Mais il y a une autre obéissance, et celle-là est plus difficile, c'est celle qui regarde les officières.

On n'est pas assez habitué à voir en elles l'autorité de Dieu pour ce qui concerne leur emploi. Je vous engage, mes sœurs, à porter sur ce point une attention particulière et un grand esprit de foi. Saint Ignace voulait que ses religieux fussent tous disposés, même le plus savant, à être envoyé à la cuisine et à obéir au cuisinier.

De même, mes sœurs, vous devez faire ce que vous disent les différentes officières : l'économe si elle recommande de remettre les balais à leur place, l'infirmière pour ce qui tient à votre santé. Mais soit dit en passant, celle-ci n'a pas le pouvoir de dispenser des règles, elle doit toujours demander l'avis de la supérieure. Elle ne peut pas

dispenser une sœur de l'Office, lui dire de se lever tard sans autorisation. Elle peut bien sans doute vous dire : « Ma sœur, vous vous lèverez à telle heure, vous ne direz pas l'Office », et vous devez lui obéir, le reste ne vous doit point occuper. Mais elle rendra compte ensuite à la supérieure et lui dira : « Ma mère, j'ai dit à telle sœur de faire telle chose, je pense qu'elle en a besoin. » Vous devez aussi obéir aux maîtresses de classe si elles disent : « Faites ceci pour telle enfant, évitez cela pour telle autre. »

C'est ainsi que l'obéissance, pratiquée de la sorte avec esprit de foi, pourra s'étendre aux moindres actions de notre vie et les rendre agréables à Dieu.



*Auteuil, le 17 septembre 1871*

CLÔTURE DE LA RETRAITE

Mes chères filles,

Après toutes les recommandations qui viennent de vous être faites, vous sortez de retraite dans des dispositions de ferveur, d'amour de votre vocation, de générosité, d'humilité. Je veux cependant ajouter encore une recommandation pour l'année que nous commençons. C'est celle du silence.

Évidemment je vous recommande le silence dans les moments où la Règle vous prescrit de le garder, c'est-à-dire de ne pas parler, mais je veux aussi vous demander le silence d'action. Il faut prendre garde, mes sœurs, d'être tapageuses. Lorsqu'on passe parfois auprès des lieux où la communauté est réunie, soit à la cuisine, soit ailleurs, on ne peut s'empêcher de penser que nous sommes une communauté un peu tapageuse.

Il est heureux que nous ayons des enfants et que l'on puisse mettre tout ce bruit sur leur compte. Je vous dirais volontiers ce qu'un supérieur de séminaire disait à ses élèves (il avait pour le moment des soldats à loger) : « Je suis bien heureux de pouvoir accuser les soldats de tout le bruit que vous faites. » De même les personnes du dehors peuvent, heureusement, accuser nos petites filles, tandis que les sœurs en font souvent autant qu'elles, je parle de la récréation.

Maintenant il y a un second silence, ce silence consiste à se taire par rapport aux choses dont nous ne devons pas parler. Ce silence est très important, plus important même que le silence de Règle, parce qu'il nous fera éviter une foule de fautes. Par là nous éviterons les paroles



contraires à la Règle, contraires à la charité, les paroles qui peuvent blesser, qui sont désagréables, nous éviterons aussi de parler de nous.

Il ne faudrait pas qu'on pût dire de nous que, si on imprimait nos paroles, les *j* et les *m* manqueraient à l'imprimerie. Parler de soi n'est ordinairement pas agréable aux autres. Il y a des personnes qui disent constamment : « J'ai fait ceci, telle chose m'est arrivée » etc. Je ne dis pas une fois en passant, mais en parler trop souvent n'intéresse pas pour l'ordinaire. On vous écoute, parce qu'il est de la politesse d'écouter les gens qui vous parlent, mais intérieurement on dit : « Mon Dieu, je vous l'offre. »

Voilà tout le résultat que produisent pour l'ordinaire ces conversations où l'on ne parle que de soi, et il faut tâcher vraiment de n'être pas pour nos sœurs un sujet d'ennui. Il faut parler de choses qui soient généralement agréables. Il faut que l'on sorte d'auprès de vous l'âme dilatée, le cœur joyeux.

Quand je vous dis, mes sœurs, qu'il faut être agréables les unes aux autres, ne croyez pas que ce soit une chose peu importante. Non, car vous serez en même temps très agréables à Notre-Seigneur. Vous aurez répandu la paix, le contentement, la générosité, on vous quittera l'âme mieux disposée pour l'oraison. C'est un talent, mes sœurs, il faut tâcher de l'acquérir.



*Auteuil, le 24 septembre 1871*

RECOMMANDATIONS RELATIVES AU PENSIONNAT

Mes sœurs,

Nous commençons une année scolaire et je veux vous faire quelques recommandations par rapport aux enfants. Notre œuvre a deux faces : du côté de Dieu, à qui nous nous donnons par l'amour de Notre-Seigneur, l'union à lui, le silence, l'obéissance, la pauvreté, toutes les vertus ; du côté du prochain, par le zèle des âmes. Et c'est précisément dans notre vie intérieure que nous puisons ce qui doit alimenter la seconde vie et nous faire porter des fruits extérieurs.

Le zèle des âmes : on pourrait sur ce sujet écrire des volumes, je pourrais vous en dire des choses très relevées. Mais je me bornerai aujourd'hui à un seul point et même je veux plutôt insister sur le côté matériel. Je veux vous recommander particulièrement l'exactitude, la dépendance, non pas tant spirituelle que celle qui consiste à demander des permissions, à savoir se ranger à l'avis des sœurs qui sont chargées des enfants, soit la maîtresse du pensionnat, soit la maîtresse de classe, soit la maîtresse des études dans ce qu'elle vous dit de faire, afin qu'il y ait unité et ensemble dans l'organisation du pensionnat. Ainsi, que les sœurs chargées des leçons se renferment dans le cadre qui leur est tracé, qu'elles se donnent la peine d'aller jusqu'au bout et que, par un zèle mal entendu, elles n'aillent pas plus loin.

Une chose aussi que je veux vous recommander et qui est parfois oubliée, c'est de ne pas travailler à l'aiguille en gardant les enfants. Quand vous êtes avec les enfants, vous êtes là pour les garder et point pour autre chose. Que l'on ait du zèle pour travailler aux récréations,

dans les moments libres, au parloir même, je n'y mets point d'opposition. Mais près des enfants, non.

On m'objectera : « Mais plusieurs sœurs, sœur Marie-Caroline par exemple, l'ont fait. » Il faut vous dire, mes sœurs, que sœur Marie-Caroline avait une expérience de vingt ans. Tout le monde n'est pas dans les mêmes conditions, et même je me suis reproché plusieurs fois de lui avoir donné cette permission à cause des objections qu'elle pourrait soulever dans l'esprit des autres sœurs. Vous voyez donc combien je suis éloignée de la donner pour un oui ou un non. Il ne faut donc pas travailler en gardant les enfants, non pas seulement pendant les leçons. Cela va sans dire. Vous devez être tout entières à votre leçon.

On a permis parfois aux enfants de travailler à l'aiguille. Ceci est encore à considérer, car peuvent-elles en même temps être attentives à ce qui se dit ? C'est fort douteux. Mais vous ne devez pas non plus travailler en gardant les études. Quelques points de filet que vous ferez ne valent pas une bonne surveillance.

Pour les maîtresses qui sont chargées de certains détails comme de conduire au piano, au parloir, il faut qu'elles prennent garde que des abus ne se glissent et qu'elles étendent la discipline à toutes ces petites choses. Qu'elles ne permettent pas de parler dans les escaliers, dans les passages. Une sœur qui fera cela pourra être aimée des enfants, mais combien la discipline générale en souffrira. Les enfants s'habitueront à causer partout, à ne pas respecter les maîtresses. Cela repose les enfants, leur détend l'esprit, elles seront plus sages à l'étude... Erreur. D'ailleurs la liberté d'esprit ne viendra pas du manque de discipline.

Il faut donc avoir une grande vigilance dans ces rapports, à la porte, à la lingerie. Il s'est introduit des abus par la lingerie. Quand la sœur lingère s'aperçoit de quelque irrégularité, si elle n'a pas assez d'autorité, qu'elle avertisse la supérieure, la maîtresse du pensionnat, afin qu'on y remédie.

Les enfants ont été plus sages, plus dociles pendant ces quelques mois, il faudrait qu'elles puissent se maintenir ainsi l'année prochaine. Je pourrais vous dire encore beaucoup d'autres choses, mais c'est assez pour aujourd'hui.

*Auteuil, le 22 octobre 1871*

## SUR L'OBÉISSANCE

C'est très à propos que l'on ait eu à lire aujourd'hui ce point de la Règle, car c'est de l'obéissance précisément que je veux vous parler.

L'obéissance peut être considérée non seulement comme devoir, mais aussi comme vertu. Alors elle nous regarde toutes, moi comme vous. Si comme devoir elle ne change pas, comme vertu elle peut toujours grandir, se perfectionner, se rapprocher plus de Dieu. Il faut donc, mes sœurs, méditer souvent sur l'obéissance, l'étudier dans ses degrés, ses dispositions, ses motifs ; voir si notre obéissance est complète, surnaturelle, digne, en vue de Dieu, ce qui est la même chose que surnaturelle ; enfin si nous pratiquons l'obéissance d'action, de volonté et de jugement.

Je ne sais si vous avez lu depuis quelque temps la lettre de saint Ignace sur l'Obéissance. Il faut la relire, vous pénétrer des principes qu'elle renferme. N'avez-vous pas observé lorsque vous vous êtes trouvées en rapport avec différents religieux, pas de notre ordre mais d'autres, que certains religieux se faisaient remarquer par leur obéissance et d'autres au contraire par un esprit indépendant.

Cependant, vous n'aviez rien à faire avec eux, vous n'aviez à exiger d'eux aucun acte d'obéissance. D'où il suit que cette vertu peut être dans toute notre vie, se faire voir dans les actions les plus indifférentes. Il faudrait que chacune de nos respirations fût pénétrée de cet esprit d'obéissance. C'est ce qui distingue la vierge vouée de la vierge chrétienne vivant dans le monde, de celle même qui aurait consacré à Dieu sa virginité, mais qui n'a pas embrassé l'état religieux.

C'est par le vœu d'obéissance principalement que nous sommes les épouses de Jésus-Christ. Il y a des communautés religieuses où l'on ne fait que ce vœu. Lorsque Dieu nous jugera, il faudra qu'il nous trouve revêtues d'une vertu qui nous rende semblables à Jésus-Christ. Tâchons de pouvoir lui être agréables par la pratique sérieuse et constante de l'obéissance.



*Auteuil, le 29 octobre 1871*

ABNÉGATION DANS LES ŒUVRES DE ZÈLE

Mes chères filles,

Il y a une chose sur laquelle je veux appeler aujourd'hui votre attention et qu'il est important d'éviter dans la vie religieuse : c'est la recherche de soi-même dans la pratique du zèle, du dévouement et dans la plupart des exercices de notre vie.

Il est clair que les malheurs présents, les épreuves par lesquelles nous sommes passées, le travail plus ou moins considérable que nous pouvons avoir en ce moment, ne sont pas de nature à développer en nous cette disposition. Cependant il peut se faire, et cela arrive parfois (je ne dis pas que ce soit pour aucune de vous, mais il est bon de se prémunir contre cet écueil), que dans la vie religieuse on se fasse une petite vie à soi, une vie où l'on n'ait que soi pour but, de quelque côté que l'on se tourne, du côté du bon Dieu, du prochain et de nous, c'est-à-dire que l'on fait de sa perfection une propriété. On veut des consolations spirituelles, on désire la considération des autres, une place estimée, élevée.

Il y a plusieurs signes auxquels on peut reconnaître si l'on a en soi cette disposition. Le premier, et je ne doute pas qu'il soit fort loin de vous toutes, c'est d'être jalouse des vertus des autres. Les âmes véritablement zélées pour la gloire de Notre-Seigneur, sont contentes de le voir honoré par tout le monde.

Si, à la place de celles qui m'écoutent, il y avait ici une assemblée de saints, les autres qui ne le seraient point encore devraient se réjouir

grandement de voir leur perfection. Et puis, il y a tout à gagner à vivre avec des saints ; on s'édifie de leurs vertus, on est encouragé par leurs exemples, fortifié par leurs prières. Il y avait à une certaine époque dans un monastère, je crois que c'est celui de Luxeuil, 17 saints à canoniser, eh bien, le 18<sup>e</sup> qui pouvait être déjà très parfait et faire beaucoup d'efforts, mais n'être point parvenu au degré des autres, était très heureux de voir Dieu plus glorifié par ses frères que par lui.

Le second signe est de s'attribuer le bien qui est en soi. Il faut bien que nous sachions que tout ce qui est bon en nous vient de Dieu, par exemple l'innocence par laquelle Dieu nous a gardées, préservées, la charité, l'obéissance, enfin toutes les vertus. Nous n'avons à nous que notre misère.

Si nous en étions bien convaincues, je n'entendrais pas souvent me dire : « Je suis si éloignée de telle disposition. » Que ces âmes prennent bien garde. Je parle ici au point de vue purement spirituel. Lorsque Dieu voit des âmes ainsi affectées, il prend plaisir à tout déranger, à contrarier tous leurs plans. Elles se croyaient obéissantes, elles auront des difficultés à pratiquer l'obéissance. Elles se croyaient charitables, elles trouveront les personnes avec lesquelles elles vivent insupportables, et ainsi du reste. Dieu retire ainsi pour un temps la main dont il les soutenait afin qu'elles soient bien convaincues de leur néant. Dieu nous tient par un cheveu, dit Bossuet.

Ces personnes aussi dont je vous parle se désolent extrêmement de leur misère parce qu'elles se déplaisent à elles-mêmes. Il ne faut pas trop que notre misère nous déplaise, car en définitive l'affaire principale de notre sanctification consiste à être convaincues que nous sommes parfaitement misérables, à pénétrer jusqu'au fond de notre néant. D'ailleurs notre misère ne déplaît point trop à Dieu. Notre trésor, notre richesse, c'est un acte de contrition, un acte d'humilité et après cette contrition et cette humilité, un acte d'amour de Dieu, de confiance en Lui, parce que nous savons qu'Il est grand, sage, puissant, miséricordieux. Comme dit sainte Thérèse : « Dieu est mon Père, Dieu sait tout, Il peut tout et Il m'aime. »

Dans la conviction de notre infirmité nous crierons sans cesse : *Deus, in adiutorium meum intende*, Dieu venez à notre aide. Ce n'est pas sans raison que l'Église met tant de fois par jour ces paroles sur nos lèvres :

« Seigneur, sauvez-nous, ayez pitié, secourez-nous. » C'est parce qu'elle veut nous faire entendre que tout notre salut est en Dieu, mais aussi que lorsque nous lui avons représenté notre misère, lorsque nous l'avons prié de nous secourir, cela suffit.

Une âme qui est dans cette disposition se trouve constituée dans une profonde paix. Que voulez-vous qui contrarie ou trouble une âme qui a établi son bonheur dans cette pensée de la grandeur de Dieu, de sa bonté ? Elle se réjouit toujours. Que le monde se bouleverse : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas<sup>100</sup>. »

C'est ce qui fait que monseigneur de Poitiers (monseigneur Pie) conserve toujours une confiance inébranlable en présence des événements que nous traversons, s'appuyant sur la connaissance de l'essence de Dieu qui est bon par nature et qui ne peut pas punir trop longtemps parce qu'il est bientôt las de châtier.

Et puis, mes sœurs, il y a une chose qu'il faut que je vous apprenne. Non seulement les grâces que nous recevons pendant le cours de notre vie viennent de Dieu, mais aussi la dernière, la grâce finale, celle par laquelle nous pourrions, revêtues de Jésus-Christ, après nous être plongées dans le bain salutaire de son sang, paraître avec confiance au tribunal de Dieu. Cette grâce, il faut bien que nous sachions qu'elle dépend entièrement de la miséricorde de Dieu, non pas qu'il faille dire que nos mérites ne servent à rien, mais ils ne sont mérites qu'autant qu'ils sont couverts par la grâce.

Prions donc, demandons à Dieu et n'espérons que de lui cette grâce par laquelle nous lui serons agréables au dernier jour.



---

100. Lc 21, 33.



*Auteuil, le 5 novembre 1871*

ESPRIT DE DÉVOUEMENT EN TOUTES CHOSES

Mes chères filles

La dernière fois que je vous ai parlé de la recherche de soi-même, nous l'avons envisagée particulièrement sous le rapport spirituel, nous pourrions la considérer aujourd'hui dans l'ordre naturel, dans nos rapports les unes avec les autres. En un mot, je voudrais vous recommander de ne pas mettre d'égoïsme à la place du dévouement.

Dans la plupart des devoirs de la vie religieuse il faut savoir se renoncer, ne pas penser à soi pour la Règle, l'Office, le travail, les enfants. Ainsi il faut tâcher de dire régulièrement l'Office. Je sais bien que les supérieures sont quelquefois obligées d'arrêter. C'est pourquoi je n'insiste pas. Mais enfin il y a des personnes qui sont plus occupées d'elles-mêmes que des autres, c'est la nature qui est ainsi.

Il faudrait au contraire que, suivant cette parole de la Règle, dans toutes les circonstances de la transitoire nécessité, on vît exceller la permanente charité. Sans faire beaucoup plus que vous ne faites, car je pense que vous faites toutes à peu près ce que vous pouvez, il faudrait qu'en toute occasion vous fassiez des efforts pour arranger les difficultés, aplanir les embarras, venir en aide aux autres, faire toute chose dans un esprit de bonté, de charité pour le prochain.

Il y a des personnes qui pensent beaucoup à ce qui leur plaît, recherchent ce qui leur est agréable et repoussent avec une vivacité extrême tout ce qui leur déplaît. Le père Laurent a fait tout un sermon sur ces paroles de l'Écriture : « L'insensé cherche ce qui lui plaît. » À ce compte-là, il y a beaucoup d'insensés.

Si ces personnes dont je vous parle étaient ferventes et que quelque chose leur déplût, ce serait pour elles une raison de l’embrasser. Il faut bien prendre garde de porter cette disposition en allant auprès des enfants. On rencontre toujours des caractères plus ou moins agréables. Il faut éviter de nous laisser dominer par cette impression, qui nous empêcherait d’agir avec la justice qui convient.



*Auteuil, le 19 novembre 1871*

SE CONFIER À LA GRÂCE  
CHERCHER SA FORCE DANS LA PRIÈRE

Mes chères filles,

Nous tendons toutes à la perfection ou du moins nous le voulons. Mais il y a une chose qui nous trouble, qui nous arrête dans cette tendance à la perfection, ce sont les difficultés que nous rencontrons. Nous lisons dans l'Évangile : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait<sup>101</sup>. »

C'est ce que Notre-Seigneur nous demande par cette autre parole : « Soyez mes imitateurs ». Voilà la difficulté des difficultés, l'imitation de Jésus-Christ, la ressemblance à Jésus-Christ. C'est ce que lui-même qualifie en disant : « Il y a des choses impossibles à l'homme<sup>102</sup>. »

Comment se fait-il alors que Dieu nous demande des choses si difficiles ? C'est parce que nous ne les accomplirons pas seuls, mais nous avons le secours de la grâce. Sans doute nous avons à faire des efforts, mais avant tout c'est la grâce qui agit. Elle nous prévient, nous accompagne et nous rend possible et même facile ce que Dieu veut de nous. Il est important de nous rappeler cette vérité, d'en être bien convaincues, d'avoir une grande foi à cette efficacité de la grâce.

On verrait disparaître alors bien des troubles, des découragements, on n'entendrait plus des objections telles que celles-ci : « Mais je suis on ne peut plus opposée à telle chose. Mais c'est trop difficile... Mais je ne puis pas... »

---

101. Mt 5, 48.

102. cf. Mt 19, 26.

Sans doute nous ne pouvons pas de nous-mêmes, mais la grâce de Dieu viendra et par des voies qui nous sont inconnues elle aplanira les difficultés et nous fera arriver au but. Elle viendra à bout de notre faiblesse et de notre infirmité même, et nous pourrons dire comme saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie<sup>103</sup>. »

Mais cette grâce qui nous est si nécessaire comment pouvons-nous l'attirer en nous ? Il y a plusieurs moyens. Le premier est la foi à la parole de Dieu et celui-là ne nous manque jamais. Nous entendons la parole de Dieu, nous la lisons, et nous avons toujours besoin de la lire parce que nous avons toujours besoin de nourrir notre esprit de la doctrine de la vérité.

Le second moyen est la prière : celui-ci est à notre disposition en tout lieu, à toute heure, à tout moment. Toujours nous pouvons prier, recourir à Dieu, pratiquer ce que l'on appelle l'union à Notre-Seigneur. Notre-Seigneur habite en nous. Ce mystère de la présence intérieure de Notre-Seigneur en nous nous est connu par la foi. Il faut nous le rendre présent, y songer, faire des actes de confiance en Notre-Seigneur, retourner souvent à ses pieds, vivre avec lui plus intimement, écouter sa voix, car Il nous parle ainsi qu'il est dit dans un chapitre de l'Imitation : « Heureuses les oreilles attentives, non aux bruits extérieurs qui les frappent, mais au doux murmure du dedans. »

Je sais bien que nous avons parfois des moments de sécheresse. Cependant toujours nous pouvons prier et attirer en nous cette précieuse grâce et il n'est personne d'entre nous qui n'en ait senti les effets et les secrets mouvements d'une façon ou d'une autre.

Un troisième moyen, ce sont les sacrements, et ce moyen est aussi grandement à notre disposition. Il y a des saints canonisés qui n'ont pas communiqué aussi souvent que nous le faisons, qui ne se sont pas non plus confessés aussi fréquemment, qui n'ont pas eu le secours de confesseurs aussi saints, aussi éclairés. Mais il faut savoir profiter des sacrements.

Il y a des personnes qui ont leurs idées propres sur les sacrements. Il y a des scrupuleux qui voudront s'accuser indéfiniment ; ceux-là devront au contraire s'appliquer davantage à la contrition, à l'amour. Il

---

103. Ph 4, 13.

y a d'autres âmes qui chercheront à se faire consoler, etc. Chacun l'envisage un peu selon ses propres vues et agit en conséquence, tandis qu'il faudrait user de la confession selon les intentions que Notre-Seigneur a eues en l'instituant, qui sont de purifier l'âme, de nous faire éviter les fautes dans lesquelles nous tombons et que nous accusons, de prendre des moyens pour cela.

Quant à la Communion, pour profiter d'une si grande grâce, il faut voir aussi si nous apportons des dispositions parfaites. Peut-être n'est-ce que rarement que nous songeons à nous y préparer la veille, surtout par quelque sacrifice, rarement que nous la faisons sans distractions, rarement que nous nous mettons entièrement à la disposition de Notre-Seigneur, renonçant à toute passion, à toute volonté autre que la sienne, le rendant Maître de notre âme dans le moment où, selon sainte Thérèse, notre âme est comme maîtresse de Notre-Seigneur qui devient comme son esclave. Si nous savions en user parfaitement, ce seul moyen de la Communion suffirait pour nous faire triompher infailliblement de toutes les difficultés et nous faire accomplir certainement tout ce que Dieu demande de nous.

Je vous engage, mes sœurs, en sortant du Chapitre, à réfléchir quelques instants et à vous demander si vous n'avez pas perdu beaucoup de temps en considérations inutiles sur vos dispositions, sur les difficultés que vous pouvez rencontrer chaque jour, et à prendre la résolution de vous appuyer davantage sur Dieu qui est Tout-Puissant et qui veut nous donner tous les secours dont nous avons besoin.



*Auteuil, le 3 décembre 1871*

TRAVAILLER À AVANCER DANS L'AMOUR

Mes chères filles,

Il est une pensée qui a dû vous occuper souvent dans vos méditations et c'est à cela en effet que se rapporte tout ce que Dieu a fait pour nous. Je veux parler de l'amour.

C'est l'amour de Notre-Seigneur que nous considérons en ce temps de l'Avent où nous attendons son avènement plein de douceur et de miséricorde. Nos efforts doivent tendre à lui rendre amour pour amour. C'est en cela positivement que consiste notre sainteté. Certaines personnes n'y pensent pas assez et se font parfois une perfection à leur manière qui consiste dans une certaine exactitude, l'abstention des fautes graves.

Charité pour Dieu, pour le prochain. Plusieurs de nos sœurs, comme par exemple sœur Marie-Catherine, avaient bien compris quelle est l'importance de ce que je vous dis et au moment de la mort, elles s'efforçaient de parvenir au degré d'amour qu'elles croyaient que Dieu demandait d'elles. Si telle était la disposition de ces âmes à ce moment suprême, tâchons de l'imiter dès à présent ; car enfin il faut bien nous rendre compte des difficultés qui se présentent dans un état de maladie... à charge à nous-mêmes, toujours des personnes qui tournent autour de nous, état d'affaissement, esprit peu libre... et cependant, dans cet état même, il est encore possible d'avancer dans l'amour.

Objection, j'y arrive tout de suite : « J'ai des tentations, je n'ai pas du tout le sentiment de l'amour, je n'ai pas du tout conscience de mes

rapports avec Dieu. » Cela n'est pas du tout nécessaire pour avancer dans l'amour. Nous avançons dans l'amour de Dieu à mesure que nous ôtons tous les autres amours : habitudes, péchés véniels, etc.. petites ou grandes affections, peu importe. On voit dans certains temples païens de grandes idoles et d'autres qui sont à peine de la grandeur du doigt, de même dans nos âmes.

Il ne faut pas aller plus vite que Dieu le veut et vouloir plus de lumières qu'Il ne nous en donne. Dieu nous fera connaître chaque jour ce qu'Il veut que nous ôtions. Une maîtresse d'ouvrage ne donnera pas à la dernière des orphelines son travail pour un mois, mais chaque matin elle lui indiquera ce qu'elle doit faire. Il en est de même de toutes les maîtresses, d'histoire, de géographie, de littérature etc., quand même vous auriez à faire à de grandes enfants.

Or, nous sommes tous de très petits enfants par rapport à Dieu. Chaque jour Il nous fait comprendre ce qu'Il désire de nous, il suffit d'être bien fidèles à la grâce de chaque jour. Ce qui empêche souvent les âmes d'avancer, c'est qu'elles ne s'appliquent pas assez à bien employer le moment présent. Notre-Seigneur a dit : « À chaque jour suffit sa peine<sup>104</sup>. » Pour le passé, à quoi bon nous en occuper ? L'acte de contrition, c'est tout ce qu'il faut. Pour l'avenir, l'abandon et la confiance. Pour le présent, la fidélité.

Donc, mes sœurs, comme but : l'amour pour Dieu. Comme consolation et encouragement : l'amour de Dieu pour nous. Comme moyen : la fidélité à la grâce du moment.



---

104. Mt 6, 34.

*Auteuil, le 10 décembre 1871*

#### NÉCESSITÉ DE SE SANCTIFIER DANS SON EMPLOI

Mes chères filles,

C'est très à propos que l'article de la Règle soit aujourd'hui : « De l'obéissance », car je voulais vous parler de la manière de sanctifier ses emplois. Ceci est très ordinaire, très terre à terre, mais je voudrais que vous compreniez toutes, la nécessité de venir souvent à la méditation des vertus élémentaires. Ce n'est pas seulement mon sentiment, mais celui d'un saint religieux qui me disait combien il est important de revenir souvent au B.A.BA de la vie religieuse, à ce que l'on vous enseigne au Noviciat.

Je vous ai déjà répété plusieurs fois que de la sanctification de notre emploi dépendait notre perfection. On se sanctifie là où l'on est, avec les occupations qui nous sont prescrites par l'obéissance. Les dispositions intérieures ne suffisent pas. Je sais que vous êtes toutes dans les meilleures dispositions, plusieurs même d'entre vous désirent offrir, donner leur vie pour Dieu. C'est très bien de sentir cet élan, d'avoir cette ardeur de cœur pour le service de Notre-Seigneur. Mais ce n'est pas assez et probablement Notre-Seigneur ne nous jugera pas sur ce que nous aurons éprouvé, mais sur ce que nous aurons fait.

Or, dans chacun de nos emplois nous rencontrons des difficultés avec telle sœur, telle enfant, telle personne du dehors. Que ferons-nous en ces circonstances ? Il faut nous rappeler que Dieu, de toute éternité a choisi cet état où nous devons acquérir la perfection. Il faut être bien persuadées de cette vérité. Ces difficultés, ces rapports, ces occasions où nous sommes engagées, il les a prévues et voulues pour nous.



Il est dans l'ordre de Dieu que les méchants soient mêlés aux bons afin de leur faire pratiquer la vertu. Saint Augustin a dit : *Ut boni exercerantur* – Pour que les bons soient exercés. Les chrétiens des premiers siècles ont été accusés d'horribles calomnies, etc. Et notez que ce ne sont pas toujours les méchants, ce sont parfois les bons qui s'exercent entre eux. C'est ma sœur une telle qui exerce ma sœur une telle ; bientôt elle sera peut-être exercée par une autre. L'année prochaine elle sera peut-être très sainte, mais en attendant elle vous sanctifie.

Il y a une autre considération. C'est la pensée que nous devons un jour être semblables à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il faut que nous soyons maintenant ce que nous devons paraître au ciel. Or Notre-Seigneur a vécu ici-bas dans les humiliations, les opprobres, les souffrances, les délaissements. Il disait à son Père : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?<sup>105</sup> »

Nous qui sommes ses épouses, nous devons le suivre dans ses états, dans ses affections, ses souffrances. Parce que nous sommes religieuses, et plus que les autres personnes du monde, nous sommes obligées d'acquérir cette divine ressemblance.

Par exemple pour l'humilité ; vous savez que l'humilité consiste à supporter les contradictions, à ne pas s'excuser. Enfin, vous en connaissez tous les degrés. La patience, c'est se taire, ne pas reprendre les autres à moins qu'on en soit chargé. Ainsi de suite, toutes les vertus élémentaires de la vie religieuse, la mortification, la douceur, l'obéissance.

Il faut les passer en revue dans notre oraison, prévoir les occasions que nous pourrions rencontrer dans la journée : il y en a pour la sœur de la cuisine, pour celle du dortoir, pour l'économe, pour les maîtresses de classe. Il y a des occasions avec la supérieure : si elle est occupée, elle ne vous répond pas tout de suite. Vous savez mieux que moi tout ce qui peut se présenter chaque jour et à vrai dire, quoique ce soit très bien de nous appliquer à rendre notre oraison la plus parfaite possible, cela dépend plus de Dieu que de nous.

---

105. Mt 27, 46.

Ce qui dépend de nous, c'est de supporter, de nous taire, de savoir nous posséder dans les circonstances fâcheuses. Par exemple, on a des difficultés à être patiente avec les sœurs postulantes. Les sœurs de la cuisine se plaignent parfois : « Elle fait tout de travers, il faut lui répéter dix fois les mêmes choses... » Imitez saint Vincent de Paul, il supporta un jour avec une patience admirable un frère qui vint l'interrompre vingt-cinq fois pendant une affaire importante. Croyez, mes sœurs, qu'il eut beaucoup de mérite dans cette vertu de patience. La pratique obscure de ces actes, voilà ce qui sanctifie et attire les grâces.

Il faudrait aussi, mes sœurs, que l'on ne s'occupât pas tant de la perfection des autres. On dit : « Mais cette sœur a tort, mais elle ne fait pas ce qu'elle devrait faire. » J'en conviens, mais ne vous en préoccupez pas. Songez avant tout à votre propre perfection. Supposons que vous êtes ici cinquante. Si ces cinquante personnes étaient toutes exclusivement occupées de leur perfection, certainement la maison serait bientôt sanctifiée.

Reprenez donc sérieusement toutes ces pensées. Ce sont des vérités élémentaires, je vous le répète, un peu terre à terre. Ce sont les fondements que l'on a jetés dans votre âme pendant votre Noviciat. C'est l'étude des vertus que vous avez faite dans Rodriguez, vous ne pouvez pas trop y revenir.

Puis, à la fin d'une année, je ne sais pas si vous êtes frappées comme moi. Ce qui m'impressionne le plus vivement c'est, en jetant un coup d'œil en arrière, la vue de toutes les occasions que j'ai laissé échapper et où j'aurais pu pratiquer l'humilité, la patience.

Plusieurs d'entre vous ne sont peut-être pas à même de constater ce que je vous dis. Je parle des jeunes sœurs qui n'ont encore que peu d'emplois. Plus tard tranquillisez-vous, cela viendra.

On a parfois besoin de livre pour sa retraite du mois. Prenez votre vie, voyez où vous en êtes, quels sont les actes de vertu que vous pourriez faire dans votre emploi. Prenez des moyens et des résolutions. Il y a de quoi vous occuper utilement pendant un jour de retraite du mois.

SANS INDICATION  
D'ANNÉE



*Le 15 mai, sans indication d'année*

SUR LES RAPPORTS MUTUELS

Mes chères filles,

En faisant lire ce chapitre sur les rapports mutuels, je voulais vous recommander de faire une grande attention à tout ce qui pourrait blesser dans les rapports que nous avons les unes avec les autres. Les deux grands moyens pour arriver à rendre agréables nos rapports mutuels sont le silence et la charité.

D'abord le silence qui est une des gardes de la charité. Il faut avoir bien soin de toutes les petites choses qui sont recommandées afin de bien garder le grand et le petit silence : ne pas parler en temps de silence si ce n'est avec permission, et ne dire pour la nécessité que les paroles qui ont rapport à l'objet qui nous occupe ou à la chose dont nous avons besoin. Le silence est institué parmi nous pour nous laisser la liberté de penser à Notre-Seigneur et de nous entretenir avec Lui d'une manière plus intime. Il faut cultiver cette vie intérieure en cherchant à échapper à ce besoin qui nous porte à nous dépenser dans les choses extérieures et dans les conversations inutiles.

Ensuite si je vous ai dit que le silence était un des principaux moyens de conserver la charité dans les rapports mutuels, je dois vous indiquer aussi le support : cet esprit qui fait qu'on est patiente, douce, qu'on ne juge pas, qu'on ne blâme pas, qu'on n'est pas curieuse. C'est dans un autre chapitre de la Règle qu'il est fait mention de toutes ces belles qualités que doit avoir la charité telle que saint Paul la dépeint.

Ces paroles devraient devenir le sujet habituel de nos méditations, puisque nous rencontrons chaque jour sous nos pas l'occasion de pratiquer cette vertu. Cette charité fera que chacun de nos rapports mutuels deviendra non seulement une vertu, mais encore une joie et une douceur.



*Le 29 mai, sans indication d'année.*

SUR LA SIMPLICITÉ ET LES RAPPORTS MUTUELS

Mes chères filles,

En faisant lire ce chapitre de la Règle sur la simplicité et les rapports mutuels, je trouve que c'est là surtout qu'il faudrait parler de l'esprit de mortification.

Il n'est pas de religieuse, du moins je l'espère de toutes, qui ne désire avancer dans la perfection et qui ne soit prête à faire pour cela quelques mortifications visibles, quelques sacrifices, quelques actes extérieurs par lesquels elle voit qu'elle avance. Eh bien, plus j'avance dans la vie religieuse, plus je suis persuadée que la plus grande perfection pour l'âme est dans la mortification intérieure et que c'est à celle-là que nous devons nous appliquer. Mortification de sa volonté propre, de son jugement propre, de son caractère propre, de son amour-propre, afin de soumettre sa volonté à celle des autres.

Ceci est très utile pour rendre la vie commune facile, car vous n'avez pas toutes la même volonté. Le prochain a une volonté qui n'est pas la vôtre. Et c'est par la mortification que vous céderez facilement aux autres, que vous vous pliez à la différence des caractères, que vous aurez de la douceur pour supporter les enfants.

Mes sœurs, c'est en fonction de cette mortification intérieure que vous avancerez dans la perfection et que vous deviendrez en vieillissant plus ferventes et plus saintes.

J'en viens maintenant à l'édification. Certes, mes sœurs, je ne demande pas que vous ayez les yeux ouverts sur la conduite des sœurs, mais enfin vous la voyez. Dites-moi, ce qui vous édifie n'est-ce pas de

voir une sœur facile à céder aux autres, douce dans ses rapports, patiente et égale dans son emploi, n'ayant aucune volonté propre, ou du moins ne paraissant pas en avoir, et où le moi est complètement anéanti.

Ce qui nous édifie, pourquoi ne le ferions-nous pas ? S'il y a des bornes à mettre à la mortification extérieure, nous ne devons pas craindre l'excès de la mortification intérieure, avoir peur de trop nous détruire, puisqu'en détruisant notre moi, c'est Jésus-Christ que nous mettrons à notre place.





*Sans date, sans indication d'année.*

#### FÊTE DE LA PENTECÔTE

Mes chères filles,

Ai-je besoin de vous dire qu'il faut en ce saint temps de la Pentecôte beaucoup demander l'Esprit de Dieu ? Cet Esprit qui est venu pour aider Jésus-Christ à achever sa mission sur la terre, cet Esprit qui est descendu aujourd'hui sur les apôtres et les a transformés en hommes nouveaux.

Nous avons toutes un esprit en nous. C'est ce qui nous conduit, nous, notre intelligence, notre jugement, nos vies. C'est ce qui, dans l'homme, est le plus grand, le plus élevé, dans l'ordre naturel. Mais nous ne devons pas rester dans l'ordre humain, et pour atteindre l'ordre surnaturel, il faut nous laisser conduire par l'Esprit de Dieu, cet Esprit qui a conduit Notre-Seigneur pendant sa vie et qui lui a fait préférer en ce monde les choses tout à fait contraires au sens naturel, la pauvreté, les souffrances, l'humiliation.

Les auteurs de la vie spirituelle disent que la perfection consiste à avoir une âme saine dans un corps sain, c'est-à-dire que le corps soit soumis à l'âme et l'âme à la foi. Il faut que notre vie devienne une vie de foi, que les pensées de Dieu remplacent nos pensées.

Mais c'est aussi un temps de consolation, car cet Esprit est amour, il est l'amour du Père, le Consolateur que Jésus-Christ a promis.

Il faut pendant ces jours beaucoup prier, demeurer dans un plus grand recueillement et implorer une effusion de cet Esprit de Dieu dans nos âmes.

*Le 12 juin, sans indication d'année.*

## L'HUMILITÉ

Mes chères filles,

Je veux vous parler de ce que l'on vient de lire sur l'humilité. Je regarde cette vertu comme la plus nécessaire à une vie religieuse, et je suis convaincue que le manque d'humilité est la cause de la plupart des tentations et des difficultés.

L'humilité est le fondement le plus solide et le plus nécessaire de la vie spirituelle. C'est la base sur laquelle tout le discours d'humilité, mais plutôt dans ce silence de l'humilité. Se taire sur soi, ne pas faire cas de soi, se compter pour peu, ne pas s'estimer et ne pas chercher l'estime, ne rien dire, ne rien faire pour attirer les regards et l'attention, chercher plutôt à disparaître et à se faire oublier. Dans les choses pénibles qui touchent personnellement, penser toujours : « Ce n'est rien, cela ne regarde que moi. » Avoir de bas sentiments de soi-même, s'anéantir devant l'Être de Dieu, ne voir que Lui et ne chercher que ses intérêts.

Sainte Thérèse disait qu'il ne faut jamais cesser de se mortifier et de s'humilier jusqu'à la mort. La mortification corporelle entre pour une grande part dans la vie au Carmel. Ici nous avons plus de douceur sous ce rapport, mais nous devons nous exercer davantage à la mortification intérieure.

Il est toujours nécessaire de se mortifier et de s'humilier, mais peut-être plus encore lorsqu'on a un certain âge, trente, quarante ans parce qu'alors on est plus posé dans la vie, le jugement est plus établi. Il faut surtout alors ne pas chercher à faire prévaloir ses idées, ses opinions,

ne pas tenir à son jugement, ne pas chercher à paraître, mais plutôt à s'effacer et à passer inaperçue.

C'est à cette seule condition intérieure que la vie de Notre-Seigneur Jésus Christ pourra habiter en nous.



*Le 22 juillet, sans indication d'année.*

FÊTE DE SAINTE MADELEINE

Mes chères filles,

Nous faisons aujourd'hui la fête de l'une des saintes qui ont le plus aimé Notre-Seigneur. À la Croix, Jésus se trouvait entre deux amours : l'amour très pur et très parfait de Marie, qu'aucune créature ne pourra jamais atteindre, et l'amour pénitent de Madeleine. De l'un à l'autre, la distance est bien grande. Néanmoins, nous remontons au point par lequel ils se touchent : l'humilité. Pour aimer, il faut être humble. Plus on est humble, plus on aime. Voilà pourquoi la Sainte Vierge, puis Madeleine ont tant aimé Jésus.

L'humilité de Marie ne procède pas, comme celui de la pécheresse, de la connaissance de ses fautes. Quelle honte pouvait avoir celle dont l'âme n'était pas même entachée du péché originel ? Mais, éclairée d'une lumière plus grande, elle a mieux connu, mieux compris la grandeur de Dieu et la petitesse de la créature, et partant, l'état de dépendance, d'assujettissement, d'abandon complet et absolu de celle-ci vis-à-vis de son Créateur.

Profondément pénétrée de toute l'étendue des droits de Dieu sur elle, elle lui a tout donné, ne soupçonnant même pas qu'il fût possible de disposer du plus petit moment d'une existence sur laquelle elle aimait tant à reconnaître le souverain domaine de Dieu. Instrument docile entre ses mains divines, elle s'est laissé façonner, travailler selon son bon plaisir, sans que la moindre résistance la fit jamais sortir de cette voie de sujétion, de dépendance, de servitude, dont la créature ne devrait jamais s'écarter à l'égard de son Créateur.

Une connaissance plus grande, plus approfondie des grandeurs de Dieu d'une part, de l'autre, une pénétration plus grande de sa propre impuissance et de son néant, voilà sur quoi a reposé l'incomparable humilité de Marie.

Madeleine puise dans la connaissance de son péché les sentiments de confiance qu'elle porte aux pieds de Notre-Seigneur. Et en cela, l'humilité de Madeleine ne pourrait-elle pas être la nôtre ? Il ne faut pas croire que le péché de Madeleine soit celui par lequel Dieu se trouve le plus grandement offensé et qui soit uniquement digne de notre repentir et de nos larmes.

Sans doute, ce péché est le plus dégradant en soi, le plus humiliant, le plus vil. Mais le péché d'hérésie, par exemple, est bien plus considérable. Peut-être n'avons-nous aucun reproche à nous faire à cet égard. Mais qui de nous, sans parler même du péché originel, peut se rendre la justice de n'avoir jamais cédé à un sentiment d'amour-propre, de ne s'être jamais prêtée à aucun des mouvements, des actes qu'il inspire ? Le dire ou le penser serait un immense orgueil. Marie seule, par un privilège accordé à celle-là seulement qui était appelée à être la Mère de Dieu, eût pu se rendre ce témoignage. En a-t-elle été moins humble ?

Mais pour nous, que de fautes, que d'infidélités n'avons-nous pas commises et ne commettons-nous pas encore chaque jour ? Eh bien, quelques prières, quelques œuvres satisfaites, et voilà, si nous le voulons, que toutes nos fautes vénielles sont effacées. Que de fois n'avons-nous pas été arrosées, purifiées par le Sang de Jésus-Christ ! Comme à Madeleine, il nous a été beaucoup pardonné. Mais comme elle, avons-nous beaucoup aimé ?

Voyons un peu quelles sont, en cette sainte pénitente, les œuvres de son amour. Avec quel empressement elle cherche Jésus. Pour arriver à lui, rien ne l'arrête, elle s'expose aux risées et aux humiliations. Que dis-je ? Elle n'y pense même pas. Voir Jésus, trouver Jésus, que lui importe le reste ? Elle est indifférente à tout. Pourvu qu'elle le voie, qu'elle le suive, elle a tout ce qu'elle désire. En vain Simon lui prodiguera-t-il les opprobres, en vain sur le chemin du Calvaire la populace se la montrera-t-elle du doigt... que lui importe ? Occupée de Jésus, elle n'entendra que Jésus, ne verra que Jésus.

Sachons aimer comme Madeleine, et pour cela soyons humbles. Comme elle, donnons pour base à notre humilité la connaissance de nous-mêmes, de nos fautes, de nos infidélités, tant et tant multipliées. Que cette connaissance nous fasse toujours rester, vis-à-vis de Dieu, dans l'état anéanti, abaissé, soumis, assujetti en toute rencontre, profondément adorant, qui convient seul à la créature.



*Le 1<sup>o</sup> décembre, sans indication d'année.*

I<sup>er</sup> DIMANCHE DE L'AVEANT

Mes chères filles,

Je voulais vous recommander de passer parfaitement ce temps de l'Avent afin de vous préparer par la prière, par le recueillement, par l'esprit d'adoration et l'esprit de ferveur à bien célébrer la fête de Noël. L'année ecclésiastique commence aujourd'hui. Les gens du monde commencent la leur au jour de l'an, nous commençons la nôtre avec l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il faut que cette époque soit pour nous un temps de renouvellement.

Nous venons de terminer une année pendant laquelle la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ a dû se développer en nous. Nous avons parcouru toute la série des fêtes de sa vie, les fêtes de l'Incarnation, de la Nativité, celles de son enfance, les mystères de ses souffrances, sa vie dans le désert, etc. En suivant le même ordre des choses, nous avons honoré sa vie publique, et nous continuons à honorer sa vie dans les saints, car la vie des saints n'est autre chose que la vie de Notre-Seigneur continuée dans le temps par la Sainte Église. Voilà une année écoulée. À cette occasion, faisons un retour sur nous-mêmes.

Dans quelle mesure pendant ce temps nous sommes-nous rapprochées de Notre-Seigneur ? Dans quelle mesure Notre-Seigneur a-t-il vécu en nous ? Dans quelle mesure nous a-t-il communiqué son esprit, cet esprit de petitesse, d'humilité, d'offrande, d'adoration, de prière ? Dans quelle mesure nous a-t-il communiqué sa vie ? Au-dedans de nous, dans quelle mesure avons-nous imité les saints ? Ils sont nos modèles et ont réalisé parfaitement la vie de Jésus-Christ en eux.

Il faut faire cela non avec tourment, car ce que nous ferons sera toujours fort peu de chose, mais pour faire un acte de contrition, demander pardon à Notre-Seigneur, lui demander d'user mieux de ses grâces et prendre des résolutions afin que cette année porte des fruits nouveaux.

Vivre avec Jésus-Christ... Jésus-Christ plus en nous, afin que nous soyons plus saintes, que nous entrions davantage dans l'esprit de l'Église, dans l'esprit des saints. Enfin nous renouveler entièrement afin de devenir capables d'avoir la vie de Jésus-Christ en nous.





*Sans indication d'année.*

III<sup>e</sup> DIMANCHE DE L'AVEANT

Mes sœurs,

Cette semaine de l'Avent semble être plus particulièrement la semaine de l'attente de Jésus-Christ. Nous trouvons dans l'Office beaucoup de paroles qui nous disent d'une manière pressante d'attendre le Seigneur : « Voici, le Seigneur viendra et il ne tardera pas... Déjà le Seigneur est proche. Venez, adorons-le. »

Il faut réveiller notre foi sur la venue actuelle de Notre-Seigneur puisque, dans dix jours, nous célébrons la fête de sa naissance. Il faut nous y préparer avec ferveur, car la vie spirituelle est une vie réelle. Il faut tâcher d'entrer dans les dispositions que l'Église nous suggère par les paroles que la sainte Liturgie propose pour ce temps.

Nous allons faire aussi dans quelques jours la fête de l'Expectation de la Sainte Vierge, qui est comme le modèle des sentiments que nous devons avoir en nous. Elle s'attendait à voir la face de Notre-Seigneur, à vivre avec Jésus et aussi à souffrir avec Lui. D'abord elle s'attendait à voir la face humaine de Notre-Seigneur. Pour nous aussi, cherchons la face de Dieu : c'est le but de notre vie, et la contempler dans le ciel sera notre bonheur pendant toute l'éternité.

Déjà ici-bas, à travers les ombres de la foi, nous pouvons par la méditation de l'Évangile nous représenter Jésus tel qu'il était sur la terre. Nous pouvons nous figurer quelle majesté, quel amour, quelle douceur sa face humaine révélait aux hommes. Mais ce que nous devons surtout chercher, c'est à former en nous cette ressemblance.

Jésus est l'Image du Père céleste et ceux-là seront prédestinés, en qui Dieu trouvera de la conformité à l'image de son divin Fils.

Il faut nous appliquer plus particulièrement, ces derniers jours de l'Avent, à former en nous la ressemblance de Notre-Seigneur afin qu'Il apparaisse en nous dans des dispositions de douceur, de patience, de profond anéantissement, de mépris des choses créées, d'amour pour les choses éternelles.

Nous attendons que Jésus vienne nous apporter plus de sainteté, mais il faut l'espérer, le désirer, quel que soit notre pauvre petit degré d'amour. Jésus-Christ est venu pour retirer les hommes du péché. Grâce à Dieu, nous ne sommes pas plongées dans le péché, mais nous ressentons des misères qui sont les suites du péché, et il faut élever notre cœur à Dieu par la confiance en Celui qui doit venir. L'Église nous y engage par les paroles des livres saints. Elle veut que les pusillanimes prennent courage, que tous aient confiance dans le Sauveur qui nous est promis. Quelle que soit notre impuissance, notre malice, nous devons espérer dans le Sauveur.

La Sainte Vierge s'attendait à vivre avec Jésus. C'est là encore une réalité pour nous. Jésus s'est fait homme pour demeurer avec nous, pour être le compagnon de notre vie. Mais s'il vient en nous, il ne veut pas y être gêné, il veut y mener une vie pleine, entière. Aussi nous avons à préparer notre âme, notre esprit, pour lui faire une large place, pour lui laisser la liberté de déposer en nous des sentiments d'adoration, d'amour de son Dieu, de zèle pour sa gloire et pour le salut des âmes, et aussi pour laisser ou rejeter tout ce qui est contraire à ces saintes dispositions. Il faut que notre esprit soit la lueur de son esprit, que notre cœur soit la lueur de son Cœur, que notre volonté lui soit entièrement soumise.

Au moment de la naissance du Sauveur, les anges ont annoncé : « Paix aux hommes de bonne volonté<sup>106</sup>. » Qu'est-ce que la paix ? C'est l'accord avec Dieu et il ne faut que cela et la bonne volonté pour que Jésus puisse vivre en nous. Alors notre âme glorifiera Dieu, dans une vie qui pourra être cachée aux yeux des hommes, mais qui sera très agréable à Dieu s'il peut y voir quelque chose qui paraisse à ses yeux revêtu de Jésus-Christ.

---

106. Lc 2, 14.

De plus il faut nous attendre comme la Sainte Vierge à souffrir avec Jésus et pour Jésus. Marie a une part extraordinaire dans la vie de Jésus-Christ parce qu'elle était immaculée, qu'elle allait de vertu en vertu, que jamais la moindre imperfection n'a ralenti sa marche vers Dieu. Non seulement elle a partagé ses joies, mais elle a participé à ses souffrances dans un degré auquel nulle créature ne saurait prétendre. Cependant nous avons tous dans une certaine mesure à souffrir avec Notre-Seigneur, et quelle est celle qui n'a jamais eu le pressentiment de quelque souffrance. Ordinairement ce qui arrête notre générosité, c'est que nous craignons les souffrances, les difficultés, les soucis que nous pourrions rencontrer.

Il faudrait, pour nous préparer à la fête de Noël, élever nos cœurs, les élever à être plus généreux pour Notre-Seigneur en souffrant avec Lui. Sa vie tout entière a été une vie de souffrances, on peut dire qu'il vient pour cela, puisqu'il vient pour expier nos désobéissances. Si nous voulons nous unir à Lui, il faut nous attendre à souffrir, mais il ne faut pas nous effrayer de la souffrance.

Notre-Seigneur est là pour nous aider, comme nous le disions dans l'Office. Il est notre bras, c'est-à-dire notre force, dès le matin, et notre salut dans le temps de la tribulation. Trop souvent nous nous attendons à la tribulation, mais est-ce que nous pensons au salut que Jésus nous apporte, au secours que nous trouvons en Lui ?

Ce n'est pas assez de porter la Croix sur notre épaule, il faut la porter dans notre âme pour être trouvées au dernier jour semblables à Jésus. Ainsi donc, lorsque nous prévoyons quelque peine, quelque souffrance, au lieu de nous en désoler, pensons à chercher le salut dans Celui qui nous conduira à travers les eaux de la tribulation sans être submergées.

Proposons-nous, à l'occasion de cette grande fête de Noël, de chercher la face de Dieu. C'est à Lui de former en nous la ressemblance de Jésus-Christ. Donnons-lui notre personnalité pour qu'il mette ses pensées, ses sentiments, à la place de nos pensées, de nos sentiments. Puis proposons-nous de vivre et de souffrir avec Lui, en le prenant comme le compagnon de notre vie. Si nous l'attendons ainsi en union avec la Très Sainte Vierge, Il nous apportera des grâces bien plus grandes.



INDEX DES NOMS CITÉS  
1845-1871

**Acarie**, (madame) ou bienheureuse Marie de l'Incarnation (1565-1618)  
Jeanne Avrillot Barbe, née à Paris, épouse de Pierre Acarie (un des chefs de la Ligue pendant les guerres de Religion). Promeut l'introduction en France du Carmel réformé. À la mort de son mari, elle entre au Carmel d'Amiens. Elle mourra dans celui de Pontoise. Épouse heureuse, mère comblée avec six enfants, dont trois filles qui se feront carmélites. Mystique qui devait exercer une grande influence, en relation avec François de Sales, Vincent de Paul et Bérulle. Elle termina sa vie dans les souffrances et l'humiliation comme sœur converse du Carmel qu'elle avait fondé.

13/11/1870

**Agnès** (sainte)

Jeune martyre romaine du IV<sup>e</sup> siècle. Ayant refusé le mariage et résisté à toutes les tentatives accomplies pour lui faire perdre sa virginité, elle supporta vaillamment toutes les tortures jusqu'à la mort. Elle fut très tôt l'objet d'un culte populaire à Rome, puis dans la chrétienté. Chaque année, le jour de sa fête, deux agneaux enrubannés de rouge et de blanc sont bénis dans la basilique romaine qui lui est dédiée, via Nomentana, lieu de sa sépulture. Une autre basilique au cœur de Rome, place Navone, garde mémoire de son martyre. Fête le 21 janvier.

20/08/1871

**Aloysius** (saint) – Voir Louis de Gonzague

1853 (I)

**Alphonse de Liguori** (saint) (1696-1787)

Avocat, il se fit prêtre pour devenir l'apôtre des humbles. Prédicateur et théologien napolitain. Il se consacra à la rechristianisation des campagnes et fonda les Rédemptoristes (1772). Évêque en Campanie (1762-1775), il fut rejeté de sa famille religieuse et renié par ses fils. Il prêcha la toute-puissance de la prière et de la confiance en Marie. Docteur de l'Église. Fête le 1<sup>er</sup> août.

17/12/1870 ; 14/03/1871

**Alzon**, Emmanuel d' (père) (1810-1880)

Né au Vigan, le 30 août 1810. Prêtre le 26 décembre 1834. Vicaire général à Nîmes pendant 45 ans. Ami de l'abbé Combalot, il rencontre Anne-Eugénie Milleret par son intermédiaire à Chatenay, près de la Côte St André, en octobre 1838. Après le départ de l'abbé Combalot, en mai 1841, il devient conseiller et directeur spirituel de mère Marie-Eugénie. En 1845, à Nîmes, il fonde la congrégation des Augustins de l'Assomption, et en 1865, au Vigan, celle des Oblates de l'Assomption. Avec Marie-Eugénie, ce sont quarante années d'amitié humaine et spirituelle, avec leurs lumières et parfois leurs ombres.

22/12/1855 ; 13/11/1870 ; Nice 1870 ; 02/01/1871 ; 07/05/1871 ;  
13/05/1871

**Antoine** (saint) (251-356)

Anachorète égyptien, fondateur de l'érémisme chrétien. Fête le 17 janvier.

13/11/1870

**Augustin** (saint) (354-430)

Né à Tagaste en novembre 354. Converti vers le milieu de 386, baptisé la veille de Pâques 387. Prêtre en 391, évêque en 395. De 396 à 430, année de sa mort, évêque d'Hippone. Deux de ses ouvrages, *les Confessions* et *la Cité de Dieu*, figurent parmi les grands classiques de la littérature universelle. Dès les origines, la Congrégation adopta la Règle de Saint Augustin. Des références à ses œuvres sont fréquentes dans les écrits de mère Marie-Eugénie. Le nom de « Religieuses Augustines de l'Assomption » témoigne de cette appartenance spirituelle. Fête le 28 août.

1853 (I, II) ; 24/12/1855 ; 12/07/1869 ; 13/11/1870 ; 17/12/1870 ;  
Nice 1870 ; 10/12/1871

**Benoît de Nursie** (saint) (480-547)

Fondateur de l'Ordre bénédictin. Après avoir mené une vie érémitique à Subiaco, il fonda en 529 l'abbaye du Mont-Cassin. Sa règle reste fondamentale. Vénéralisé comme patriarche des moines d'Occident. Fête le 11 juillet.

1853 (I) ; 24/12/1855

**Bernard de Clairvaux** (saint) (1091-1153)

Moine à Cîteaux en 1112, il fonda Clairvaux en 1115. En 1128, il fit reconnaître l'Ordre des Templiers, dont il rédigea les statuts. En 1146, à la demande du Pape Eugène III, il prêcha la 2<sup>e</sup> croisade. Homme d'action et de spiritualité. Docteur de l'Église. Fête le 20 août.

1853 (V)

**Blanche de Castille** (Palencia 1188-Paris 1252)

Princesse castillane, épouse de Louis VIII, Roi de France, dont elle eut onze enfants. Durant le règne de son mari (1223-1226), son influence politique fut grande et Louis VIII, dans son testament, la désigna comme Régente du Royaume. À la mort du Roi, elle dut faire face à un soulèvement des Barons, opposés au gouvernement d'une femme. Elle laissa à son fils Louis IX, devenu majeur en 1234, un Royaume pacifié et conserva un rôle politique de premier plan. Son influence fut grande pour la formation chrétienne de ses enfants, dont Louis IX, le futur saint Louis.

1853 (IV)

**Bossuet, Jacques-Bénigne** (1627-1704)

Évêque de Meaux en 1684, orateur sacré. Célèbre par ses prédications dès 1659. Précepteur du Dauphin, il écrit pour lui le *Discours sur l'Histoire universelle*.

1853 (VII) ; 03/10/1869 ; 16/04/1871 ; 13/05/1871 ; 29/10/1871

**Bourdaloue, Louis S.J.** (père) (1632-1704)

Né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704. Entré dans la Compagnie de Jésus en 1648. Il prêche à la Cour 4 Carêmes et 7 Avents.

16/04/1871

**Catherine de Gênes** (sainte) (1447-1510)

Mystique italienne, fille du vice-roi de Naples. Elle soigna les pestiférés à l'hôpital de Gênes. Auteur du *Dialogue* et du *Traité du Purgatoire*. Fête le 15 septembre.

1853 (V, VI)

**Catherine de Sienne** (sainte) (1347-1380)

Mystique italienne du Tiers-Ordre de St Dominique et docteur de l'Église. Accomplit deux missions en Avignon et finit par convaincre le Pape Grégoire X de rentrer à Rome (1377). N'ayant pu empêcher le Grand Schisme

(1378), elle prit parti pour Urbain VI. Sa fête, autrefois le 30 avril, a été fixée au 29 avril lors de la réforme liturgique qui a suivi le Concile Vatican II.

1853 (II, VIII) ; 16/10/1870 ; Nice 1870

**Caubert, Jean S.J. (père) (1811-1871)**

Économiste du centre des jésuites, rue de Sèvres, à Paris, il fut pris parmi les otages de la Commune et fusillé le 26 mai 1871.

20/08/1871

**Chantal, ou Jeanne de (sainte) (1572-1641)**

Françoise Frémiot, épouse de Christophe de Rabutin, baron de Chantal. Veuve en 1601, elle se plaça sous la direction de st François de Sales et fonda avec lui la Visitation Ste-Marie-d'Annecy en 1610. Fête le 21 août.

1853 (IX) ; 24/12/1855 ; Nice 1870

**Claire d'Assise (sainte) (1193-1253)**

Claire Offreduccio, d'une famille riche d'Ombrie, vint se mettre à 18 ans à la suite de François d'Assise. L'amour de la pauvreté lui amena vite des compagnes, « les Pauvres Dames », pour lesquelles François rédigea une « formule de vie. » Après la mort de saint François, Claire dut défendre son idéal avec obstination pour obtenir du Pape le « privilège de la pauvreté. » Fête le 11 août.

Nice 1870

**Colomban (saint) (vers 540-615)**

Né en Irlande, mort à Bobbio (Italie). Moine. Venu en Gaule vers 590 avec douze frères, il fonda le monastère de Luxeuil (Haute Saône) qui donna naissance à d'autres abbayes. Sa Règle insiste sur les pratiques ascétiques. Expulsé par le pouvoir en 610 pour sa critique du désordre de la cour, il passa en Suisse, puis en Italie où il fonda le monastère de Bobbio, centre de prédication pour la Lombardie. Fête le 23 novembre.

1853 (III)

**Combalot, Théodore (abbé) (1797-1873)**

Second d'une famille de quatorze enfants. Entra à 19 ans au Séminaire de Grenoble, alors gouverné par des prêtres qui avaient connu la Révolution et souffert pour la foi. Prêtre en 1820. Disciple de Lamennais dont il se



sépare au moment de sa condamnation par l'Église. Depuis un pèlerinage à Sainte Anne d'Auray, en 1825, il porte le projet de la fondation d'une congrégation religieuse pour l'éducation chrétienne des jeunes filles. Après un essai infructueux en 1830/31, il découvre Anne-Eugénie Milleret et les mois suivants, celles qui seront les premières sœurs de l'Assomption. La fondation a lieu le 30 avril 1839. Le 3 mai 1841, c'est la rupture, devenue inévitable, avec le « fondateur », généreux, passionné mais violent et aux idées changeantes. Ultramontain, l'abbé Combalot poursuit une œuvre de « missionnaire apostolique » jusqu'à sa mort en mars 1873.

1853 (IX) ; 20/11/1870

**Démosthène** (384-322 avant Jésus-Christ)

Orateur et homme d'État athénien. Célèbre par ses *Philippiques*, série de quatre harangues (351-340 avant Jésus-Christ) contre Philippe, roi de Macédoine. En 323, Athènes vaincue par la Macédoine, Démosthène s'enfuit vers l'île de Calaurie. Cerné, il s'empoisonne dans le temple de Poséidon.

Nice 1870

**Ducoudray, Léon S.J. (père)** (1827-1871)

Recteur de l'école Sainte Geneviève à Paris, prisonnier sous la Commune, fusillé le 26 mai 1871.

20/08/1871

**Égyptienne, Marie** (Bienheureuse)

S'étant repentie de sa vie de prostituée à Alexandrie, elle se retira dans le désert d'Égypte où elle passa quarante-sept ans. Peu de temps avant sa mort (422) elle fut découverte par un moine nommé Zozime. Fête le 2 avril.

20/11/1870

**Faber, Frédéric-William** (père) (1814-1863)

Né d'une famille calviniste réfugiée en Angleterre. Converti à l'exemple de Newman en 1845, entra à l'Oratoire, y devint supérieur. Prédicateur éloquent, auteur de livres spirituels et directeur de conscience.

30/07/1871

**François d'Assise (saint) (1181-1226)**

Religieux italien, fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs ou Franciscains. Du jour où, à Saint Damien, il entendit le Crucifié lui dire : « Va, répare mon Église en ruine » (1206), au jour où, sur l'Alverne, il reçut les stigmates de la Passion (1224) et à celui où il mourut, étendu à terre, près de Sainte Marie des Anges, tout au long de la vie itinérante qu'il mena avec ses frères que, par humilité, il appela les Frères Mineurs (1209), François n'a pas eu d'autre souci que de mettre ses pas dans ceux de Jésus pour vivre les Béatitudes. Fête le 4 octobre.

21/02/1864 ; 13/11/1870

**François de Sales (saint) (1567-1622)**

Prêtre, il se consacra à la conversion des Calvinistes du Chablais, évêque de Genève (1602). Il fonda l'ordre de la Visitation avec sainte Jeanne de Chantal. Auteur de *l'Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'Amour de Dieu*. Fête le 24 janvier.

1853 (II, V, VI, IX) ; 17/12/1870 ; Nice 1870 ; 06/08/1871

**François Xavier S.J. (saint) (1506-1552)**

Né à Xavier, en Navarre, étudiant à Paris, il s'agréa à la première équipe ignatienne, en 1534. En 1541, il fut désigné par St Ignace pour la mission des Indes portugaises. En onze années de travaux, où la pénitence et la prière tiendraient autant de place que la prédication, il parcourut des dizaines de milliers de kilomètres pour annoncer la Bonne Nouvelle en Inde, à Ceylan, aux Moluques et au Japon. François mourut seul, au seuil de la Chine, dans l'île de San Choan, à 46 ans. Fête le 3 décembre.

1853 (I) ; 07/09/1871

**Françoise-Eugénie de l'Immaculée Conception (mère) (1822-1878)**

Eugénie de Malbosc. Née le 4 octobre 1822, dans l'Ardèche. Entrée à l'Assomption le 29 octobre 1855, prise d'habit le 2 février 1856, vœux le 10 février 1857. Décédée le 21 janvier 1878 à Saint Dizier. Successivement supérieure de Nîmes (1858-1864), de la fondation de Poitiers (1866), de celle de Reims (de 1868 à 1875). Revenue malade à Auteuil, elle est envoyée à Saint Dizier en juillet 1876. Seconde Assistante générale de 1864 à 1870. Sa vie a été écrite par monseigneur de Cabrières.

15/09/1870

**Franchome, Cécile**

Entrée au pensionnat de Chaillot à l'âge de treize ans en novembre 1852. Elle y restera jusqu'en juillet 1854.

1853 (VIII)

**Gay, Charles-Louis (monseigneur) (1815-1892)**

Prêtre en 1845. Recommandé à mère Marie-Eugénie par le père Lacordaire pour la direction spirituelle de mère Thérèse-Emmanuel, dont il se chargea à partir de 1849 et jusqu'à la mort de celle-ci. En 1857, vicaire général de monseigneur Pie, évêque de Poitiers (1815-1880) puis son auxiliaire en 1877. Supérieur ecclésiastique de la communauté de Bordeaux. En 1867, membre des commissions préparatoires au Concile Vatican I. Auteur de nombreux ouvrages spirituels et d'une abondante correspondance de direction. Sa *Lettre aux religieuses de l'Assomption sur le nom, l'esprit et le but de leur Congrégation* (1866) est un texte important. Après la mort de M<sup>gr</sup> Pie (1880), M<sup>gr</sup> Gay résida à Paris.

15/09/1870 ; 15/01/1871 ; 14/03/1871

**Germaine Cousin (sainte) (1579-1600)**

Fille d'un cultivateur de Pibrac, aux environs de Toulouse, elle perdit sa mère toute jeune, et dès lors, malmenée sans pitié par la seconde femme de son père, ne connut plus que sévices et mauvais traitements. Chargée de la garde du bétail, elle préparait son repas dans l'étable et subissait toutes sortes d'humiliations. Elle mourut abandonnée sur la paille, mais dans une résignation admirable, heureuse de porter dans sa chair les souffrances du Seigneur. Quarante-trois ans après sa mort, son corps fut retrouvé sans corruption. Fête le 15 juin.

16/04/1871

**Gertrude (sainte) (1255-1302)**

L'abbaye d'Helfta, en Saxe, où Gertrude fut donnée au Seigneur par ses parents à l'âge de cinq ans et où elle vécut jusqu'à sa mort, était un milieu où l'on cultivait les lettres et les arts. Elle venait d'avoir vingt-cinq ans lors de la vision qui détermina sa conversion. Alors commença pour la moniale une vie toute d'humilité, de patience dans la maladie, d'attention aux autres. Elle a laissé dans ses *Révélation*s et ses *Exercices spirituels* un témoignage sur sa propre vie d'intimité avec Dieu, tout unifiée dans la contemplation de l'amour incarné. Fête le 16 novembre.

1853 (VI)

**Gouraud, Henri** (monsieur) (1807-1874)

Médecin de deux élèves inscrites en mai 1843, il le devint de la Communauté et en fut très apprécié, à l'Impasse des Vignes et à Chaillot. Fondateur du *Journal des connaissances médico-chirurgicales*.

1853 (VI)

**Ignace de Loyola** (saint) (1491-1556)

Fondateur de la Compagnie de Jésus. Gentilhomme blessé au siège de Pampelune (1521), se convertit, fit retraite à Montserrat puis à Manrèse où il connut l'expérience mystique qui est à la base des *Exercices spirituels*. Il entreprit des études en Espagne puis à Paris. C'est là qu'il groupa ses premiers disciples. Ils prononcèrent des vœux à Montmartre le 15 août 1534. La compagnie de Jésus fut approuvée en 1540. Canonisé en 1622. Fête le 31 juillet.

24/12/1855 ; 07/09/1871 ; 10/09/1871 ; 22/10/1871

**Jérôme** (saint) (vers 340-420)

Né en Dalmatie, il vient à Rome pour ses études. Après un essai de vie érémitique en Orient, il est ordonné prêtre à Antioche. Il compose une nouvelle traduction de la Bible, la Vulgate, devenue usuelle en Occident. Il achève sa vie à Bethléem auprès de femmes qu'il a formées à la vie monastique. Il avait coutume de dire : « Ignorer les Écritures, c'est ignorer le Christ. » Fête le 30 septembre.

03/01/1864

**Laurent, Charles A.A.** (père) (1821-1895)

Né le 4 décembre 1821 à Uzès (Gard). Prêtre à Nîmes le 20 décembre 1845. Première profession chez les Religieux de l'Assomption le 25 mars 1852, profession perpétuelle en 1853. De 1851 à 1853 il est à Paris, au Collège de la rue du Faubourg Saint Honoré. De 1853 à 1860, Directeur du Collège de Clichy. Puis il exerce un ministère de prédication. De 1868 à 1885, il est au Collège de Nîmes, puis de nouveau à Paris où il meurt le 13 juillet 1895.

14/03/1871 ; 05/11/1871

**Lidwine** (sainte) (1380-1433)

Mystique hollandaise. Grabataire à seize ans à la suite d'un accident, elle vécut de longues années de souffrances grandissantes auxquelles elle ajoutait des mortifications volontaires en union à la Passion du Christ. Sa prière fut

accompagnée de grâces mystiques. Ses reliques sont dans la cathédrale Sainte Gudule de Bruxelles. Fête le 14 avril.

Nice 1870

**Liguori** (saint) – Voir Alphonse de Liguori

17/12/1870 ; 14/03/1871

**Louis** (saint) (1214-1270)

Louis ix, fils de Louis VIII et de Blanche de Castille. Il n'a que douze ans à son avènement. La Reine sa mère assume la Régence. En 1234 Louis épouse Marguerite de Provence. Son gouvernement est marqué par la sagesse et l'autorité. À l'extérieur, il cherche à protéger le Royaume et à prêcher la concorde « pour le bien de la paix. » En 1248 il conduisit la 7<sup>e</sup> Croisade pour la libération des Lieux Saints. Il fut fait prisonnier à Mansourah et libéré contre une lourde rançon. Il fit construire la Sainte Chapelle, la Sorbonne et les Quinze-Vingts. Sa réputation d'intégrité et de vertu lui valut l'estime universelle et fit de lui l'arbitre désigné de nombreux conflits. En 1270, il partit pour la 8<sup>e</sup> Croisade, mais peu après le débarquement à Carthage, la maladie décima l'armée et le Roi mourut le 25 août 1270. Il fut canonisé en 1297. Fête le 25 août

06/08/1871

**Louis XV** (1710-1774)

Roi de France en 1715 à la mort de son arrière-grand-père Louis XIV. Pendant sa minorité, la Régence est assurée par Philippe d'Orléans, neveu de Louis XIV. Louis XV est sacré à Reims en 1722 et proclamé majeur en 1723. En 1725, il épouse Marie Leszczinska, fille de Stanislas Leszczinski, roi détrôné de Pologne. Dix enfants naîtront de cette union dont sept survivront, le Dauphin et six filles. L'une d'elles, madame Louise de France (1737-1787), entra en 1770 au Carmel de Saint Denis et exerça une certaine influence sur son père. Le Roi mourut de la petite vérole à Versailles le 10 mai 1774.

1853 (V)

**Louis de Gonzague** (ou **Aloysius**) (1568-1591)

Fils d'un haut dignitaire de la cour de Philippe II d'Espagne, il renonça à ses droits de prince héritier de Mantoue. Adolescent, Louis se croyait plus apte à commander qu'à obéir, et il ne devint pas saint sans labeur ni tout de suite.

Jésuite, il fit son noviciat à Rome où il prononça ses premiers vœux (1587). Il se dévoua aux pestiférés mais mourut peu après. Il est le patron de la jeunesse chrétienne. Fête le 21 juin.

1853 (I)

**Louise-Stanislas** de la Sainte Enfance (sœur) (1851-1870)

Mary Taylor. Née le 2 mai 1851, dans le Kent. Entrée le 24 décembre 1868, prise d'habit le 5 août 1869, premiers vœux le 12 août 1870, morte le 20 décembre 1870 à Londres.

07/05/1871

**Madeleine-Eugénie** du Cœur de Marie (sœur) (1836-1913)

Alix de Jassaud. Née le 30 décembre 1836, dans l'Ain. Entrée le 29 septembre 1862, prise d'habit le 15 mars 1863, premiers vœux le 29 mars 1864, vœux perpétuels le 28 décembre 1866, morte le 12 septembre 1913 à Aranjuez. Supérieure de Poitiers de 1870 à 1882, de Lourdes de 1884 à 1891. Elle fait ensuite partie de la communauté de Cannes puis revient à Lourdes comme supérieure en 1895. En 1907, après la dissolution de la Congrégation, elle conduit la communauté en Espagne, Ríofrio puis Aranjuez.

15/09/1870

**Maintenon**, (madame de) (1635-1719)

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon. Petite-fille d'Agrippa d'Aubigné. Élevée dans la religion calviniste, elle se convertit au catholicisme et épousa le poète Scarron. Veuve, elle fut chargée de l'éducation des enfants de Louis XIV et de M<sup>me</sup> de Montespan. Après la mort de la Reine Marie-Thérèse, elle épousa le Roi, en 1683. Elle exerça sur lui une influence notable, notamment dans le domaine religieux. Après la mort du Roi, en 1715, elle se retira dans la Maison de Saint Cyr, qu'elle avait fondée pour l'éducation des jeunes filles nobles et pauvres.

02/01/1871

**Maistre**, Joseph de (monsieur) (1753-1821)

Né à Chambéry. Homme politique, écrivain, philosophe, adversaire passionné de la Révolution. Ultramontain, il met ses seuls espoirs dans le Pape et l'Église romaine pour s'opposer aux idées de la Révolution. Parmi ses œuvres : *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (1810) – *Du Pape* (1819) – *Les*

*soirées de Saint-Petersbourg — ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence* (1821). Mort à Turin cette même année.

13/11/1870

**Marguerite** du Saint Sacrement (sœur) (1619-1648)

Marguerite Parigot. Carmélite de Beaune. Professe en 1635. Sa vie est marquée par une grande dévotion à l'Enfant Jésus et à la Croix.

1853 (IX)

**Marie-Antonia** de Jésus Crucifié (sœur) (1849-1877)

Émilie Warnkönig. Née le 9 février 1849 à Strasbourg. Entrée le 3 février 1867, prise d'habit le 2 juillet 1867, premiers vœux le 5 août 1868. Envoyée à Nîmes où elle est tombée malade, elle a quitté cette communauté pour celle de Nice le 20 décembre 1870. Elle a fait ses vœux perpétuels le 8 mai 1872. Morte à Lyon le 14 mai 1877.

17/12/1870

**Marie-Bernard** du Saint Sacrement (mère) (1824- ?)

Georgina Hay. Née le 10 mars 1824 en Écosse. Entrée dans l'Église Catholique le 15 août 1843. Entrée au postulat le 23 mai 1847, prise d'habit le 14 mai 1848, vœux le 14 juin 1849. Supérieure de la fondation de Sedan en 1854, envoyée à Londres en 1857 pour aider à la fondation. Deuxième Assistante générale à la demande de mère Marie-Eugénie, de 1858 à 1864. Quitte la Congrégation en décembre 1866. C'est à elle que mère Marie-Eugénie a écrit : « Il ne manque à votre joie que ce qui manque à vos sacrifices. »

08/09/1861

**Marie-Caroline** de la Sainte Enfance (sœur) (1826-1871)

Alix de Paty. Née le 23 août 1826, dans le Loiret. Entrée le 29 août 1846, prise d'habit le 19 mars 1847, vœux le 14 juin 1849. Morte le 24 février 1871, à Nice. Maîtresse des études après sœur Marie Augustine. Supérieure de la fondation de Saint Dizier en 1868, membre du Conseil du Noviciat de 1858 à 1870, Conseillère Générale en 1870.

24/09/1871

**Marie Catherine** du Précieux Sang (mère) (1828-1870)

Marie-Louise Combié. Née le 25 novembre 1828, à Nîmes. Entrée le 23 septembre 1855, prise d'habit le 2 février 1856, vœux le 10 février 1857.

Supérieure de la fondation de Bordeaux en août 1860, elle tombe malade et revient à Auteuil en 1861. Éluée déléguée de Londres au Chapitre de 1870, elle ne peut y assister. Elle meurt à Auteuil le 18 juillet 1870, pendant le Concile du Vatican.

08/09/1861 (note) ; 17/12/1870 ; 03/12/1871

**Marie-Joséphine** de Nazareth (sœur) (1834-1860)

Eugénie Nourrit. Née le 22 février 1834 à Paris. Entrée le 18 avril 1854, prise d'habit le 5 octobre 1854, vœux le 15 octobre 1855, morte à Auteuil le 15 mars 1860.

18/03/1860

**Marie-Séraphine** du Cœur de Jésus (mère) (1834-1918)

Augustine Deroudilhe. Née le 13 novembre 1834 dans l'Ardèche. Entrée le 2 février 1862, prise d'habit le 22 août 1862, premiers vœux le 8 septembre 1863, vœux perpétuels le 28 septembre 1865. Morte le 23 décembre 1918 à Boulouris. Longtemps à Auteuil, elle fut spécialement chargée de la communauté restée au monastère pendant la guerre de 1870 et la Commune. Après 1886 (Chapitre spécial), elle séjourna en diverses maisons et fut nommée supérieure de la fondation de Boulouris en 1892.

16/07/1871

**Marie Ursule** (sœur) (1827-1871)

Sophie Bourdeau. Née le 17 janvier 1827, dans l'Allier. Entrée le 7 novembre 1851, prise d'habit le 2 août 1852, vœux le 18 septembre 1855. À Sedan de 1859 à 1861. Morte à Auteuil le 22 février 1871.

07/05/1871

**Marie-Walburge** du Saint Sépulcre (mère) (1826-1910)

Amy Howly. Née le 24 novembre 1826. Entrée le 5 août 1850, prise d'habit le 29 janvier 1851, vœux le 26 mars 1852. Morte à Auteuil le 16 juillet 1910. Cousine de mère Thérèse Emmanuel. Fondatrice de Nîmes en 1855, présente à Auteuil de 1859 à 1869, puis supérieure successivement de Saint Dizier, d'Auteuil (Petit Couvent), de Reims, de Málaga, de l'Externat de Paris (rue du Général Foy) et d'Auteuil.

24/12/1855 ; 07/05/1871

**Mas, Charles S.J.** (père) (1818-1885)

Prédicateur.

24/09/1867



**Muard, Jean Baptiste (père) (1809-1854)**

Né en 1809, dans l'Yonne, d'une famille pauvre et laborieuse. Ordonné prêtre en 1834, il est nommé curé d'une petite paroisse et il choisit d'être missionnaire dans son diocèse. En 1840, il entreprend des recherches pour organiser un groupe de prêtres consacrés aux Missions dans le diocèse de Lyon. En 1842 il institue à Pontigny une « Société des prêtres auxiliaires » destinés aux missions diocésaines. En 1850, il inaugure à la Pierre-qui-vire une forme nouvelle de vie commune, pauvre et priante. Mais il meurt en 1854 des suites du choléra, avant l'entrée de cette communauté dans l'Ordre bénédictin à la demande de Pie IX en 1859.

07/09/1871

**Olivaint, Pierre S.J. (père) (1816-1871)**

Étudia au Lycée Charlemagne et à l'École Normale Supérieure. La première influence religieuse sur lui fut celle de Philippe Buchez, socialiste chrétien. Auditeur attentif des conférences de Lacordaire à Notre-Dame, membre de la Conférence de St Vincent de Paul. Entra chez les jésuites en 1845, prêtre en 1850. Recteur du collège de Vaugirard (1870), se dépensa au service des blessés. Arrêté par les Communards, le 13 avril, transféré le 22 mai avec M<sup>gr</sup> Darboy à la Grande Roquette, exécuté le 26 mai, la veille de la victoire des Versaillais.

20/08/1871

**Philippe de Neri (saint) (1515-1595)**

Il eut une enfance joyeuse, fit ses études au couvent des Dominicains de Florence, où les luttes entre les Florentins et les Médicis lui donnèrent l'amour de la liberté en général et l'horreur du pouvoir absolu. Envoyé chez un oncle pour se former au négoce, près du Mont Cassin, il fréquenta l'abbaye et se décida à vivre en ermite à Rome. Il fréquenta la « Confrérie du divin amour » qui s'efforçait de rétablir la visite des hôpitaux, et devint « L'Oratoire du divin amour. » Favorisé d'extases, il en ressentait les effets jusque dans son corps. Il avait des procédés excentriques d'apostolat qui lui valaient la confiance des jeunes. Philippe est le saint de la joie. Pour lui, la joie est le fruit de l'amour et conduit à l'amour. Canonisé le 14 mai 1622, avec Ignace de Loyola, Thérèse d'Avila et François-Xavier. Fête le 26 mai.

16/10/1870

**Picard, François A.A. (père) (1831-1903)**

Né le 1<sup>er</sup> octobre 1831 à Saint Gervasy, près de Nîmes. Entré en 1850 dans la Congrégation nouvellement fondée des Religieux de l'Assomption. Profès en 1851. Prêtre en 1856. Confesseur de mère Marie-Eugénie à Paris à partir de 1857. Soutien et conseiller des Religieuses de l'Assomption durant de nombreuses années, avant que ne se manifestent des difficultés sur des questions d'autorité (Chapitre spécial de 1886). Successeur du père d'Alzon en 1880. En 1896, fondateur des Orantes de l'Assomption avec mère Isabelle Marie de Gethsémani (de Clermont-Tonnerre, veuve d'Ursel). Mort à Rome le 16 avril 1903.

20/08/1871

**Pie, Louis Désiré (monseigneur) (1815-1880)**

Né près de Chartres, d'une famille modeste. Boursier au Petit Séminaire puis à St Sulpice. Prêtre en 1839, il est vicaire à la cathédrale de Chartres, puis vicaire général. Il prêche le panégyrique de Jeanne d'Arc à Orléans, ce qui fait sa réputation d'orateur. Évêque de Poitiers en 1849, il y crée une faculté de théologie. Il accomplit une grande œuvre pastorale. Ami de Dom Guéranger, il restaure Ligugé. Il fut vite le chef de file des évêques ultramontains. Légitimiste, il refusa les mandats de député ou de sénateur et s'opposa à la politique romaine de Napoléon III. Sa formule était : « Tout restaurer dans le Christ. » Nommé théologien du Concile du Vatican, il présenta le rapport introductif sur l'infaillibilité. Nommé cardinal en 1879.

29/10/1871

**Renan, Ernest (1823-1892)**

Né à Tréguier (Côtes d'Armor). Écrivain, historien des religions, marqué par la critique rationaliste. Entrée en 1832 au Collège ecclésiastique de Tréguier, puis au Petit Séminaire Saint Nicolas du Chardonnet, dirigé par l'abbé Dupanloup, ensuite au Séminaire d'Issy-les-Moulineaux, puis à celui de Saint Sulpice à Paris. Il connaît une crise religieuse, intellectuelle et psychologique. Après bien de troubles il quitte Saint Sulpice en octobre 1845. En 1848, il est reçu premier à l'Agrégation de Philosophie. D'un voyage en Syrie et en Palestine (1861), il rapporte l'ébauche d'une *Vie de Jésus* qui paraît en 1863, premier volume d'une *Histoire du Christianisme* qui en comptera sept.

13/11/1870

**Rodriguez, Alphonse S.J. (1538-1616)**

Né à Valladolid. Entré à 19 ans au Collège de Salamanque pour être admis dans la Compagnie de Jésus. Profès des premiers vœux en 1559, prêtre en 1562. Il fut un temps Maître des Novices à Salamanque et pour la Province d'Andalousie et il fit partie d'une commission chargée de réviser la traduction officielle des *Écrits Spirituels* de saint Ignace. Il publia en 1609 *Exercices sur la perfection et sur les vertus chrétiennes*, utilisant et adaptant les conférences données aux novices, et en 1610 *Pratiques sur la doctrine chrétienne*. En 1924, Pie XI recommandait son œuvre comme lecture spirituelle pour la formation des novices.

10/12/1871

**Sébastien (saint)**

Un des plus célèbres martyrs romains du III<sup>e</sup> siècle. Officier de l'armée de Dioclétien, dénoncé comme chrétien, il est ligoté à un arbre, percé de flèches et laissé pour mort. Soigné par une chrétienne, il est repris et flagellé à mort. Son corps repose dans la catacombe qui porte son nom. Le Pape saint Damase fit construire sur sa tombe une basilique qui est une des sept églises principales de Rome. Fête le 20 janvier.

20/08/1871

**Térèse ou Thérèse d'Avila (sainte) (1515-1582)**

Carmélite espagnole, docteur de l'Église. Établit des Carmels réformés avec l'aide de saint Jean de la Croix. Mystique et femme d'action, elle a laissé des ouvrages qui la classent parmi les grands maîtres de la spiritualité. Fête le 15 octobre.

1853 (II, III, IX) ; 18/03/1860 ; 08/09/1861 ; 16/10/1870 ;  
Nice 1870 ; 19/11/1871

**Thomas d'Aquin (saint) (1227-1274)**

Théologien et philosophe italien, surnommé le « docteur angélique », en raison de la sainteté de sa vie. Entra dans l'Ordre des Dominicains en 1240, étudia au Mont-Cassin, à Naples, puis Cologne et Paris. Fut élève de St Albert le Grand. Sa *Somme Théologique* est la tentative la plus complète du Moyen Âge pour penser la religion chrétienne. Canonisé en 1323. Fête le 28 janvier.

08/09/1861

**Véron, Paul (abbé) (1815-1867)**

Né le 14 janvier 1815 à Laval. Prêtre à Rome en 1840, incorporé au diocèse de Paris en 1850. Vicaire Général sous monseigneur Morlot et monseigneur Darboy. Supérieur ecclésiastique de la Congrégation de 1859 à 1867. De tendance gallicane, il se montra d'abord bienveillant à l'égard de la Congrégation, mais en 1866, lors des démarches à Rome en vue de l'approbation, son attitude donna lieu à « l'affaire Véron. » Toujours supérieur ecclésiastique, mais nommé curé de la paroisse Saint Vincent de Paul en novembre 1866, il mourut le 3 mars 1867.

1866 (chronologie); 19/01/1868 (note)

**Vincent de Paul, (saint) (1581-1660)**

Prêtre français, précepteur des enfants du Duc de Gondi. Fonda les Filles de la Charité avec Louise de Marillac, puis les Lazaristes. Aumônier général des Galères. Sous la régence d'Anne d'Autriche, fit partie du Conseil de conscience où il influa notamment sur les nominations épiscopales. Fête le 27 septembre.

06/08/1871 ; 10/12/1871

**Virgile, Publius Vergilius Maro (vers 70-19 avant Jésus-Christ)**

Poète latin, auteur des *Bucoliques*, des *Géorgiques*, et à partir de 29, d'une vaste épopée nationale *l'Enéide*, laissée inachevée à sa mort. Sur l'ordre de l'Empereur Auguste, l'épopée fut publiée et immédiatement considérée comme l'œuvre la plus importante de la latinité. Elle eut aussi une grande influence sur la littérature occidentale.

13/11/1870

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION .....	7
ANNÉE 1845 .....	II
<i>Le 23 février [1845]</i>	
Sur le bon emploi des passions de l'âme, tâchant d'expliquer ce qu'en dit saint Jean de la Croix par l'exemple et les paroles de Notre-Seigneur .....	15
<i>Le 2 mars [1845]</i>	
4 <sup>e</sup> dimanche de Carême .....	19
<i>Le 9 mars [1845]</i>	
Dimanche de la Passion.....	21
<i>Le 16 mars [1845]</i>	
Dimanche des Rameaux .....	23
<i>Le 21 mars [1845]</i>	
Le Vendredi saint .....	25
<i>Le 30 mars [1845]</i>	
Dimanche de Quasimodo .....	27
ANNÉE 1853.....	29
Instructions de mère Marie-Eugénie sur la charité.....	33
I. Instruction.....	33
II. Instruction.....	37

III. Instruction .....	41
IV. Instruction .....	44
V. Instruction.....	46
VI. Instruction .....	52
VII. Instruction .....	56
VIII. Instruction .....	58
IX. Instruction .....	61
 ANNÉE 1855 .....	 65
<i>Nîmes, le 21 décembre 1855</i>	
Suivre Notre-Seigneur dans l'un ou l'autre de ses mystères .....	69
<i>Nîmes, le 22 décembre 1855</i>	
Imiter Notre-Seigneur dans sa vie au Saint Sacrement, sa vie dans la gloire et sa vie dans l'Église .....	72
<i>Nîmes, le 24 décembre 1855</i>	
Sur la règle de saint Augustin .....	76
 ANNÉE 1858 .....	 79
<i>Auteuil, le 14 novembre 1858</i>	
Sur la fête de la dédicace des églises.....	83
 ANNÉE 1859.....	 85
<i>Auteuil, le 29 mai 1859</i>	
Sur la prière .....	89
<i>Auteuil, fête de la Pentecôte 1859</i>	
Sur le Saint-Esprit.....	91
<i>Sans date</i>	
Amour et choix de Jésus.....	93
 ANNÉE 1860 .....	 95
<i>Auteuil, 18 mars 1860</i>	
De l'espérance .....	99

ANNÉE 1861 .....	101
<i>Bordeaux, le 8 septembre 1861</i>	
Sur l'amour de la règle .....	105
ANNÉE 1864.....	109
<i>Auteuil, le 3 janvier 1864</i>	
Sur l'obéissance.....	113
<i>Auteuil, le 21 février 1864</i>	
Recommandations au sujet de la confession.....	114
<i>Auteuil, le jour de Pâques 1864</i>	
Sur la foi .....	116
<i>Auteuil, le dimanche de Quasimodo 1864</i>	
Le temps de Pâques est un temps de renouvellement.....	118
ANNÉE 1866.....	119
1866	
Retour de Rome .....	123
ANNÉE 1867.....	125
<i>Auteuil, le 24 septembre 1867</i>	
Sur la pauvreté.....	129
<i>Auteuil, le 17 novembre 1867</i>	
Prière et confiance en Dieu .....	133
ANNÉE 1868.....	135
<i>Auteuil, le 19 janvier 1868</i>	
Fête du saint nom de Jésus.....	139
ANNÉE 1869.....	141
<i>Auteuil, le 12 juillet 1869</i>	
Sur les avertissements .....	145

<i>Auteuil, le 3 octobre 1869</i>	
Sur l'acceptation des peines quotidiennes .....	146
<i>Auteuil, le 10 octobre 1869</i>	
Sur le silence dans les offices et sur les récréations.....	148
<b>ANNÉE 1870</b> .....	<b>149</b>
<i>Auteuil, le 26 juin 1870</i>	
Sur l'amour dans la congrégation .....	153
<i>Dimanche 28 août 1870</i>	
Recommandations pour le temps de siège et pour le service des ambulances .....	155
<i>Poitiers, jeudi 15 septembre 1870</i>	
Octave de la nativité de la Sainte Vierge .....	157
<i>Nîmes, dimanche 9 octobre 1870</i>	
De l'adoration .....	160
<i>Nîmes, dimanche 16 octobre 1870</i>	
De l'obéissance.....	162
<i>Nîmes, dimanche 6 novembre 1870</i>	
Quelques conseils pratiques .....	165
<i>Nîmes, dimanche 13 novembre 1870</i>	
Sur la parole de Dieu .....	167
<i>Nîmes, dimanche 20 novembre 1870</i>	
Sur la communion et l'adoration .....	170
<i>Nîmes, dimanche 17 décembre 1870</i>	
Sur la charité.....	174
<i>Nice, 1870, sans date précise</i>	
Aux sœurs malades, sur les vertus à pratiquer .....	179
<b>ANNÉE 1871</b> .....	<b>185</b>
<i>Nîmes, le 2 janvier 1871</i>	
De la tenue .....	189
<i>Nîmes, le 15 janvier 1871</i>	
De la prière.....	191



<i>Nîmes, le 14 mars 1871</i>	
Du silence .....	194
<i>Nîmes, dimanche 16 avril 1871</i>	
La Résurrection .....	197
<i>Nîmes, le 7 mai 1871</i>	
Sur la nécessité de la sanctification.....	202
<i>Lyon, le 13 mai 1871</i>	
Sur la ferveur .....	207
<i>Auteuil, le 16 juillet 1871</i>	
Nous remettre généreusement à la pratique de la vie religieuse .....	209
<i>Auteuil, le 30 juillet 1871</i>	
Esprit de recueillement dans le zèle .....	212
<i>Auteuil, le 6 août 1871</i>	
De l'esprit de foi .....	215
<i>Auteuil, le 20 août 1871</i>	
Nous préparer aux épreuves de l'avenir en sanctifiant le présent .....	217
<i>Auteuil, le 7 septembre 1871</i>	
Une retraite est une époque de généreux renouvellement.....	220
<i>Auteuil, le 10 septembre 1871</i>	
Esprit de foi dans l'obéissance .....	222
<i>Auteuil, le 17 septembre 1871</i>	
Clôture de la retraite .....	224
<i>Auteuil, le 24 septembre 1871</i>	
Recommandations relatives au pensionnat.....	226
<i>Auteuil, le 22 octobre 1871</i>	
Sur l'obéissance.....	228
<i>Auteuil, le 29 octobre 1871</i>	
Abnégation dans les œuvres de zèle .....	230
<i>Auteuil, le 5 novembre 1871</i>	
Esprit de dévouement en toutes choses .....	233
<i>Auteuil, le 19 novembre 1871</i>	
Se confier à la grâce, chercher sa force dans la prière.....	235

<i>Auteuil, le 3 décembre 1871</i>	
Travailler à avancer dans l'amour .....	238
<i>Auteuil, le 10 décembre 1871</i>	
Nécessité de se sanctifier dans son emploi.....	240
<b>SANS INDICATION D'ANNÉE .....</b>	<b>243</b>
<i>Le 15 mai, sans indication d'année</i>	
Sur les rapports mutuels .....	245
<i>Le 29 mai, sans indication d'année</i>	
Sur la simplicité et les rapports mutuels .....	247
<i>Sans date, sans indication d'année</i>	
Fête de la Pentecôte.....	249
<i>Le 12 juin, sans indication d'année</i>	
L'humilité.....	250
<i>Le 22 juillet, sans indication d'année</i>	
Fête de sainte Madeleine.....	252
<i>Le 1<sup>o</sup> décembre, sans indication d'année</i>	
I <sup>er</sup> dimanche de l'aveug.....	255
<i>Sans indication d'année</i>	
III <sup>e</sup> dimanche de l'aveug .....	257
<b>INDEX DES NOMS CITÉS .....</b>	<b>261</b>



Achévé d'imprimer  
sur les presses de France-Quercy,  
à Cahors, en août 2005